V, 540. h.

Worle

... tiens.


7041

ENTRETIENS DIVERS

AVEC

MA FILLE ALINE,

PAR

J. M. MERLE,

MAÎTRE DE LANGUE FRANÇAISE.

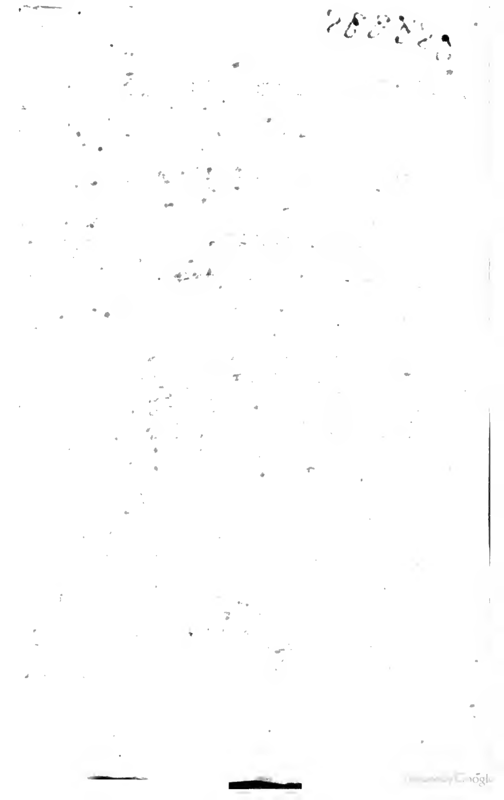
Sur la scène du monde où vous devez entrer;
Il n'est que trop facile, hélas! de s'égarer.
Le théâtre est trompeur et pénible à connaître,
Il faut savoir son rôle avant, que d'y paraître;
Et l'éducation, pour y bien débuter,
Est le maître de l'art qu'il vous faut consulter.



NAPLES,

IMPRIMERIE DE J. B. SEGUIN.

1838.



PREMIER ENTRETIEN.

Croyez-vous, ma chère Aline, que c'est connaître une langue que de ne la parler que par habitude, et par des exemples? sans contredit que l'usage est un moyen permanent, qui donne de la facilité, mais comme l'exercice seul, ne suffit pas pour parler correctement, vous pourriez peut-être croire qu'une légère connaissance de la grammaire, est tout ce qu'exige la pureté du langage, votre erreur serait insigne. Sachez, mon enfant, que personne n'est sûr de parler sans manquer aux régles de la grammaire, à moins d'avoir passé par son étude élémentaire. J'ai donc pensé de vous ensei-

gner le français dans une nouvelle méthode, pour vous éviter des définitions sèches et épineuses. Lisez avec attention ces entretiens, vous n'y trouverez pas un talent supérieur, le fruit que vous devez en retirer a été mon seul but. L'instruction qui vous y est destinée, s'y présente naturellement, je l'ai dégagée de toutes ces vaines subtilités qui ne font que retarder la marche progressive et bien entendue que doit avoir tout enseignement. Vous rencontrerez souvent dans plusieurs de nos entretiens des déviations de leur sujet principal, ne regardez cela que comme un heureux moyen dont je me suis servi pour mettre sous vos yeux quelques passages de nos meilleurs écrivains français, qui serviront à vous instruire, et même à vous amuser. N'est-ce pas vous offrir quelque chose de bien agréable, et vous donner aussi, comme dit le savant *Marmontel*, *les mets les plus exquis*, *les fruits les plus délicieux?*

Le nom substantif ou appellatif, est propre ou commun, pour les personnes et les choses, c'est-à-dire que *Bérénice*, *Titus* sont des noms propres, *lit*, *table* sont des noms communs. Il y a des noms que l'on dit collectifs, ils indiquent plusieurs choses, ces noms sont ou collectifs généraux, ou partitifs, les collectifs généraux embrassent sans restriction tous les êtres, ou tous les objets dont une collection est formée : tels sont, *le peuple de Londres*, *l'armée de Naples*, *les forêts de l'Amérique*, *un troupeau de moutons*. Les partitifs ne comprennent qu'une partie des êtres ou des objets dont ils sont suivis : tels sont, *une quantité de fruits*, *une infinité de personnes*, *une foule de peuple*, *la plupart des enfans*.

Les noms sont susceptibles de deux genres, c'est-à-dire, qu'ils sont du masculin, ou du féminin, ils ont aussi deux nombres, le singulier, et le pluriel ; cela nous conduit à connaître l'article ; l'office de ce petit mot est de précéder le nom commun pour en indiquer le genre et le nombre, *le*, *la*, *les*, sont nos articles. *Le*, est pour le genre masculin singulier, *le temps*, *le soleil*. *La*, pour le féminin singulier. *La rose*, *la verdure*. *Les*, est le pluriel commun des deux genres, *les jardins*, *les roses*.

C'est par des remarques, en lisant de bons livres, que l'on peut reconnaître les

différentes choses qu' enseigne la grammaire, et nous donner aussi l' occasion de profiter d'un autre genre d'instruction. Lisez ces vers dans lesquels vous me montrerez l' article.

Lorsque Jupiter prit le soin
D' assigner aux vertus leur rang auprès de l'homme,
Celle qui méritait la pomme,
La modestie, était demeuré dans un coin:
Elle fut oubliée; on ne la voyait point.
O vous que la grâce accompagne,
« Lui dit le Dieu, les rangs sont déjà pris;
« Mais des autres vertus vous serez la compagne;
« Vous en réhausserez le prix.

Cependant les quatre particules, *du*, *au*, *de*, *à*, sont encore des articles, et ils indiquent ce que l' on appelle dans les langues savantes, les cas, c' est-à-dire, le génitif, le datif, et l' ablatif.

Du, *au*, se mettent devant les noms communs masculins, on dit *du roi*, au lieu, *de le roi*. *Au prince*, au lieu de, *à le prince*.

De, *à*, se mettent devant l' article féminin, comme: *de la reine*, *à la princesse*. Les particules *du*, *de*, ont le pluriel *des*, *au*, *à*, celui *aux*, *des rois*, *aux reines*.

Les noms n' ont d' autre différence pour le pluriel qu' une *s*, ou un *x* final, *le temple*, *les temples*, *la rue*, *les rues*, *le bateau*, *les bateaux*: mais il est à observer que ceux qui ont au singulier *s*, *x*, *z* final restent ainsi au pluriel. La terminaison

al se tourne en *aux*, *le rival*, *les rivaux*. Voilà en abrégé ce qui regarde nos pluriels. Toutefois je pourrais vous parler plus au long de quelques exceptions. Je les néglige pour ne pas être prolixe, nous lirons ensemble les livres qui en traitent, afin que vos connaissances ne restent pas imparfaites. Ce point est essentiel, il décide presque toujours des impressions, que nous faisons sur les autres, parce que c'est en nous exprimant qu'on nous juge. Ayez donc le désir de vous instruire, oui ma chère enfant, il serait honteux pour vous de ne pas savoir soutenir une conversation instructive, ou de ne pas écrire correctement une lettre. La pureté du langage prouve beaucoup en notre faveur, surtout quand l'aimable politesse l'accompagne, c'est elle qui donne un relief gracieux à une jeune personne bien élevée, car elle ajoute au mérite cet agrément qui le rend estimable, et qui nous fait prodiguer par tout le monde les éloges les plus flatteurs.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grace est au visage,
De la bonté du cœur elle est la douce image
Et c'est la bonté qu'on chérit.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

Allons, allons Aline, venez, nous reprendrons nos entretiens. Mais qu'avez-vous ? vous me semblez de mauvaise grâce? seriez vous peu disposée à m'écouter ? quelque indisposition vous troublerait-elle ? Ah ! je comprends, c'est la monotonie de nos conversations grammaticales qui vous ennuie. Allez ne craignez pas, j'aurai soin de les varier, elles captiveront votre curiosité, puis je crois qu'une promenade dans la campagne ne vous déplaira pas, n'est-ce pas mon enfant? Elle effacera la teinte sombre que je vois sur votre joli front. L'air balsamique et salutaire d'une belle matinée d'automne rend l'esprit dispos, il vous fera retrouver la gaieté qui sied si bien, et si naturelle à votre âge. Allons jouir de ces heureux momens, nous sommes dans une charmante saison.

L'automne suit l'été d'un air tranquille et sage :
Sans être vieux encore, il n'est plus au bel âge :
De la jeunesse en lui les feux sont amortis,
Même on peut sur son front compter des cheveux gris.

L'automne est la troisième saison de l'année, l'Eté qui le précéde est fils du Soleil, il couvre la terre brûlante d'abondantes

productions, et l'homme rustique qui n'a point alors de repos, baigne de ses sueurs le champ que sa main laborieuse cultive. Mais l'automne paisible vient le récompenser, elle lui prodigue avec libéralité les derniers trésors de l'année. C'est dans cette saison que les richesses rurales s'accumulent. Le raisin déjà pourpré attend sous le pampre le vendangeur, qui plein de force et de santé, le cueille en chantant. Les voix réunies font entendre les cris bruyans de la folle jeunesse, et le campagnard fortuné semble dans sa gaieté rendre grâce au ciel des biens qu'il lui envoie. Le peuple vendangeur se dispose au retour; la nuit rappelle tout le monde au village, chacun se retire sous son toit paisible, où un repas frugal satisfait l'appétit gagné par le travail, le doux sommeil vient réparer la fatigue du corps, et ces bonnes gens dans leur repos bienheureux, s'endorment profondément sans penser aux peines du lendemain.

Ces peintures m'ont entrainé hors de mon sujet principal. J'ai passé les premières années de ma vie à la campagne, où je goûtais un vrai bonheur dans le sein de ma famille : mais hélas! de grands malheurs, (non mérités,) m'en ont séparés pour toujours, la mort prématurée d'une bonne mère a été la source intarissable de la longue série de mes peines. Ne vous affligez pas, ma fille, votre tendresse me console, et j'ou-

blie le passé, en vous consacrant mes soins.

Reprenons la suite de notre entretien gramatical, nous en sommes aux adjectifs. L'adjectif est ce qu' on appelle en logique un nom concret. Comprenez-vous ce terme ? Je ne le crois pas, il signifie, qui sert à exprimer les qualités du substantif, c' est-à dire la manière d' être des personnes ou des choses, ainsi je dis, *cette personne est prudente*, *voilà une chose précieuse*, *prudente et précieuse*, sont des concrets ou des adjectifs dont il y a quatre espèces, le qualificatif, le démonstratif, le possessif, le numéral. *Bon*, *aimable*, *rouge* sont des qualificatifs. *Ce*, *cet*, *cette*, *ces* des démonstratifs. *Mon*, *ma*, *mes*, *ton*, *ta*, *tes*, *son*, *sa*, *ses*, *notre*, *nos*, *votre*, *vos*, *leur*, *leurs*, des possessifs. Ces derniers se mettent devant le nom, mais mis après, ils se changent en *le mien*, *la mienne*, *le tien*, *la tienne*, *le sien*, *la sienne*, *le nôtre*, *la nôtre*, *le vôtre*, *la vôtre*, *le leur*, *la leur*.
Un, *deux*, *trois*, *quatre*, *etc.* sont les adjectifs numéraux.

Observez, que l'adjectif numéral *un*, s'emploie comme article, on ajoute un *e* muet au féminin, *un homme*, *une femme*, ils ont le pluriel commun *des*, *des hommes*, *des femmes*.

Un adjectif doit être du même genre et du même nombre que le substantif auquel il se rapporte; si celui-ci est du féminin on

ajoute un *e* muet à l'adjectif, *joli*, *jolie*, *petit*, *petite*.

Il y a des adjectifs qui sont des deux genres parce qu'ils ont un *e* muet au masculin, *sage*, *utile*, *facile* s'écrivent de même au féminin, beaucoup d'adjectifs doublent leur dernière lettre au féminin, *cruel*, *cruelle*, *bon*, *bonne*, *gras*, *grasse*, *sot*, *sotte*.

Les adjectifs terminés au masculin par *f*; tels que, *actif*, *oisif*, *bref*, perdent l'*f* pour prendre *ve* au féminin, *active*, *oisive*, *bréve*.

Les adjectifs en *eur* et *eux* ont leur féminin en *euse*: *parleur*, *parleuse*, *dangereux*, *dangereuse*. Mais il faut en excepter quelques uns en *teur*, qui changent en *trice*, comme: *protecteur*, *protectrice*, *acteur*, *actrice*, *tuteur*, *tutrice*, *etc*.

Les adjectifs en *al* ont leur pluriel en *aux*; *égal*, *égaux*, *moral*, *moraux*. Exceptés, *fatal*, *final*, *théâtral*, *nasal*, *naval*, dont le pluriel se forme avec *s*.

Encore un peu de patience, cela est fort ennuyeux, mais dites-moi, vous suffit-il que votre tête soit ornée de bagatelles à la mode? non ma fille, c'est le savoir qui fait le plus bel ornement d'une jeune personne! Je suis persuadé que cette vérité ne peut que vous inspirer le désir de vous instruire.

Sur ton esprit fais un effort :
Apprends ; n'en perds jamais l'envie

L' ignorance, dans cette vie,
Est une image de la mort.

Je vais vous faire connaître ce que l' on appelle degrès de signification dans les adjectifs il y en a trois, le positif, le comparatif, le superlatif. Le positif est simplement l' adjectif, *une idée heureuse*. Le comparatif marque, ou l' égalité, ou la supériorité, ou l' infériorité, voici trois exemples qui renferment ces degrès, à l'aide des mots, *aussi, autant, moins, plus*; *votre frère est aussi instruit que vous*; *la fortune est moins précieuse que l'instruction*; *Londres est plus grand que Paris*. Le superlatif exprime la qualité au plus haut degré en mettant un des mots *très, fort*, *le plus*, *bien*, devant l' adjectif. *Cet élève est très laborieux*, *il est le plus instruit de sa classe*; *la bonté de Dieu est bien grande!*

Aline, vos regards errans me font croire que vous n'êtes plus attentive à mes leçons, votre distraction vous tient en extase. Le tableau qui enchante nos regards, porte dans l'ame un charme ravissant. Que l'aspect de cette nature, pompeusement parée, est beau! Ce ciel d' un tendre azur, ce calme parfait de la mer, tout est admirable! On ne peut être mieux placé, pour jouir de ce spectacle aussi varié que riant, que sur les hauteurs de Saint-Elme. La vue parcourt grandement ces sites gracieux. Remarquez ces

deux coteaux qui embrassent la mer, ils semblent chercher à se réunir pour fermer l'entrée du golfe, mais l' île de Capri s' éléve au-dessus des flots, comme un intermédiaire puissant, qui s' y oppose. A notre droite est Pausilipe, il se termine en promontoire, appelé Misène. A gauche sont les délicieuses campagnes de Portici, où l'heureux Napolitain va vivre et jouir. Cette montagne qui domine tristement cette multitude de jolies maisons, est le mont Vésuve, ce volcan jette par intervalles des tourbillons de feu, depuis à peu près deux mille ans. Sa première éruption connue, fut sous le régne de l' empereur romain Titus. Pline le naturaliste perdit la vie en voulant observer cette grande catastrophe de la nature. Les villes d'Herculanum et de Pompéia furent ensevelies sous des tourbillons de cendre, et de laves enflammées, que vomissait l' effroyable volcan. Voyez-vous dans le lointain ces autres montagnes dont le sommet bizarrement découpé semble se cacher dans un voile léger de brouillard, Eh bien ! à leurs pieds est un petit village, où est né un grand homme, Sorreinte, est la patrie de l' incomparable Tasse, génie admirable, à jamais célèbre, qui par ses poésies fécondes et merveilles, charme à la fois l' esprit et le coeur. Tout cela ne fait-il pas éprouver des sentimens difficiles à exprimer, il faut voir, et s' extásier.

Voici l'heure de rentrer à la maison, il en coute vraiment de détacher ses regards de ses vertes campagnes aussi vivantes que fécondes.



TROISIÈME ENTRETIEN.

Je désire, ma chère fille, que vous m'écoutiez avec tout le respect et la reconnaissance que vous devez aux soins que je ne cesse de vous prodiguer, et surtout avec l'intérêt que le disciple doit aux leçons de son maître. Ne vous affligez pas, si quelquefois dans les précieux momens que je consacre à votre éducation, je ne vous donne pas toujours les mêmes marques d'affection, il faut dans les conférances d'étude un peu de gravité. C'est nuire aux enfans, que de ne point fixer leur attention par une sévérité raisonnable, et leur témoigner une tendresse constante, est un manque de prévoyance qui souvent ne sert qu'à causer leur perte. Mais ce n'est pas assez, ma chère Aline, que de n'avoir pour moi, que du respect, de l'amour, de la reconnaissance, il faut encore de la docilité. L'enfant docile est celui qui est propre à recevoir de l'instruction, il est déjà avancé quand il a de la disposition à se laisser conduire et gouverner.

Je vais dans cet entretien vous donner une définition du pronom. C'est un mot insignifiant par lui même, qui, mis à la place du nom en est le suppléant. On en distin-

gue de cinq espèces, les personnels, les démonstratifs, les relatifs, les interrrogatifs et les indéfinis.

En terme de grammaire, il y a trois personnes, la première est celle qui parle, voici les pronoms, *je*, *me*, *moi*, *nous*. La seconde à qui l'on parle, *tu*, *te*, *toi*, *vous*. La troisième de qui l'on parle, *il*, *ils*, *elle*, *elles*, *lui*, *leur*.

Il ne faut pas confondre *le*, *la*, *les*, articles, avec *le*, *la*, *les*, pronoms, ces derniers sont presque toujours devant le verbe, *je le connais*, *je la corrigerai*. L'article est avant le nom, *le fils*, *la fille*.

Les pronoms, *le*, *la*, *les*, ne peuvent se rapporter qu'à un substantif précédé de l'article, comme dans l'exemple suivant: *êtes vous la musicienne que j'ai entendu chanter*? il faut répondre, *je la suis*. Mais dans le suivant: *êtes vous musicienne*? répondez, *je le suis*, parce qu'il faut toujours employer *le*, quand le nom est sans article, alors il est adjectif.

Se, *soi*, *en*, *y*, sont aussi pronoms et n'ont pas de pluriel, *se*, s'emploie avant le verbe, *soi* après; *il se promène*, *chacun travaille pour soi*; *en*, signifie *de cette chose*, *je m'en souviens*, *y*, *à cette chose*, *je m'y applique*, *y*, indique aussi le lieu où l'on va, *j'y irai*; *en*, celui d'où l'on *vient*, *j'en sors*.

Les démonstratifs sont ceux qui servent

à démontrer les personnes ou les choses dont l'on parle : les voilà, *celui*, *celle*, *ceux*, *celles*, *ceci*, *cela*. A l'aide des particules *ci*, *là*, on indique une personne, une chose, ou un lieu présent ; *ci*, indique plus près, *là*, plus loin, ainsi on dit : *celui-ci celui-là* etc. Ces deux particules se mettent aussi dans le même sens après le substantif, mais il doit être précédé des adjectifs démonstratifs *ce*, *cet*, *cette*, *ces* ; *ce livre-ci*, *cette chaise-là*. On dit *par-ci* ; *par-là*, pour désigner divers endroits, ces deux façons de parler sont inséparables, *cherchez par-ci par-là*.

Les relatifs sont ceux qui ont rapport à un nom qui les précède. Ce sont : *qui*, *que*, *dont*, *lequel*, *laquelle*, *lesquelles*. *Qui*, précédé d'une préposition, n'est applicable qu'aux personnes ; *l'homme à qui je parle*.

Les interrogatifs sont ceux dont on se sert pour interroger : *qui*, pour les personnes : *qui vous a dit cela ?* *que*, pour les choses : *que demandez-vous ?* Les autres sont : *lequel*, *laquelle*, *à quoi*.

Les indéfinis représentent des personnes, des choses dont les noms ne sont pas exprimés, comme dans ces exemples : *on frappe*, *quelqu'un vous demande*, les mots, *on* et *quelqu'un* représentent des personnes dont les noms ne sont point exprimés ; les autres pronoms sont *autrui*, *personne*, *chacun*, *quiconque*,

rien , *tout*, *chaque*, *aucun*, *quelque* , *plusieurs* , *quelconque*.

Voilà à peu près ce qui regarde les pronoms; pour ce qu'il vous reste à connaître de leur théorie , je vous le ferai observer dans la lecture, ce moyen est le plus facile pour comprendre et retenir, il rend la sécheresse de la grammaire moins dégoûtante en laissant des souvenirs intéressans et instructifs. Heureux ceux qui aiment à lire et qui ornent leur esprit en lisant avec fruit. Les livres sont pour notre esprit ce que les alimens sont pour notre corps , ils le fortifient , ils le nourissent. Mais il y a des livres dangereux; ils renferment un poison funeste qui gâte l'esprit et le coeur , suborne l'innocence , et étouffe les bonnes inclinations , ainsi vous devez vous en interdire sévèrement la lecture.

D'une plante étrangère auriez-vous connaissance?
Née au lever du jour , flétrie à son coucher ,
Comme la sensitive elle céde au toucher ;
Un souffle la détruit , on l'appelle innocence.

Faisons ici une pause ; nous reprendrons demain notre entretien , il sera sur le Verbe.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Le Verbe est le mot par excellence du discours. Et pourquoi donc par excellence? parce que sans lui on ne pourrait exprimer ni une action, ni un sentiment. Par exemple, si je vous dis : *ma fille écoutez moi*, ne voilà t'il pas une action dans le verbe *écouter*. *J'aime la méditation*, en voilà une autre dans le verbe *aimer*, c'est celle d'un sentiment. Ainsi vous voyez quelle place suprême ce mot occupe dans les langues; quelle fonction exerce son empire dans leur esprit, dont il est l'ame. Les verbes se conjuguent par modes, par temps, par personnes et par nombres. Il y a cinq modes ou manières de les conjuguer. Les temps sont de différentes inflexions auxquels se rapportent les actions dont on parle. C'est-à-dire le présent, le passé, le futur. Je vous ai parlé dans l'entretien précédent des personnes. Vous vous rappelez aussi qu'il y a deux nombres, le singulier et le pluriel.

Il y a cinq espèces de verbes ; l'actif, passif, neutre, pronominal, impersonnel. L'actif indique l'action faite par son sujet: *Ce père aime sa fille*; le passif c'est le sujet qui la reçoit : *Cette fille est aimé par son*

père, le neutre ne sort pas du sujet : *je marche*, *je dors*, *je cours*. Le pronominal exige deux pronoms : *je me repens*, *tu te souviens*, *il se fâche*. L'impersonnel n'a que la troisième personne du singulier : *il pleut*, *il faut*.

Il y a des verbes réguliers, irréguliers et défectifs, ces dénominations se comprennent assez pour entendre ce qu'elles signifient, d'ailleurs nos entretiens ne sont que rémémoratifs, les verbes vous ont beaucoup occupé, en apprenant la grammaire.

Lisons maintenant le recueil suivant, tiré de plusieurs auteurs moralistes. Ces extraits serviront à vous inspirer de la vertu, et à orner votre mémoire de pensées instructives, qui vous feront distinguer avantageusement dans la société lorsque votre âge vous y appellera. Ne croyez pas, mon enfant, que le vrai mérite consiste dans une naissance illustre, il vaudrait mieux être né dans la condition la plus obscure, et s'y faire remarquer par ses vertus, que de n'avoir d'autre mérite que le vain titre de noble.

AMITIÉ.

L'amitié est une bienveillance réciproque qui rend deux êtres également soigneux du bonheur l'un de l'autre. C'est une union de biens et de maux, un partage de dangers et de bonne fortune.

Douce amitié, sous votre empire,
Le ciel à fixé le bonheur :
Vous êtes la raison du cœur,
L' amour n'en est que le délire.

Soyez affectionnée, ma fille, lorsqu'une personne vous témoigne franchement de l'amitié, il y aurait un manque de civilité que de ne point y répondre ce serait une dureté d'ame qui éloignerait de vous. Mais s'il est rare de rencontrer des amis vertueux et fidelles, rien n'est plus commun que d'en trouver de perfides. C'est de ces derniers qu'il faut se défier, leur apparence est trompeuse, tenez-vous sur vos gardes pour éviter les pièges qu'ils pourraient tendre à votre bonne-foi.

AMOUR-PROPRE.

Ce sentiment selon la droite raison, doit être naturel à tous les hommes, il excite en nous une émulation louable, nous porte au respect de nous mêmes, et nous tient toujours dignement placés dans l'estime de tout le monde. Mais s'il est porté à l'excès, c'est un vice affreux, le plus dangereux de nos ennemis, il nous rend violens, injustes, insolens, envieux, il cause nos déréglemens, et peut même nous entrainer dans le crime. Voilà le monstre qui gouverne nos actions. L'orgueil, la vanité et la présomption découlent du même principe, les orgueilleux ne prospè-

rent jamais. La vanité est l'aliment des sots, et la présomption est fille de l' ignorance.

BIENFAISANCE.

La bienfaisance est une heureuse inclination qui nous porte à aimer et à faire du bien aux autres. Voici ce qu' en dit l'abbé Arnaud : une belle ame ne goûte pas de plus grand plaisir que celui de soulager les malheureux ; la noble ambition la porte à se faire autant de sujets qu' il y a de gens persécutés par la fortune: c'est en cela qu'elle approche de plus près de Dieu , qui fait lever son soleil pour tous les hommes.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire
Est de répandre des bienfaits.
Si vous en recevez , publiez-le à jamais ;
Si vous en répandez , perdez-en la mémoire.

COLÈRE.

Cette passion émeut vivement l' ame, c'est une courte frénésie; faites tous vos efforts pour en comprimer les mouvemens qui ne sont presque jamais raisonnables. Si vous avez le malheur de vous laisser aller à ses transports fougueux , attendez le retour de votre raison pour décider , le repentir suit toujours cette brutalité irascible.

Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

CONVERSATION.

Le ton, le style de la conversation, consistent bien moins à montrer son esprit qu'à faire valoir celui des autres : en voici les règles : savoir se taire si l'on n'a pas de l'esprit pour la soutenir ; avoir la discrétion de laisser parler les autres pour leur donner l'occasion de paraître ; de la politesse avec ses supérieurs et ses égaux ; de la prudence en attaquant un vice, dans la crainte de heurter quelqu'un qui pourrait en être atteint ; enfin, de la douceur dans le caractère.

On plait moins par l'esprit que par la douceur,
C'est une vertu qui enchaine sans retour,
Elle a le don charmant de parler au cœur,
On lui fait hommage du plus pur amour !

DÉSIR.

C'est un bien grand malheur que d'avoir des désirs qui n'ont point pour borne la raison. Sachez modérer les vôtres, qu'ils soient conformes à votre condition. Il ne nous est pas permis sans offenser la providence de désirer ce qu'elle ne nous permet point, jouissons paisiblement de ce qu'elle met en

notre possession, aller au de-là, mérite son abandon et ses châtimens. C'est à force de nous tourmenter pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. C'est de nos désirs immodérés que coule la source de tous les maux, qui empoisonnent notre courte existence, que nous ne devrions employer qu'à nous rendre heureux.

Le secret pour trouver le repos de la vie,
N'est pas de se conduire au gré de ses désirs:
Qui saura les régler et borner son envie,
Verra bientôt la fin de tous ses déplaisirs.

FRANCHISE, SINCÉRITÉ.

La franchise et la bonne-foi, sont d'un grand secours pour l'expédition des affaires. Elles attirent une grande confiance en ceux qui ont ces bonnes qualités. La sincérité est la mère de la vérité, elle est le garant de nos paroles, et la caution de nos pensées, elle n'a pas besoin de témoins pour prouver ce qu'elle avance.

Reposons-nous ici, ma chère Aline, je ne veux point tout à la fois, entasser dans votre esprit trop d'instruction, les connaissances ne s'acquièrent qu'avec modération, c'est une récolte qui exige beaucoup de soins.



CINQUIÈME ENTRETIEN.

Aline ; nous avons passé hier une soirée charmante, chez ces dames françaises, elles sont bien aimables, n'est-ce pas ? combien l'on acquiert auprès de telles personnes, ce sont des modèles à suivre, rien ne donne mieux les usages et l'esprit de politesse de la société, comme les exemples de la bonne éducation.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage ;
De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Je suis content de vous, vous n'avez point eu dans cette agréable réunion, cette timidité ridicule qui donne aux enfans cet air gauche, épais et stupide, vous avez eu de la décence, de la retenue dans vos réponses, votre douceur vous a fait remarquer, on vous a prié de danser, votre prévenance s'est montrée vraiment gracieuse. C'est très bien. Lorsque vous savez une chose, ne faites jamais comme les enfans mal élevés qu'il faut flatter ou menacer pour obtenir ce que l'on désire d'eux.

A propos de la danse, il faut avant de commencer nos exercices de grammaire, que je vous raconte en peu de mots son histoire.

La danse sacrée est la plus ancienne de toutes les danses, et la source dans laquelle on a puisé toutes les autres. Le peuple Juif la pratiquait dans les fêtes solennelles. Les Egyptiens, les Grecs et les Romains s'en servirent semblablement en l'honneur de leurs Dieux.

Les hommes qui d'abord s'étaient servis de la danse dans leur culte, l'employèrent ensuite dans leurs plaisirs, et peu après l'introduisirent au théâtre.

Les Grecs furent les premiers qui assujétirent cet art à des règles certaines.

Lorsque les Romains commencèrent à montrer du goût pour les arts, les danseurs de la Grèce accoururent en foule à Rome. Pylade et Bathyle, les deux hommes, en ce genre, les plus surprenans, vinrent y développer leurs talens, sous l'empire d'Auguste. Le premier imagina les ballets tendres, graves et pathétiques, tandis que l'autre se livrait à des compositions vives, gaies et légères.

La danse, eut le sort de tous les arts; elle disparut lorsque les barbares envahirent Rome. Mais après une longue suite de siècles, la voix d'un Médicis la rappela, et d'alors commencèrent les ballets, les mascarades et les bals.

La danse est portée aujourd'hui à un degré de perfection dont on n'aurait pu concevoir l'idée, lorsqu'elle était encore au berceau ; et les Romains qui admiraient Pylade et Bathyle, seraient sans doute merveilleusement surpris, s'ils voyaient avec quelle grâce, quelle expression l'on danse maintenant.

Revenons à notre entretien principal, nous le continuerons sans interruption, cependant ne croyez pas que quelques distractions instructives puissent nuire au sujet qui doit nous occuper le plus, je ne vois pas l'inconvénient d'en sortir, pour y retourner, c'est une diversité qui délasse l'esprit.

Nous en sommes à l'adverbe : ce mot est invariable, il se place ordinairement près du verbe : *vous lisez parfaitement le français*, le mot *parfaitement* est adverbe, et sert à déterminer la manière dont vous lisez. Voilà la fonction des adverbes.

On distingue dans la grammaire les adverbes de temps, de lieu, d'ordre, de quantité, etc. L'énumération en serait trop longue et ennuyeuse ; mais ce qui vous est nécessaire, c'est de connaître plusieurs difficultés dans leurs emplois.

Remarquez la différence de *quelque*, lorsqu'il est adverbe, ou adjectif.

Devant un substantif il est toujours déclinable, alors il est adjectif : *quelques éco-*

liers ont été châtiés. J' ai fait quelques folles. Devant un adjectif il est adverbe, et indéclinable : *quelque sages, quelque bonnes que soient vos raisons.* Devant le verbe on l' écrit ainsi *quel que, quelle que*, et *quel* ou *quelle* s' accorde avec le nom qui suit le verbe : *quels que soient vos droits.*

Tout, devant les adjectifs masculins pluriels, ou féminins, commençans par une voyelle est indéclinable : *ils sont tout étonnés, elles sont tout enchantées;* mais quand l'adjectif féminin commence par une consonne, *tout* s' accorde : *elle est toute jeune, toute confuse.*

Quelque, se construit avec le subjonctif; *tout* avec l' indicatif: On dit *quelque sage qu' il soit, et tout sage qu' il est.*

Si; *tant*, ne s' emploient pas également. *Si*, devant les adjectifs ou les adverbes : *la saison est si riante, vous marchez si lentement.*

Cela n' est pas si vrai, est une manière adoucie de dire, que cela n' est pas vrai.

Tant, ne s' emploie qu' avec les verbes ou un substantif : *vous m' avez tant promis, il a tant de gloire,*

Plus, davantage ne peuvent être employés l' un pour l' autre : *davantage* ne peut être suivi de la préposition *de*, on ne peut pas dire, *il a davantage d' esprit*, mais *plus d' esprit.*

Beauoop, *très*; *beaucoup* devant le nom,

beaucoup de talens ; *très* devant l' adjectif, *très riche*, *très prudent.*

Comme, *comment* ; *comme* indique conformité : *je pense comme vous* : *comment* est interrogatif : *comment pensez-vous faire ?*

Pourquoi est interrogatif et a pour réponse *parce que* : *pourquoi venez-vous si tard ? parce que j' ai été indisposé.*

Nullement, *point-du-tout* sont égaux, et signifient, *en aucune manière* : *Je ne le souffrirai nullement* : *il n' est point-du-tout capable.*

Autant, *aussi* ; *autant* se joint aux substantifs, *aussi* aux adjectifs : *j' ai autant de mémoire que vous* : *mon maître est aussi bon que le vôtre.*

Terminons cet entretien, je vous recommande de ne point oublier ce que je viens de vous dire ; si vous manquez de mémoire pour le conserver, vous l'aurez bientôt perdu.

SIXIÈME ENTRETIEN.

Levez-vous Aline, habillez-vous promptement, nous irons faire une promenade sur les hauteurs charmantes de Capodimonte. Les matinées d'automne sont fraîches, mais celle-ci est si douce, si belle! le ciel est parfaitement beau, il faut en profiter.. Vous voudriez bien dormir encore petite paresseuse? Le sommeil prolongé au de-là du besoin cause de la faiblesse, rend l'ame languissante, au lieu que satisfait avec modération il donne une santé parfaite. L'exercice est salutaire, il contribue aux véritables perfections du corps et à la gaieté de l'esprit. Licurgue législateur dans Lacédémone voulait que les jeunes filles spartiates fussent élevées avec autant de sévérité que les hommes. On les accoutumait au travail et à l'industrie jusqu'à vingt ans, mais avant d'arriver à cet âge on les exerçait à la course, à lutter, à franchir des barrières et à surmonter avec obstination tout ce qui leur présentait de pénibles difficultés. Cette mâle éducation ne pouvait manquer de donner aux femmes de Sparte une vigueur égale d'esprit et de corps. Elles étaient bra-

ves, remplies d'honneur, patriotes, et enthousiastes de la gloire militaire.

Il est de bonne heure, et déjà une population nombreuse est dans Tolède, les cafés sont pleins de toutes sortes de gens, il semble que tous les habitans de cette belle et grande capitale sont dans cette rue; pourtant cela n'est pas, la population de Naples est immense.. Par-tout on fend la foule. Les places, les rues, les boutiques sont inondées de monde, c'est un mouvement continuel, les cris perçans des vendeurs ambulans étourdissent, les carosses, les voitures qui ne vont pas, mais qui volent, semblent menacer le piéton, cependant il arrive fort peu d'accidens. Sans doute que c'est à ce grand bruit, qu'il faut attribuer le son de voix criard qu'a le peuple napolitain en parlant.

Nous voici sur les hauteurs de Capodimonte. Nous avons beaucoup monté sans presque nous en apercevoir, vous n'êtes point lasse? puis les sensations que font éprouver les sites rians et pittoresques de cet amphythéâtre de verdure, égaient l'esprit, dilatent le coeur. Asseyons-nous un moment, nous jouirons du coup d'œil magique de cet agréable paysage, nos entretiens sur le français vous paraîtront moins monotones.

La leçon doit être ce matin sur la préposition. C'est un mot, qui mis avant les noms, les pronoms et les verbes sert à les lier avec d'autres mots, par exemple: *man-*

ger avec appétit. Ceci est pour vous. Vivre dans le repos. Voilà trois prépositions, *avec*, *pour*, *dans*, le mot qui suit chacune d'elles, s'appelle régime ; comprenez-vous ce mot régime ? C'est un terme de grammaire qui indique le mot sur lequel le verbe exerce son action. Ainsi *appétit*, *vous*, *repos*, sont des régimes.

Mon intention n'est pas d'entrer dans de longues explications, vous trouverez nettement expliqué dans une bonne grammaire tous les divers emplois des prépositions, il suffit de vous noter ici ce qui peut être le plus intéressant à votre instruction.

En, *dans* ; *en* est vague et ne veut point être suivi de l'article : *être en peine; dans* est précis et exige l'article: *être dans la peine.*

Entre, *parmi* ; *entre* se dit de deux objets: *entre Naples et Rome* : *parmi* veut être suivi d'un pluriel : *parmi les hommes*, *parmi mes livres.*

Avant, *devant* ; *avant* pour le temps : *avant de sortir* : *devant* pour le lieu : *vous êtes devant moi.*

Vers, *envers* ; *vers* pour le lieu : *venez vers moi* : *envers* marque le but : *soyez charitable envers les pauvres.*

A travers, *au travers*; *à travers* est vague et doit être suivi de l'article : *à travers les champs* : *au travers* est plus pré-

cis et veut la préposition *de*, il signifie *au milieu* : *passer au travers des champs.*

Durant, *pendant*; *durant* marque plus de continuité : *durant l'hiver*; *pendant* en marque moins : *pendant la nuit.*

Près, *auprès* ; *près* marque une proximité de distance: *Portici est près de Nàples*. *Auprès*, être tout à côté : *vous êtes auprès de moi.*

Près de mourir, signifie voisin de la mort. *Prêt à mourir*, disposé, résigné à mourir.

Voilà des règles bien courtes et bien faciles, il ne faut pas un grand effort de mémoire pour les retenir, cependant si vous les ignoriez, vous ne parleriez pas correctement, et leurs faux emplois empêcheraient de vous comprendre. Allons, il est l'heure de rentrer, la matinée s'est écoulée promptement. Mais que regardez-vous avec tant d'attention? est-ce, ce pauvre aveuglé, qu'un jeune enfant conduit? Il est vraiment à plaindre, tenez, faites-lui l'aumône de cette petite monnaie. Ce léger secours, donné à propos, et dans le besoin extrême où se trouve ce malheureux, sera agréable à Dieu, il récompensera votre charité.

L'enfant qui conduit cet infortuné me rappelle un beau dévouement d'amour filial, je vais vous le raconter en marchant.

Antigone, fille du malheureux OEdipe, roi de Thébes, est bien moins célèbre,

dans l' antiquité par l' illustration de sa naissance et de sa rare beauté, que par ses sentimens pour son père et son dévouement généreux pour son frère Polinice. C' est pour cette raison sans doute, que les historiens, tant anciens que modernes, se sont empressés d' en orner leurs annales, et que je veux aussi vous faire cette narration touchante, pour vous montrer que la source des vertus est dans la piété filiale.

Dès ses tendres années, Antigone préférait la société de son père à celle de ses jeunes compagnes ; elle se dérobait aux plaisirs de son âge, pour participer aux sages entretiens et goûter les conseils de ce tendre ami. Lorsque OEdipe fut tombé dans le malheur, et qu' il se vit en butte à ce long enchaînement de maux qui lui furent prédits par l' oracle, sa fille chérie le suivit constamment ; et, non moins courageuse qu' attentive, elle inventa mille moyens ingénieux pour consoler son père, et alléger le fardeau des douleurs de l' adversité qui l' accablaient, et qui se joignaient aux infirmités de sa vieillesse.

Pour surcroit de misères, OEdipe se priva de la vue ; s' étant condamné lui même alors, à vivre solitairement sur le mont Cythéron, la pieuse Antigone lui servit de guide, et ne le quitta pas d' un instant dans cette horrible retraite

Le roi de Thèbes ayant terminé peu après

sa douloureuse carrière; Antigone eut bientôt à gémir de nouveau sur les destinées cruelles de Polinice son frère. Créon, s' étant emparé du royaume du fils infortuné d'OEdipe, l'usurpateur fit massacrer Polinice ; puis mettant le comble à sa férocité, il ordonna que ce prince fût privé des honneurs de la sépulture, et devint la pâture des oiseaux de proie.

Bravant les ordres iniques du tyran, Antigone recueillit précieusement les restes de son frère, et lui rendit les derniers devoirs au péril de ses jours. Bientôt informé de cette pieuse infraction à son ordonnance barbare, Créon fit arrêter Antigone ; il la fit traîner en prison, et la condamna à y mourir de faim.

Tel fut le sort cruel de cette princesse. Mais si la coupe de la vie lui fut présentée toute pleine d' amertumes, dès ses tendres années, elle en est bien dédommagée par les hommages de la postérité, et toujours elle sera citée comme un modèle parfait de piété filiale et de tendresse fraternelle.

Voilà pourquoi l' on dit, en parlant d'une fille qui a pour les auteurs de ses jours, un grand amour filial, c' est une Antigone!

SEPTIÈME ENTRETIEN.

Nous sommes obligés de continuer nos entretiens dans la maison. La journée se présente mal, le ciel est brumeux, nous nous exposerions à la pluie en sortant. Avez-vous fait votre prière du matin ? je n'en doute pas, c'est la première chose à laquelle il faut penser en se levant. Dieu bénit ceux qui le prient. Vous savez que l'âme est plus précieuse que le corps, que celui-ci deviendra poussière, et que l'âme jouira d'un bonheur sans fin, si elle remplit ses devoirs envers Dieu. Songez mon enfant que les méchans seront punis, et que les bons auront une récompense, parce que Dieu a un cœur tendre pour ceux qui le servent dévotement.

J'ai à vous parler sur la vanité, et sa compagne inséparable, l'oisiveté. Ne craignez rien tant, ma chère Aline, que ces deux vices. Une jeune fille qui se passionne pour les ajustemens qui flattent sa vanité, ne peut que se dérégler dans ses mœurs. Ce n'est pas d'une coiffure capricieuse, et des habits dont la mode exige la forme, que vient l'honneur d'une bonne conduite, les véritables grâces ne dépendent point d'une

parure vaine et affectée, rien n'est estimable que le bon sens et la vertu, dans toutes les conditions sociales.

L'oisiveté est peut-être encore plus à craindre puisqu'elle fait naître tous les vices. Elle doit être méprisée, c'est une lâche indolence dont nous sommes les esclaves volontaires. Le travail nous engage à une vie laborieuse, sans lui rien n'existe pour nous, il nous soutient dans l'indépendance et nous délivre des malheurs, car celui qui l'aime peut se suffir.

Reprenons le cours de nos entretiens sur la grammaire, il doit être sur la conjonction, ce mot signifie; unir, lier ensemble; tel est son office, la conjonction sert donc à lier les mots avec les mots, les phrases avec les phrases, comme dans cet exemple: *le vin et l'eau sont agréables, mais l'usage immodéré du vin seul, détruit la santé.* La conjonction, ainsi que l'adverbe et la préposition est invariable. Voici ce qu'il y a à remarquer sur quelques conjonctions.

Quoique, écrit en un seul mot, signifie *bien que*: *il a succombé quoiqu'il fût fort*; c'est-à-dire, *bien qu'il fût fort.*

Quoi que, en deux mots signifie, *quelque chose que*: *quoi qu'il fasse, il ne réussira pas*; c'est-à-dire, *quelque chose qu'il fasse.*

Parce que, en deux mots signifie, *attendu que*: *je partirai parce que j'y suis*

forcé, c' est-à-dire, *attendu que j' y suis forcé.*

Par ce que, en trois mots signifie, *par la chose que*: *par ce que vous me dites, je vois qu' il a raison*; c' est-à-dire, *par la chose que vous me dites.*

Quant à signifie, *à l' égard de*: *quant à moi j' y consens*, c' est à dire *à mon égard.*

Quand écrit avec un *d* final signifie, *lorsque*: *on est heureux quand on fait le bien*; c' est-à-dire *lorsqu' on fait le bien.*

Après avoir examiné toutes les parties du discours, il me reste encore à vous parler sur l' interjection, il y a peu de choses à dire. Ce sont des mouvemens de l' âme qui sont exprimés par la voix, comme l'admiration, *ah! oh!* la douleur, *ah! hélas!* la surprise, *ha! ho!* l' aversion, *fi!* pour appeler, *hola! hé!* pour faire taire, *chut! paix!* Ces signes spontanés ont peut-être été le premier langage de l' homme. Ils sont presque les mêmes dans toutes les langues.

Ecrivez *ah! oh!* en mettant la lettre *h* la dernière, chaque fois que ces petits mots demandent à être prononcés lentement : *ah! que je souffre! oh! que je suis content.*

Mais écrivez en commençant par *h* : *ha! ho!* quand ces mots demandent à être prononcés avec célérité, *ha! vous voilà, ho! je vous ai fait mal.*

Je n' ai plus rien à vous dire sur toutes

les parties du discours, mais ne croyez pas que les bornes resserées dans lesquelles je me suis restreint soient tout ce que vous devez en connaître, mes observations n'ont été que superficielles. Je me suis conformé à votre jeune capacité, et pour ne point fatiguer votre esprit de raisonnemens subtiles, je les ai toujours éludés en vous renvoyant à l'usage. Soyez sûre qu'avec un peu d'attention en lisant les auteurs qui ont excellés dans la pureté du style, il n'y aura aucune difficulté dont vous ne parveniez à vous éclaircir.

Terminons, s'il vous plait, notre entretien par la lecture dé quelques beaux traits d'exemples de piété filiale.

Un négociant de la ville de Lyon, d'une probité à toute épreuve, faisait un commerce fort étendu; mais ayant éprouvé des pertes considérables, et plusieurs banqueroutes, il tomba tout-à-coup dans la plus grande misère et le discrédit. Dans cet état de détresse, il fait un voyage à Paris, va visiter tous ses correspondans; il leur expose le tableau fidelle des malheurs qu'il n'a point mérités, et les conjure de l'aider à rétablir sa fortune.

Compatissans à sa peine, la plupart des marchands lui promettent de faire tout ce qui dépendra d'eux, et quelques uns lui donnent des secours effectifs; mais ils se trouvèrent trop insuffisans par rapport aux

sommes très fortes qu' il fallait payer à des dates prochaines.

Au moment que l'honnête négociant concevait des espérances, il fut tout-à-coup dans la plus grande désolation. Un créancier infléxible le fit mettre en prison pour une dette de dix mille francs, et prit la ferme résolution de l'y retenir jusqu'au remboursement total de cette somme; heureusement pour cet infortuné, qu' il avait un fils très bien élevé et plein de vertus ; en apprenant la triste situation de son père, il s'empresse de vendre sa montre à laquelle il était fort attaché, parce que son père lui en avait fait cadeau, mais ne consultant que sa tendresse filiale il la vend, prend la poste, et vole à Paris: à peine y est-il arrivé, qu' il va se jeter aux pieds du créancier, et le conjure de rendre la liberté à son malheureux père.

Monsieur, lui dit le jeune homme, fondant en larmes, mon père est d' une probité reconnue, et n' a aucun tort, si ce n' est d' avoir un trop bon cœur ; son adversité a intéressé généralement tout le monde ; rien n' est si sûr que le rétablissement de ses affaires, mais pour cela, il faut qu' il soit libre ; et je vous proteste que vous serez le premier payé. Je vous demande une grâce qui fera votre sureté à vous-même ; permettez-moi de prendre la place de mon père dans la prison; pendant ce tems-là

soyez sûr qu'il travaillera d'une manière efficace à vous satisfaire.

Cette prière faite avec l'éloquence du sentiment et de la douleur, touche et pénètre le rigoureux créancier, qui répondit ainsi à ce vertueux jeune homme : le respect et la tendresse que vous me montrez pour votre père, me remplissent vraiment d'admiration ; je vais vous le rendre à l'instant, et au lieu d'un, vous en aurez deux, si vous le voulez. J'ai une fille qui ferait certainement pour moi ce que vous faites ici pour l'auteur de vos jours ; je vous la donne en mariage avec tous ses biens ; embrassez-moi., et allons de ce pas, allons demander le consentement de monsieur votre père.

Vous voyez que la vertu ne reste jamais sans récompense. Dieu bénit toujours l'enfant tendre et respectueux et il le comble de prospérité, comme le fut ce bon fils dans le mariage riche qu'il fit avec la fille unique du sensible créancier de son père.

LA JEUNE RUSSE.

Un russe, nommé Polof s'étant rendu coupable de quelques délits, fut exilé au fond de la Sibérie. Sa fille Catherine agée de dix ans, fit les plus grandes instances pour le suivre dans cette horrible contrée toujours couverte de glaces et de neiges. Après avoir passé quelque tems avec son

malheureux père, l'état affreux dans lequel il était réduit lui inspira l'idée de l'en délivrer; et, pour cela, elle prit la résolution d'aller seule à Saint-Pétersbourg, pour implorer la clémence de l'empereur des Russies. Vainement ses parens firent tous leurs efforts pour la détourner d'un projet si difficile, et qui paraissait même impossible dans un âge si tendre; après avoir sollicité, pendant deux ans, pour obtenir leur consentement, elle leur déclara un jour qu'elle était toute décidée à s'exposer aux plus grands périls, et même à perdre la vie, afin d'obtenir la grâce de l'auteur de ses jours. Comme sa mère désolée lui représentait son extrême jeunesse, son inexpérience, les difficultés et la longueur du voyage, et surtout sa grande pauvreté, elle lui répondit : ô ma mère, ne vous mettez point en peine, Dieu ne m'abandonnera pas, il pourvoira à tout.

Pendant la nuit, veille du départ de cette vertueuse fille on entendit frapper à la porte de la misérable habitation, c'était un missionaire qui revenait de la Tartarie et qui se rendait à Saint-Pétersbourg, il fut accueilli avec hospitalité et tous les soins lui furent prodigués. Catherine remercia Dieu en elle même de ce secours inattendu, et son cœur se livra à la plus douce espérance.

Enfin Catherine, agée seulement de douze ans prit congé de ses parens, et se mit

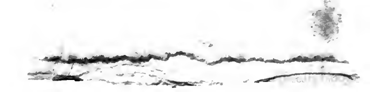
en route avec le missionaire. Vers la fin du quatrième jour de leur marche, le vénérable vieillard sentant ses forces épuisées, dit à la petite voyageuse : je sens que ma longue et pénible carrière touche à sa fin. Dieu m'appelle, et veut mettre un terme à ma vie consacrée à son divin service. Mes jambes se roidissent, et ma vue ne distingue plus les objets. Catherine effrayée le soutint avec peine, et l'aida à s'asseoir. Le saint homme regardant avec sensiblité, la pauvre petite, lui dit : il me restait encore une bonne action à faire. J'espérais de vous conduire à Saint-Pétersbourg; mais Dieu dans ses immuables décréts ne le veut pas. Bénissons le ciel, ô ma fille ! C'est à vous seule qu'il réserve la gloire de sauver votre père. Allez innocente créature ! accomplissez votre généreux devoir, l'Eternel veillera sur vous; puis tournant ses regards mourans, vers le ciel, il étend ses mains trémblantes sur cette infortunée, et expire en la bénissant.

Catherine seule, dans cet affreux moment ne sachant que faire, courrait sans savoir où elle allait. Elle appelait, mais en vain du secours. Dieu l'entendit; enfin un homme vint à ses cris, et le corps du missionaire fut emporté dans un village, qui n'était pas fort éloigné. Catherine assista au dernier devoir qu'on rendit au digne religieux. Après la triste fonction pendant laquelle ses

larmes n'avaient cessé de couler, elle mit, elle même une petite croix de bois blanc sur la tombe de celui qui avait prêché avec tant de ferveur les vérités du saint évangile, parmi des peuples idolâtres.

Catherine se remit en route avec courage, quelques jours après, elle fut arrêtée par une large rivière, comment faire pour la passer, il y avait bien un batelier, mais il fallait le payer, Catherine n'avait rien, elle demanda à cet homme un passage par charité, elle eut le bonheur de le trouver sensible à sa misère, il s'empressa de la transporter sur l'autre bord. Pendant le trajet le batelier lui fit diverses questions, elle répondit avec tant de douceur, qu'il fut ému, et aurait voulu que le cours de la rivière se fût prolongé jusqu'à Saint-Péters bourg pour y conduire la pauvre enfant! Catherine trouvait des êtres compatissans, mais, hélas, c'est seule, au milieu des peines et des difficultés que son amour filial devra triompher. Le batelier en la quittant prit la main de cette intéressante petite fille, il y mit tout ce qu'il avait d'argent; et lui dit en s'éloignant avec rapidité, allez ange du ciel où vous appelle votre pieux devoir.

Catherine attendrie jusqu'aux larmes d'un bienfait si généreux, continua sa route sans nulle autre ressource que les aumônes, que les âmes charitables lui faisaient. C'est ainsi



que cette enfant arriva dans la capitale de l'empire, marchant toujours à pied, mal vêtue, mal nourrie; et qu' elle a traversé un espace de cinq cents lieues, coupé par des déserts, des monts escarpés et des rivières.

Enfin, cette faible enfant arriva heureusement à Saint-Petersbourg, toujours soutenue et animée par le sentiment sacré de la piété filiale, elle alla demander l' hospitalité à une dame qu' on lui avait indiquée comme l'ange tutélaire et le soutien des infortunés. C' était la princesse Mésikof, qui faisant le plus honorable emploi de sa fortune, logeait dans sa maison tous les voyageurs sans asile, et retraçait ainsi les moeurs hospitalières des anciens patriarches.

Cette dame si digne d'hommages, ayant accuelli favorablement Catherine, mit tout le zèle possible pour la seconder dans son honorable entreprise. Quand elle eut su le motif respectable de cette incomparable fille, elle l'adressa à un grand seigneur de la cour, qui remit son placet à la commission chargée de reviser les anciennes affaires criminelles; celle-ci ayant été revue avec le plus grand soin, on trouva que le père de Catherine avait été justement condamné à l'exil; mais, ne pouvant laisser sans récompense le courage insigne, et la piété filiale dont cette intéressante enfant donnait un si bel exemple, la commission demanda la grâce du père à l' empereur. Ce généreux et magnanime sou-

verain se fit une douce satisfaction de l'accorder sur-le-champ, et il fit donner en outre, une récompense considérable à la jeune et vertueuse Catherine.

Cette petite histoire émeut bien vivement, n'est-ce pas Aline? Combien elle est attendrissante! vous voyez quel empire la vertu exerce sur les âmes sensibles. La main de Dieu, a soutenu sans doute l'entreprise de cette admirable enfant, mais quel courage surprenant dans un âge aussi tendre, des périls sans nombre, des privations infinies, rien n'a pu l'arrêter dans sa pieuse entreprise pour arracher son père de l'affreuse prison, où les lois l'avaient condamné à perpétuité.

LE JEUNE TROMPETTE.

Afin de soulager son pauvre père déjà avancé en âge et chargé de famille, un petit villageois des environs de Philisbourg, ayant à peine atteint sa onzième année, quitta la maison paternelle et s'engagea, en qualité de trompette, dans un régiment; il s'y fit généralement aimer, par son intelligence et par sa docilité envers ses chefs.

Une conduite régulière, jointe à une taille superbe, le fit avancer en peu de tems. Dès l'âge de seize ans, il était le premier trompette de son corps.

Il y avait déja dix huit ans que le jeune

allemand était loin de sa famille, et il redisait sans cesse : quand irai-je donc embrasser mon pauvre père ? Oh ! qu'il sera content de me revoir ! Plein de cette douce idée, le jeune militaire obtint un congé de deux mois ; il part avec sa trompette chérie, et une ceinture garnie de cent pièces d'or, fruit honorable et précieux de ses économies.

Oh ! quelle fête ! quel jour de gloire pour un bon fils ! quelle satisfaction de retourner, après un si long tems, dans les lieux témoins de son enfance ! quel triomphe surtout d'y reparaître en qualité de bienfaiteur, et d'y donner des preuves de sagesse dans un âge qui, le plus souvent, n'est encore marqué que par des écarts et des fautes !

Projets trop flatteurs ! le jeune homme s'était mis en marche vers la fin de l'hiver de 1709, le Rhin était gelé à la profondeur de plusieurs pieds. Comme il traversait ce fleuve, le chemin le plus court, selon lui, pour se rendre au village qu'habitait son père, voilà la débacle qui s'opére tout-à-coup avec un fracas égal à celui du canon.

Arrivé trop tôt au milieu du Rhin, et loin des bords où la glace tenait fortement encore, hélas ! le malheureux jeune homme est entrainé par le courant. Vainement il s'élance de glaçons en glaçons; à mesure qu'ils sont poussés par d'autres, ils plon-

gent sous ses pas mal assurés ; vainement, hélas ! il fait signe que l'on vienne à son secours : la foule des spectateurs accourue sur les deux rives, n'ose et ne peut tenter un hasard aussi périlleux ; chacun léve les bras au ciel, et l'on est réduit à des vœux stériles dans cette affreuse conjoncture.

Marchant enfin sur le gouffre de la mort, et voyant qu'il est presque au moment d'être englouti, ce bon fils veut signaler son dernier instant par les pieux sentimens qui l'ont guidé dans son voyage ; il prend sa trompette sonne un air guerrier que son père aimait beaucoup, puis s'écrie : ma ceinture contient cent pièces d'or ; j'en donne cinquante à celui qui pourra repêcher mon corps, et qui portera les cinquante autres à mon père !

A peine eut-il achevé ces mots, qu'un glaçon énorme le renversa, et il disparut à jamais.

Son corps fut retrouvé quelques jours après. On apporta au père de cet infortuné, non les cinquante pièces d'or, mais les cent qui étaient renfermées dans sa ceinture. Peu de tems après le malheureux père mourut de douleur.

HUITIÈME ENTRETIEN.

Voici ma chère Aline, notre dernier entretien sur la langue française. Il me reste encore à vous parler sur ce qui est essentiel pour vous exprimer avec pureté, soit dans le langage, soit dans le style.

En parlant que vos expressions soient toujours justes et précises, rien n' est aussi ridicule, ennuyeux, et ne nous fait moins comprendre, comme de suspendre ou embarasser l'attention d'un auditeur par des changemens qui sont entièrement indifférens à ce que l' on veut dire. On vous écoutera toujours avec intérêt quand vos entretiens et vos paroles seront clairs et simples, mais ne tombez point dans l' extrême de ces qualités indispensables, cela n'annoncerait plus qu' une timidité ridicule, un défaut de confiance en vous même qui vous ferait passer pour une idiote. Trop de hardiesse décéle une mauvaise éducation, de l' impudence, un manque de civilité. La modestie donne des droits à la bienveillance des autres, c' est un des beaux ornemens d' une jeune personne

. . . . La modestie
Embellit le talent ; mais la timidité
Le prive de son énergie,
Et d'une ombre importune offusque sa clarté.
La première est sa sœur, l' autre son ennemie.

Pour être clair dans ce que l' on dit, il faut de l' ordre dans l'arrangement des mots, ce qui est contraire à cette qualité du langage, sont l'embarras, l'équivoque et l'ambiguité, qui rendent obscur, intelligible ce que l' on veut exprimer ?

On appelle proposition, un énoncé de la pensée, par exemple : *le mensonge est honteux*, voilà une proposition formée par trois mots, le premier se nomme sujet, le second le verbe, le troisième l' attribut. Une proposition simple, ou composée contient donc trois termes, la proposition est composée lorsqu' elle a plus d' un sujet, d' un verbe, d'un attribut, telle est la suivante : *le mensonge et l'adulation sont honteux et méprisables.*

Il faut encore pour s' exprimer avec précision connaître les différentes acceptions qu'un mot peut avoir, c' est-à-dire les divers sens dans lesquels il peut être pris, car il y a dans la langue française beaucoup de mots qui en changeant de signification donnent à entendre telle ou telle autre chose : par exemple, si je dis: *cet homme est bien drôle* ; l'adjectif *drôle* signifie, *amusant*, *plaisant*, mais si je disais d'un

ton altéré, *vous êtes un drôle*, et au féminin *une drôlesse*, cela indiquerait du mépris. On dit aussi d'un enfant, *c'est un petit drôle*, pour signifier qu'il est *vif et malin*.

Le style est la manière de composer et d'écrire, on en distingue de trois sortes le sublime, le tempéré et le simple. Ce dernier vous regarde, ma chère Aline, il doit être pur, facile, sans ornement et sans art. On appelle style épistolaire, celui qui convient à la correspondance. Les lettres, sans doute n'ont d'abord été imaginées que pour se communiquer de loin les secrets de l'ame et les sentimens du cœur. Quand vous écrirez une lettre, pensez que vous êtes en présence de la personne à laquelle vous écrivez, que vos idées soient distinctes et nettes comme si vous lui parliez. Ne cherchez point à briller dans vos expressions, souvent un beau mot donne une entorse au bon sens, montre des prétentions ridicules qui égaient le lecteur à nos dépends, tandis que l'on se tait sur une lettre qui est écrite avec simplicité.

Voici une lettre d'une dame française, madame de *Maintenon*, elle fait des reproches à sa nièce sur sa fierté. Cette lettre est un vrai modèle de style épistolaire, elle est pleine de sens, de raison, de douceur et de vérité.

MA CHÈRE NIÈCE,

Je vous aime trop pour ne pas vous dire vos vérités, je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr: et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle que l'on admire en vous, quoiqu'il en soit; vous serez insupportable, si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient pas. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le Roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ceux qui vous caressent, ne vous regarderont, ni vous, ni saint-Cyr. Si le Roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez; et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'évangile par cœur; et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes? Songez que c'est

uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père ; et qui fera la vôtre ; et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi. Ne vous flattez point, je suis très peu de chose, et vous n'êtes rien. Je vous parle comme à une grande fille ; parce que vous en avez l'esprit. Je serai vraiment heureuse de vous voir perdre cette présomption ridicule devant les hommes, et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile ; je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'éprouve à vous témoigner ma satisfaction.

Cette lettre quoique d'un style fort simple, est cependant écrite avec une sévérité bien forte, il n'est donc pas nécessaire d'employer de grandes phrases, des mots sonores pour exprimer les différens mouvemens que l'on éprouve, rien ne plait autant, et n'embellit plus, ce que l'on dit, que la simplicité; vérifions encore cela dans cette petite histoire de Berquin sur les douceurs du travail.

Madame de Fayeuse aimait à s'occuper, et ne passait jamais un quart d'heure de la journée dans l'inaction.

Angélique, sa fille, avait bien de la peine à l'en croire, lorsqu'elle lui parlait des plaisirs du travail, et des désagrémens at-

tachés à l' oisiveté. Il est vrai qu'elle travaillait toutes les fois que sa mère le lui prescrivait, car elle était accoutumée à l'obéissance; mais on imagine aisément combien peu elle était heureuse, ne s'y portant jamais qu'avec dégoût.

Ma chère fille, lui disait souvent Madame de Fayeuse, en la voyant travailler la tête pendante et les mains distraites, puisses-tu bientôt éprouver toi même l'ennui où jette le désœuvrement, et le bonheur qu' on se procure par une douce occupation! Ce vœu inspiré par sa tendresse, ne tarda pas à s' accomplir.

Angélique, alors agée de onze ans, devait un jour se rendre avec sa mère dans une maison de campagne, éloignée de quelques lieues. Madame de Fayeuse, à son départ, prit à son bras un sac à ouvrage, et recommanda bien à Angélique de ne pas oublier le sien. Angélique voulut obéir à sa mère. Mais avec quelle facilité on perd la mémoire d' un devoir que l' on ne remplit qu' avec répugnance! le sac à ouvrage fut oublié.

Le voyage s' annonça d' abord très heureusement. Le ciel était serein; toute la nature semblait leur sourire. Mais vers l'heure du midi, les nuages s'amoncelèrent sur l' horizon, le tonnerre traversait tout l' espace des cieux, en roulant avec un horrible fracas. La frayeur les obligea de des-

cèndre dans un village, et l'instant après, une pluie bruyante se précipita par torrens sur la terre.

Comme les approches de l'orage avaient forcé beaucoup de voyageurs de chercher un asile dans l'hôtellerie, Madame de Fayeuse et sa fille ne purent y trouver une chambre pour se reposer. Elles firent remiser leur voiture, et se rendirent à pied chez une bonne vieille du voisinage, qui leur céda honnêtement sa chambre à coucher et son lit; c'etait le seul qu' elle avait.

Combien Madame de Fayeuse s'applaudit d'avoir porté son ouvrage! la bonne vieille s'assit à son côté en filant sa quenouille; et la longue soirée d'automne s'écoula, sans ennui pour elles, entre la conversation et le travail.

La pauvre Angélique eût bien à souffrir dans tout cet intervalle. La chaumière était petite; et lorsqu'elle en eut visité tous les recoins, il ne lui restait plus rien à faire. Cependant comment supporter son ennui, Elle voulait jouer avec le chât, mais il était sauvage, la bonne femme avait un bénitier près de son lit, elle le toucha tant qu'elle le rompit. La pluie qui tombait toujours avec abondance, ne lui permettait pas de mettre le pied dans le jardin: le bruit effrayant du tonnerre lui ôtait l'envie de dormir; et les discours de la vieille, qui ne savait parler

que de son travail, n'étaient guère propre à l'amuser.

Elle voulait prier sa mère de lui céder un moment son ouvrage; mais Madame de Fayeuse lui répondit, avec raison, qu'elle ne voulait par s'ennuyer pour elle; qu'ayant eu l'attention de porter de quoi s'occuper, il était naturel qu'elle goûtât le fruit de sa prévoyance, et qu'elle au contraire portât le fruit de sa négligence et de son oubli. Angélique n'eut rien à répondre à des raisons si fortes.

Après bien des baillemens d'ennui, des soupirs d'impatience, et des murmures très inutiles contre le temps, Angélique vit enfin arriver la fin de l'interminable soirée. Elle fit, sans appétit, un léger repas, et se mit au lit, bien mécontente des plaisirs qu'elle avait cru prendre.

Avec quelle joie elle se réveilla le lendemain aux premiers rayons d'un soleil sans nuages! avec quelle ardeur elle pressa le moment du départ!

Enfin la voiture se trouva prête; et Madame de Fayeuse ayant généreusement récompensé la bonne vieille de ses secours, se remit en route, aussi satisfaite de la veille, qu'elle avait causé à Angélique d'humeur et de dépit.

La pluie avait rompu tous les chemins; l'eau qui les couvrait encore, empêchait d'apercevoir les ornières; la voiture tombait

d'un trou dans un autre; on entendait crier l'essieu, et craquer les soupentes; enfin une roue se brisa, et la voiture fut renversée; heureusement Madame de Fayeuse ni sa fille ne furent blessées dans la chute.

Elles se remirent peu-à-peu de leur frayeur. On découvrait, à quelque distance, un joli hameau bâti sur le penchant d'une colline; madame de Fayeuse prit d'une main celle de sa fille, passa l'autre sous le bras de son domestique, et s'achemina vers ce hameau pour envoyer du secours à son cocher.

Il n'y avait, dans cet endroit, ni serrurier, ni charron. Il fallut attendre près de deux jours pour faire venir des roues de la ville.

La pauvre Angélique! combien elle pleurait! comme elle se plaignait de la longueur du temps! L'impression de la frayeur qu'elle avait gardée de sa chute, lui dérobait l'usage de ses jambes; elle n'était pas en état de marcher. Que pouvait Madame de Fayeuse pour la distraire de son ennui? La justice exacte qu'elle s'était imposée avec sa fille, l'empêchait de lui céder son ouvrage; et d'ailleurs Angélique avait si fort négligé de cultiver son talent pour la broderie, qu'elle aurait tout gâté.

Ah! maman, j'ai bien mérité ce qui m'arrive. Je comprends aujourd'hui, pour la première fois, pourquoi vous m'exortiez si vivement au travail. J'ai bien senti l'ennui

du désœuvrement ! Pardonnez moi de vous avoir affligée par mon indolence. Je vous promets que je suis corrigée pour toute ma vie.

Angélique tint sa parole, Madame de Fayeuse n'eut plus de reproche à lui faire que sur l'excès d'activité qu'elle mettait à remplir ses devoirs.

Je n'exige point de vous, ma chère Aline, que vous outrepassiez ce que les vôtres vous prescrivent, mais aussi ne les négligez pas, accoutumez vous de bonne heure au travail, et ne vous laissez pas entrainer par la pente que nous avons tous naturellement pour le repos et la liberté.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

Aline, vous ne serez sans doute pas fâchée de ne point m' entendre parler ce matin de la grammaire. Je conviens que ce livre est une source de peine qui fait souvent répendre des pleurs à l' enfance, hélas! c' est ainsi que les premiers momens de la vie sont déjà marqués par l'affliction. L' homme en naissant fait verser des larmes à la mère qui lui donne le jour; à peine respire-t-il que la tendresse maternelle s' alarme des premiers maux qu' il éprouve, et celle qui le porta neuf mois douloureusement dans ses flancs, ne vit plus qu' avec crainte et espérance, pour l' enfant que son sein nourrit.

Notre entretien ne sera pas sans intérêt, soyez sûre qu' il excitera votre curiosité, je vais vous parler des arts en général; on les distingue en arts utiles, arts mécaniques et arts libéraux, ces derniers sont ainsi nommés parce qu' ils n' étaient anciennement exercés que par des personnes libres et d'un certain rang.

On remarque dans les arts utiles, l' agriculture, et la navigation. On dit que l' agriculture fut inventée par Triptolème l' an 1600 avant J. C. Il apprit aux Grecs à labourer

la terre avec la charrue pour l'ensemencer et la couvrir de moisson. L'agriculture est le premier et le plus utile de tous les arts, elle est aussi ancienne que le monde. C'est elle qui satisfait nos besoins, et qui enrichit les commerçans si utiles à la societé. C'est le commerce qui lie les hommes par ses noeuds puissans; il distribue les dons de la nature, et ceux de l'industrie, il occupe les pauvres, et satisfait les désirs de l'homme riche.

La navigation est attribuée par les poètes à Neptune; d'autres l'attribuent à Bacchus, à Hercule, à Jason, d'autres à Janus, que l'on dit avoir eu le premier vaisseau. Les historiens attribuent cet art aux Eginètes, aux Phéniciens, aux Troyens et aux habitans de la Grande-Bretagne.

L'art de la navigation est une des grandes connaissances de l'esprit humain. L'homme par son secours se transporte d'une extrémité de la terre à l'autre, pour y porter les productions de son pays, et en rapporter celles qui y sont étrangères.

Les arts mécaniques sont ceux qui ont principalement besoin du travail de la main, comme: l'*imprimerie*, l'*horlogerie*, la *serrurerie*, la *menuiserie*.

L'*imprimerie*, selon beaucoup d'écrivains fut inventé à Mayence en 1440 par *Jean Guttemberg*. Nous en tirons de très grands avantages. C'est par elle que les sciences

ont fait tant de progrès, et que les arts ont répandu des connaissances si utiles dans toutes les classes de la société. Cependant *Delille* dit dans son poème de l'imagination.

Par elle le goût circule, et plus prompt qu'Éole
L'instruction voyage, et le sentiment vole.
Trop heureux si l'abus n'en corrompt pas le fruit!

Les arts libéraux, sont la *poésie*, l'*éloquence*, la *sculpture*, l'*architecture*, la *peinture*, la musique et *la danse*. Ces deux derniers sont aussi appelés arts d'agrémens. Les arts libéraux sont ceux où l'esprit a la principal part.

La *poésie* est l'art de faire des ouvrages en vers; c'est une peinture parlée; ses images sont pour l'esprit ce qu'un tableau est pour les yeux.

L'*éloquence* est l'art, le talent de bien dire, d'émouvoir, de persuader. Voilà pour quoi elle n'est qu'images fortes et naturelles, que sentimens pathétiques, que raisonnemens frappans, qu'expressions vives. Il semble qu'elle seule connaisse les ressorts qui peuvent nous ébranler, nous émouvoir. Toutes nos passions sont entre ses mains; elle les irrite et les appaise à son gré.

La *sculpture* est l'art de tailler le bois, le marbre, la pierre, etc. pour en faire diverses représentations. Elle est née par tout; l'homme encore sauvage par-tout a voulu imiter la forme humaine: on n'a donc tardé

nulle part à pétrir de la terre, à tailler du bois et à vouloir représenter à peu près la même figure humaine par des traits grossiers de couleur. Telle a été l'origine de la *sculpture* et de la *peinture*.

Les Grecs excellèrent dans cet art, graces au génie sublime de *Praxitel* et *Phidias*. Le premier florissait l'an 364 avant J. C. Il naquit dans la Calabre, alors la grande Grèce.

Lorsque la Grèce tomba sous la domination de Rome, cet art déchut rapidement, et l'invasion des barbares détruisit ce qui restait des anciens chefs-d'œuvre; mais dans le quinzième siècle la sculpture sortit du néant soutenue par *Michel-ange*, et devint florissante en Italie, pendant que *Jean Goujon* lui préparait en France une nouvelle gloire.

L'*architecture* doit sa naissance à la nécessité, et c'est du luxe qu'elle a reçu ses embellissemens. Les premières retraites des hommes furent des antres et des cavernes, et lorsqu'ils voulurent avoir des habitations plus commodes ils se construisirent des maisons, telle est l'origine de cet art.

Les Romains apprirent des Grecs l'excellence de l'*architecture*. Elle florissait sous Auguste, négligée sous Tibère, elle se releva sous Néron, et excella sous Trajan. Après ces empereurs, l'*architecture* ne fit que déchoir et fut anéantie avec l'empire

romain. L'*architecture* ne recouvra sa simplicité, sa beauté et ses proportions que vers le commencement du XV siècle, des architectes italiens la déterrèrent des superbes ruines de l'ancienne Rome.

La *peinture*, tout est incertain sur son origine. *Cléophante* de Corinthe inventa la peinture coloriée qui consistait en couleur rouge broyée avec une espèce de terre. *Polygnote* peintre grec fut le premier qui commença à donner des draperies légères à ses figures de femmes. *Apelles* parut et fut placé à la tête de tous les peintres de son tems, il excellait dans le portrait. *Appollodore* d'Athènes fit naître le beau siècle de la peinture; il fut suivi par une foule d'excellens peintres.

A la fin du 15 siècle, la peinture marcha tout-à-coup à pas de géant en Italie, les chefs-d'œuvre de *Raphaël* et de ses contemporains en sont un illustre témoignage. La peinture passa plus tard en France, c'est sous le régne de Louis XIV que le Poussin, Lesueur, Lebrun, Lemoine, peintres français, se montrèrent de grands maîtres dans cet art.

La *musique* est la science qui enseigne à faire des accords agréables à l'oreille. On en distingue de deux espèces, vocales et instrumentales. Cet art fut inventé par Jubal, fils de Lamech; c'est-à-dire, il fut le premier qui ramena à des principes les chants. Les choeurs furent inventés par les

Grecs l'an 508 avant J. C. L'*Aretin* natif de Férare, inventa la gamme, les clefs et les six fameuses notes *ut*, *rè*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*. En 1025 : le *si*, fut imaginé par un français nommé le *Maitre*.

Une multitude de grands auteurs se sont rendus célèbres dans cet art. Le royaume des deux Siciles, en a plus produit comparativement, que toutes les autres nations. Voici quelques noms des plus célèbres. *Pergolèse* qui à 27 ans fit son *stabat* immortel, et mourut ensuite de mélancolie. *Piccini* et *Sacchini* qui les premiers introduisirent en France le goût de la musique italienne ; *Jomelli*, *Paisiello*, *Caraffa*, *Zingarelli* etc. tous dignes d'admiration dans cet art enchanteur.

Je vous ai parlé de la danse dans le cinquième entretien.

DIXIÈME ENTRETIEN.

C' est par des reproches que je vais commencer cet entretien. On vous accuse d'être négligente, paresseuse, voila deux épithètes bien humiliantes pour vous, et très pénibles pour moi. Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres, leur vie n' est qu' un fardeau insupportable. L'esprit ainsi que le corps demande de l' exercice, si vous l' en privez, il tombe dans l'inertie, et n' est plus capable de rien. N' oubliez jamais que l' occupation est un besoin indispensable, et que notre existence y est attachée.

Votre maître, monsieur Jérome Sica, homme aussi modeste que savant, et qui posséde si bien l' art d'enseigner la jeunesse, en se mettant à la portée du plus ou moins d' intelligence de ses élèves, m' a dit plusieurs fois que vous avez des talens qui promettent. Pourquoi avez-vous donc de l' indolence? C' est dans la fleur, que l' on prépare les fruits, si vous n' apprenez pas dans votre jeunesse, que serez-vous dans l' âge mûr? Le tems fuit sans retour, ma chère Aline, hâtez-vous d' en profiter!

Votre air de confusion, est un aveu

qui me fait croire que vous êtes sensible à la peine que m' ont causé ces justes reproches. Allons, qu'il n'en soit plus question, le pardon ne se refuse point au vrai repentir.

Exercez-vous dans vos leçons, ne vous lassez point de les répéter, la mémoire ne conserve ce qu' on lui confie, que par une constante sollicitation. Cette faculté, premier agent de l' étude, devient bientôt stérile dès qu' on cesse de la cultiver.

Cet entretien va servir à vous remémorer, ce que vous avez appris dans la géographie, mais avant de vous le rappeler, je vais commencer par vous dire comment Dieu, par son ordre immortel tira du chaos les élémens en confusion, et mit dans la création du monde, cette harmonie si belle, si majesteuse qui révèle à nos yeux sa Toute-Puissance.

Dieu créa le ciel et la terre et tout ce qu' ils contiennent dans le court espace de six jours, ce n' est pas que sa volonté n'eût pu accomplir la grandeur de son immense ouvrage en un seul moment.

Le premier jour, il créa la lumière. Le second, le firmament. Le troisième, il sépara les eaux de la terre, et il commanda à cette dernière de produire des herbes, des fleurs et toutes sortes de fruits. Le quatrième, il créa le soleil, la lune et les étoiles. Le cinquième, les poissons et les oiseaux. Le

sixième, les quadrupédes et les reptiles de toute espèce.

Enfin, Dieu pour compléter tant de chefs-d'œuvre, forma avec un peu de terre l'homme auquel, il donna l'image de sa divinité, et une ame immortelle.

Le septième jour qui fut le samedi. Dieu cessa de créer, il sanctifia ce jour de repos, et voulut qu'il lui fut consacré, mais le dimanche fut substitué au samedi en mémoire de la resurrection de notre seigneur J. C. rédempteur du monde.

Voilà, ma chère enfant, comment l'Eternel donna l'être à l'univers naissant, qui n'était qu'un amas de principes stériles, sans mouvemens, sans forme et sans vigueur; passons maintenant à vos leçons de géographie.

Le mot géographie signifie proprement description de la terre. Pour étudier parfaitement cette science, il faut la considérer sous trois point de vue, qui sont *la géographie astronomique*; *la géographie physique*, *la géographie politique*.

La géographie astronomique, est la description de la terre, et de ses rapports avec le ciel. Considérée ainsi, elle entre dans la science de l'*astronomie* qui consiste à observer tous les corps célestes, qui sont les feux brillans de la nuit et du jour, et à calculer leurs divers mouvemens.

Le *globe* immense sur lequel nous habitons, se nomme *Terre*, sa forme que l'on

peut comparer à une orange, est un peu applatie sur ses deux côtés opposés, que l'on nomme *Pôles*. *La terre est* divisée *astronomiquement* en quatre parties que l'on désigne sous le nom de *points cardinaux*, c'est-à-dire, le *nord*, ou *pôle arctique*, le *sud*, ou *pôle antarctique*. *L'orient* est le point du ciel où le soleil se léve, et l'*occident* est le côté où il se couche.

On dit que la terre a environ 21600 milles de circuit. Elle est suspendue dans l'immensité des cieux où elle tourne continuellement de deux manières. Les astronomes ont supposé une ligne appelée *axe* qui passe par son centre, et par les deux *pôles*, sur lequel elle fait un tour constant chaque vingt-quatre heures, ce premier mouvement s'appelle *diurne*, il nous donne alternativement le jour et la nuit. L'autre est un mouvement *progressif*, c'est à-dire que la terre avance toujours; de sorte qu'elle peut-être comparée à la roue d'un char qui est en mouvement. Ce second tour qui s'opère annuellement se fait à peu près en trois cent soixante cinq jours autour du soleil, et nous donne dans cette révolution périodique, l'année composée de douze mois, divisés en quatre saisons, le *printems*, l'*été*, l'*automne* et l'*hiver*.

Le *printems* est une riante image de la jeunesse c'est la première saison de l'année. Les champs, les prés, les bois se couvrent de ver-

dure, c' est vraiment l' époque des plaisirs. L' *été* qui succéde au doux *printems*, brille d' un éclat plus vigoureux. Les rayons brulans du soleil pénétrent le sein de la terre, le règne des fleurs a cessé pour le céder à celui des fruits. L' *automne* suit l' *été* et nous donne les dernières productions de la nature, cette saison paisible est l' image du vrai bonheur, elle a accumulée les richesses du *printems* et de *l' été* et nous les offre dans toute leur beauté et leur perfection. L' *hyver* ainsi que la triste vieillesse, est languissant, c' est la dernière saison de l'année. La nature a perdu tous ses charmes, le souffle glacé des vents la retient dans l' engourdissement, c' est la mort hideuse qui se peint à nos yeux.

Le *soleil* est le roi brillant des astres, il répand la lumière du jour, sa chaleur féconde donne la vie et l' abondance à toute la nature. Quelques astronomes croient qu' il est un million de fois plus grand que la terre.

La lumière rougeâtre dont une partie de l' orient est éclairée avant que le soleil se montre à nos yeux, se nomme *aurore*, et celle qu' il laisse sur ses traces en se couchant, jusqu' à ce que la nuit vienne l' effacer, *crépuscule*.

La *lune* souveraine paisible de la nuit, est beaucoup plus petite que la terre, elle reçoit du *soleil* cette clarté pure et mélancolique, que ses rayons argentés réfléchis-

sent sur les campagnes, pendant le silence majestueux de la nuit. La *lune* tourne autour de la terre en vingt neuf jours, et comme le soleil ne l'éclaire pas toujours entièrement, il en résulte ce que l'on appelle ses phases, c'est-à-dire, *nouvelle lune*, et de sept en sept jours, *premier quartier*, *pleine lune*, *et dernier quartier*.

Les *éclipses* sont une privation totale ou partielle de la lumière du *soleil* ou de la *lune*. Lorsque la *lune* se trouve entre le *soleil* et la *terre*, elle intercepte en tout ou en parti les rayons du soleil, alors nous avons plus ou moins d'obscurité. C'est ce que l'on appelle *éclipse solaire*. La *terre* se trouvant entre la *lune* et le *soleil* il y a par la même raison *éclipse lunaire*.

Tous ces petits point lumineux que l'on voit épars dans le ciel pendant une belle nuit, s'appellent *étoiles*. On appelle proprement *étoiles*, celles qui étant lumineuses par elles mêmes, se distinguent par une scintillation sensible, qui porte à croire qu'elles sont des *soleils*, il y a des *étoiles fixes*, des *planétes* et des *comêtes*. *Les étoiles fixes* prennent ce nom parce qu'elles conservent toujours la même distance entre elles. Les *planétes* ont un mouvement propre et périodique, il y en a onze, *Mercure*, *Vénus*, la *Terre*, *Mars*, *Junon*, *Vesta*, *Cérès*, *Pallas*, *Jupiter*, *Saturne* et *Uranus*.

Les *comètes* sont des corps errans, dont on compte plusieurs centaines, elles ont un cours irrégulier autour du *soleil*, on ne connait pas au juste leur marche comme celles des autres *planètes*.

Un assemblage d'un certain nombre d'*étoiles fixes* s'appelle *constellation* auquel on a supposé une figure d'hommes ou d'animaux pour les grouper.

Le *zodiaque* est une bande circulaire supposée dans le ciel où les *planètes* se meuvent autour du *soleil*. Le *zodiaque* se divise en douze signes ou *constellations* auxquels on a donné plusieurs noms d'animaux. Voici les noms de ces signes avec les saisons auxquelles ils répondent.

Printems.	*Le Bélier*,	*le Taureau*,	*les Gémeaux*.
Eté.	*Le Cancer*,	*le Lion*,	*la Vierge*.
Automne.	*La Balance*,	*le Scorpion*,	*le Sagittair*.
Hiver.	*Le Capricorne*,	*le Verseau*,	*les Poissons*.

Pour mesurer la terre, et déterminer chacune de ses parties on a imaginé différens cercles dans le ciel. Tout cercle se divise en 360 parties égales appelées *dégrés*, chaque *dégré* en 60 *minutes*, et chaque *minute* en 60 *secondes*. Les cercles sont l'*horizon*, le *méridien*, l'*équateur*, l'*écliptique*, les *tropiques*, et les *polaires* ec.

L'*horizon* est un grand cercle qui partage le ciel en deux parties égales l'une supérieure, l'autre inférieure et qui ont

pour pôle le *zénith* et le *nadir*. On appelle *zénith* le point du ciel qui est perpendiculaire sur la tête de celui qui observe, et *nadir* le point opposé au *zénith* qui en ligne directe est le point du ciel sous les pieds de l'observateur.

Le *méridien* est un autre grand cercle qui partage aussi le ciel en deux parties égales l'une *orientale*, l'autre *occidentale*. Ce cercle passe par les *pôles* de la terre, et le *zénith* de chaque lieu dont il est le *méridien*. Le passage du soleil sur ce cercle indique l'heure de midi de tel ou tel autre lieu.

L'*équateur* est un grand cercle également distant des *pôles* il divise le *globe* en deux *émisphères*, l'un *septentrional*, l'autre *méridional*. Quand le soleil est sur l'*équateur*, les jours et les nuits sont égaux.

L'*écliptique* est un cercle qui partage le *zodiaque* dans toute sa longueur en deux parties égales : le soleil ne le quitte jamais.

Les *tropiques* sont deux petits cercles parallèles à l'*équateur* qui marquent. Jusqu'à quel point le soleil s'en éloigne. Un se nomme *tropique du cancer* parce qu'il touche l'*écliptique* dans la constellation du *cancer*, l'autre *tropique du capricorne* parce qu'il touche près de la constellation du *capricorne*.

Les *polaires* sont deux petits cercles également parallèles à l'*équateur*. L'un

se nomme *pôlaire arctique*; *l'autre antarctique*.

Les *zones* sont des divisions du globe terrestre qui sont entre les deux *pôles*. Il y en a cinq, dont celle du milieu est la *zone torride* parce qu'elle est plus exposée aux rayons brulans du *soleil*, les deux qui la suivent de chaque côté, *zones tempérées*, et les deux autres les *zones glaciales*.

La *latitude* est la distance d'un lieu à l'égard de *l'équateur*. La *longitude* est la distance en degrès d'un lieu quelconque au premier *méridien*.

Les *antipodes* sont les peuples diamétralement opposés à l'endroit de la terre sur la quelle habitent d'autres peuples.

L'atmosphère est l'air qui nous environne, et dans lequel flottent les vapeurs, et les exhalaisons qui s'élèvent de la terre et des eaux. C'est dans cet air que se forment les nuages. Ainsi *l'atmosphère* est un fluide qui enveloppe la terre.

Le globe que nous habitons, et dont les dimensions nous semblent d'abord si considérables n'est cependant qu'un point au milieu de l'espace où la Toute-puissance de Dieu a répandu le nombre infini des corps célestes.

Je viens de vous entretenir sur un sujet bien abstrait, n'est-ce pas Aline ? Tout y est facile à échapper à l'esprit, et difficile

à comprendre. Cependant je n'ai fait qu'effleurer ; je n'ai rien approfondi. Je n'ai voulu, que rappeler superficiellement à votre mémoire, tout ce que vous avez déjà étudié dans la géographie de Galanti. Je pense que ces courtes explications, vous mettront mieux dans le cas de reconnaître avec moins de confusion, sur la Sphère Armillaire les dispositions compliquées du ciel à l'égard de la terre.

ONZIÈME ENTRETIEN.

Le sujet de cet entretien sera plus aisé à comprendre que celui du précédent, il traite sur une matière aussi intéressante qu'instructive. Nous allons admirer la terre, ouvrage immense de la Toute-puissance de Dieu. Que de connaissances pour l'esprit dans la description de la terre ! sa structure extérieure, sa division en terres et en eaux. Les divers pays, leurs climats, sols et aspects, les montagnes, les forêts, les mers, golfes, baies, caps, fleuves, rivières, lacs, canaux et les productions des trois règnes, c'est-à-dire, les animaux, les végétaux, les minéraux. Voilà, ma chère fille, ce qu'embrasse la géographie physique. Tout cela n'excite-t-il pas le désir de s'instruire?

La *terre* est un composé de terre et d'eau suspendue dans l'immensité du Ciel. On a donné au grand amas d'eau qui l'entoure le nom de mer, et celui de continent à une vaste étendue de terre qui n'est point entrecoupée par les eaux.

Les *terres* son divisées en deux grands continens, l'un dit *ancien monde* qui comprend, *l'Europe*, *l'Asie*, *et l'Afrique*, l'autre *nouveau monde* qui comprend l'*Amé-*

rique méridionale, et *l' Amérique septentrionale*.

Une *mer* d' une très grande extension se nomme *Océan*. Les autres s'appellent *Mer Atlantique*, *Pacifique*, *Glaciale*, et si la mer pénètre considérablement dans l' intérieur des terres, elle prend le nom de *Méditerranée*.

On appelle région une considérable portion de continent, et Contrée une certaine étendue de pays. On nomme *province* une portion d' un royaume. Les *Calabres* contiennent *trois provinces*.

Pour ce qui regarde l' explication des *îles*, *presqu' îles*, *archipels*, *côtes*, *caps*, *bancs de sable*, *golfes*, *détroits*, *rades*, *ports*, *fleuves*, *rivières*, *marais*, *lacs*, *ruisseaux*, *sources*, *écueils*, *torrens*, *cascades*, *gouffres*, je vous engage pour nous éviter ici des descriptions, que cependant vous devez connaître, de vous servir d' un bon dictionnaire, où chacun de ces noms a son explication exacte.

Examinons maintenant les trois règnes de la nature, celui des animaux, des végétaux, des minéraux, cela regarde l' histoire naturelle.

On donne généralement le nom d'*animal* à tout corps organisé qui a vie, et qui a la faculté de se mouvoir spontanément. L'homme quoique placé par les philosophes parmi les animaux en est distingué comme

ayant été crée par Dieu qui le fit à son image. Il surpasse donc en dignité tous les êtres matériels et organisés. L'immortalité de son âme, souffle de l'Eternel, l'anime, l'éclaire, lui donne l'empire sur tous les êtres matériels, et lui a mérité le surnom de *raisonnable*.

Les *animaux* se divisent en quatre classes, les *terrestres proprement*, les *poissons*, les *oiseaux* et les *amphibies*.

Les *animaux terrestres* sont *quadrupèdes*, ou *bipèdes*, les *quadrupèdes* ont *quatre pieds*, les *bipèdes deux*; votre *chat* est un *quadrupède* et votre *canari* est un *bipède*. Il y a des *animaux* qui n'ont pas de *pieds*, ils rampent, tels sont les *serpens*, les *vers*, la *vipère*, seul *serpent* dangereux en Europe.

Les animaux qui mettent au monde leurs petits vivans sont de la famille des *vivipars*, ceux qui se produisent par des œufs, sont *ovipares*, ce sont les oiseaux particulièrement, et quelques autres animaux.

On appelle *mammifères*, les *animaux* dont la femelle nourrit ses petits avec le lait contenu dans ses mamelles, comme, la *vâche*, la *jument*, la *chèvre* et en général les *quadrupèdes vivipares*.

Il y a des animaux que l'on range dans l'ordre *des ruminans*, parce qu'ils mâchent encore ce qu'ils ont déjà avalé, le *bœuf*, la *brebis* sont des *animaux* qui ruminent.

Nous n'avons en Europe d'*animaux* dangereux que l'*ours* et le *loup*, les autres, tels que le *cheval*, l'*âne*, le *bœuf*, le *mouton*, la *chèvre* sont des animaux dont l'homme retire toutes sortes de services, les uns partagent nos travaux, la chair des autres nous sert d'alimens, et leur laine forme le tissu de nos vêtemens.

Les *poissons* sont des animaux *ovipares* qui naissent et vivent dans l'eau. On les distingue en *poissons de mer* et *poissons d'eau douce*. La famille des *poissons* est infinie. Ces animaux se nourrissent, de plantes, d'insectes, de grenouilles, et d'autres poissons.

La *baleine* est un monstre *mammifère vivipare*, sa queue est douée d'une telle force qu'en la mouvant, elle pourrait soulever un bâtiment assez gros. Ses fanons servent à faire des montures de parapluie, des bois d'éventails, des buscs de corsets. On tire de sa graisse une très grande quantité d'huile qui sert aux manufactures.

Le *requin* est aussi un monstre très grand, c'est le plus redoutable des poissons de la mer, il est vorace, cruel, et avide de la chair humaine, il suit les vaisseaux pour dévorer les matelots qui tombent à la mer, un coup de sa queue est aussi à craindre que sa morsure.

Les *morues*, les *harengs* sont de très bons poissons à manger, on en fait la pê-

che dans l' océan, on les fait sécher pour les conserver. Les *harengs* se multiplient tellement, que l' on a trouvé jusqu'à 60 mille œufs dans le corps d' une femelle de cette espèce de poisson.

Quel imposant spectacle que celui du vaste empire des mers, Dieu les a peuplées de milliers d'habitans de différentes espèces, les uns sont d'une grandeur prodigieuse, les autres sont si petits que l' oeil ne les considère qu' avec peine. Combien les attributs de Dieu sont immenses et sans limites !

Les *oiseaux* sont des animaux *bipèdes ovipares* qui ont des *plumes* et des *ailes*, qui leur servent à se mouvoir dans l' air. Ils sont divisés en *oiseaux de proie*, c' est-a-dire qui vivent de chair, et *granivores* qui vivent de graines. Ils habitent différens lieux. Les uns se plaisent dans les champs, les forêts, sur les montagnes, dans les déserts, les autres sur les bords des eaux, ou au milieu des vastes mers.

Le *rossignol* aime le silence des bois, il est célèbre par la beauté de son chant, c'est surtout dans le silence des nuits d'été, que le rossignol fait entendre son brillant ramage.

L'*alouette* se plait sur le tapis vert de la pleine, elle s'élève perpendiculairement à perte de vue, toujours en chantant, puis elle redescend avec une rapidité extraordinaire.

L' *aigle* est le plus grand et le plus fort des oiseaux de proie, il habite dans les ro-

chers des plus hautes montagnes, on prétend que, du haut de ces régions, il fixe la lumière éclatante du soleil, il ne vit que de la chair des animaux qu' il enlève avec ses serres qui sont très fortes.

L' *autruche* habite les déserts de l'*Afrique*, cet oiseau est trop grand, et trop gros pour voler, il ne fait que marcher et courir. Ses plumes sont très recherchées, elles servent à orner la tête, ou les chapeaux des dames.

Il y a des oiseaux connus sous le nom générique de tempête, ces oiseaux se plaisent au milieu des vastes mers, où ils vivent de poisson, et se reposent tranquillement sur les flots les plus irrités par les tempêtes. La *frégate*, ainsi nommée à cause de la rapidité de son vol, est le plus grand oiseau de cette espèce, son plumage est noir, ses aîles déployées ont sept à huit pieds d' une extrémité à l'autre.

Les animaux *amphibies* vivent sur la terre et dans l' eau, tels sont : les *veaux-marins*, les *loutres*, les *castors*, les *crocodiles*, les *rats d' eau*, *etc.*

Les descriptions que je viens de vous faire sur différentes espèces d'animaux, sont très peu de chose, en comparaison de ce que les savans naturalistes ont écrit sur tous les êtres vivans qui peuplent le globe immense de la terre. Il aurait trop fallu dépasser les limites de ces abrégés, pour entrer dans les détails infinis du règne animal. Ce-

pendant je terminerai cet entretien sur les *reptiles*, les *insectes* et ce que l' on appelle les *animacules*.

Les *reptiles* sont des animaux, dont les uns ont des pieds, d'autres n' en n'ont pas. On les divise en trois ordres. 1.^{r} les *reptiles sauteurs*, tels sont, les *crapauds*, les *grenouilles*. 2.e les *reptiles marcheurs*, comme, *les lézards*. 3.e les *reptiles rampans* qui présentent la classe nombreuse des *serpens*.

Les *insectes* composent une classe d'animaux très nombreux. Les uns marchent, les autres volent, quelques uns nagent et vivent dans les eaux; enfin il en est qui sautent ou qui rampent. Le *scorpion*, l'*araignée*, la *fourmi*, le *pou*, la *punaise* marchent. Les *abeilles*, les *guèpes*, le *papillon*, la *mouche* marchent et volent. La *sangsue*, la *salamandre* habitent les eaux. La *sauterelle*, la *puce* sautent. La *chenille*, le *ver-à-soie* et le *vers de terre* se trainent.

Les insectes sont armés de pied en cap, ils sont en état de faire la guerre, d' attaquer et de se défendre. Des dents en scie, un dard ou aiguillon, pinces, cuirasses, aîles, cornes, ressort dans les pattes, chacun a les moyens de se défendre et de trouver son salut.

On appelle *animacules*, des animaux si petits qu' ils sont invisibles aux yeux de l' homme sans l' aide d' un *microscope*. Ces êtres invisibles sont partout, ils sont dans

l' air que nous respirons, dans nos alimens, dans les eaux que nous buvons. La grandeur de la création n' a pas de bornes, tout est plein d' êtres vivans. Voyez depuis l'*aigle* jusqu'au *moucheron*, depuis l'*éléphant* jusqu'à l' insecte imperceptible, combien de merveilles crées par l' Eternel ! Il faut se prosterner devant sa Toute-puissance qui fait vivre la nature entière sous mille et mille formes différentes.

DOUXIÈME ENTRETIEN.

La matinée se présente bien douce et très belle, le ciel azuré est sans nuage, allons faire une promenade. Notre entretien sur les végétaux et les minéraux sera plus démonstratif et plus facile, l'aspect de la campagne tout en nous égayant sera le livre où nous puiserons cette instruction.

Tenez, Aline, regardez la vive agitation de toutes ces petites bêtes, ce sont des fourmis. Ce petit insecte est ovipare. Voyez avec quelle activité elles pressent leur travail. Quel exemple pour le paresseux ! Celui qui ne fait rien est bien à plaindre, ah ma fille ! ne l'imitez pas !

Que vous semble ces vertes campagnes ? elles sont couvertes d'arbres, de tiges, de plantes, d'herbes fines et fraiches, tout cet ensemble forme un tableau ravissant, qui nous montre la gloire de celui qui les a crées. Hé bien, toutes ces productions admirables ne servent pas seulement à embellir la terre, elles sont aussi destinées aux besoins de l'homme et des animaux. Ces masses verdoyantes qui couvrent la surface de la terre, nous présentent le règne des végétaux.

Les arbres, les plantes, les herbes ont

des racines qui tiennent à la terre, c' est par elles qu' ils pompent la plus grande partie de leur nourriture, cependant l' air est encore un aliment pour eux qu'ils respirent par leurs feuilles.

Il y a des plantes qui nous nourrissent, tel est le *blé* dont on fait le pain, la *vigne* produit le raisin que l'on exprime pour faire du vin, c'est une boisson sur laquelle il faut se modérer, sans celà elle devient la source de tous les maux. Beaucoup d' autres plantes comprises sous le nom de *légumes* sont une nourriture pour nous, aussi saine au corps qu'agréable au goût. Il est des plantes vénéneuses et d'autres *médecinales*. Les arbres sont des plantes boiseuses, c'est le plus grand des végétaux, tels que le *chéne*, *le noyer*, le *châtaignier*, l' *orme*, le *tilleul*. Il y en a de moins hauts, par exemple, le *cerisier*, le *poirier*, l' *olivier*, ec.

Le *chéne* est un grand et gros arbre, dont les rameaux s' étendent beaucoup, il produit un fruit que l'on appelle glands, on croit que les premiers hommes s' en nourrirent, mais aujourd'hui il est la part des cochons qui en sont très frians. Son bois est propre à faire des meubles, et des charpentes de vaisseaux.

Le *noyer* ainsi que le *chêne* devient très grand. Son nom signifie *nuire*, parce qu'on prétend que si l'on se met sous son ombre, elle donne des douleurs de tête, cependant

son fruit qui s' appelle *noix* est très bon à manger, on en tire aussi de l'huile qui sert dans les peintures.

Le *châtaignier* croit dans toute sa force dans les pays méridionaux, son fruit que l'on nomme *châtaigne* est farineux, et très bon à manger. En aucune part on ne sait aussi bien varier la manière de le manger comme à Naples.

L' *orme* est un bel arbre, on le plante comme ornement devant les grandes maisons de campagne où il semble indiquer par une longue et large avenue, le haut rang et les richesses de l' homme opulent. Son bois est employé en charronage.

Le *tilleul* a une écorce si pliante, si fléxible que l' on en fait de très bonnes cordes. Ses fleurs séchées, et bues en décoction calment l' irritation des nerfs.

Le *cerisier*, cet arbre a pris son nom de la ville de *Ponte*, appellée autrefois *Cérasus*. Il fut apporté à Rome par Lucullus, capitaine romain. La *cerise* qui est son fruit, ainsi que le *raisin*, donne du vin, mais il enivre facilement.

Le *poirier*, on en compte jusqu' à vingt espèces, et comme la nature a beaucoup favorisé nos jouissances, en déterminant ses productions, à des époques variées, dans le cours de l' année, il est des *poires* que l'on mange dans le printems, d'autres dans l' été, et d' autres dans l'hiver.

L' *olivier*, voilà un arbre bien précieux,

son fruit qui porte le nom d'*olive* donne par expression une huile excellente. On mange aussi les *olives* qui sont confites dans la *saumure*. Les rameaux de l'*olivier* étaient autrefois des signes de paix, ceux du *chêne* l'étaient de la force et de la victoire.

Si l'on fouille dans la terre, on y trouvera des pierres, on y rencontrera aussi les marbres, qui sont d'une dureté supérieure aux autres pierres, et susceptibles de recevoir le poli le plus éclatant. L'on trouvera aussi dans l'intérieur de la terre, les *métaux*, qui sont l'*or*, l'*argent*, le *cuivre*, le *fer*, l'*étain*, le *plomb*, ec. voilà ce qui entre dans le règne des minéraux.

Les *métaux* sont des substances pesantes, dures, éclatantes, qui deviennent fluides au moyen du feu, mais qui reprennent leur solidité lorsqu'elles sont refroidies; et qui s'étendent sous le marteau. Le lieu où l'on tire les pierres, s'appelle *carrière*, et celui où l'on tire les métaux, *mine*.

Ne croyez pas ma fille, que *l'or* et *l'argent*, soient les plus précieux des métaux, ils n'ont de prix réel que celui que leur rareté et le caprice des hommes y ont ajouté. Le *cuivre*, le *fer*, l'*étain* et le *plomb* sont d'un usage plus commun et par conséquent plus nécessaire, cependant *l'or* et *l'argent* sont nos idoles.

Il est tems de quitter la promenade, et d'aller reprendre vos occupations auprès de votre mère.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

La *géographie politique* est la description de la terre considérée par rapport à ses habitans. Elle représente le partage de la terre en différentes nations, leur population, leurs mœurs, leurs religions, les manufactures, le commerce, les différens gouvernemens, leurs forces militaires de terre et de mer, et leur histoire.

Je ne vous entretiendrai pas sur les nombreux détails qui regardent les nations, vous les apprendrez dans la *géographie*, d'ailleurs ce ne serait pour vous, que des répétitions longues et fatigantes, ainsi je ne vous parlerai que des faits saillans de l'histoire ancienne, mais tout cela en petits abrégés.

Cicéron dit que l'histoire est le dépositaire des événemens, la lumière de la vérité, le soutien de la mémoire, la règle de la conduite, et l'interprète de tous les âges du monde.

Si l'on remonte à l'origine de la civilisation on voit de grandes monarchies cultiver les sciences, les arts et donner essor à tous les talens. Cependant l'esprit est frappé d'une triste admiration en ne retrouvant que dans l'histoire ces monumens

du génie de l'homme. Partout le tems a marqué l'empreinte de ses pas destructeurs, c'est un fleuve immense, rien n'échappe à son cours rapide et égal, qui emporte insensiblement et sans relâche tout ce que la vanité humaine croit éterniser. Combien de nations célébres dans l'antiquité ont disparu sous sa force invisible, on ne trouve plus d'elles que des débris entassés, qui ne présentent aux regards que la triste image de la destruction. Tout finit, rien ne resiste aux lois constantes du tems, des peuples illustres ont été sa victime, et leurs noms seuls furent l'héritage de leurs descendans tombés dans la plus grossière ignorance, tels sont les *Egyptiens*, les *Phéniciens*, les *Assyriens*, les *Babyloniens* et les *Mèdes*.

Dès le temps des patriarches, la monarchie des *Egyptiens* était célèbre. *Ménes* a été le premier roi de l'Egypte, il y eut ensuite des pasteurs Arabes qui en firent la conquête et devinrent rois. Enfin après plusieurs siècles, le fameux *Sésostris* parut sur le trône. Ce prince était conquérant et législateur, *Néchos* son fils fut détrôné par *Amasis* qui favorisa beaucoup le commerce. *Cambyse*, roi de Perse subjuga l'Égypte qui devint dès lors esclave et tributaire des Perses.

Les prêtres seuls cultivaient les sciences. Ils adoraient le soleil sous le nom d'*Osiris*, la *Lune* sous celui d'*Isis*, et l'*univers*

sous celui du dieu *Pan.* L' administration de la justice était dirigée par trente juges choisis dans les trois capitales du royaume, *Héliopolis*, *Memphis* et *Thébes*, cette dernière ville était si grande qu'elle avait cent portes.

L'oisiveté et la fraude étaient punies de mort, tant les Egyptiens croyaient que ces vices déshonorent l'homme. Les professions étaient héréditaires dans les familles, il n' était pas permis d' en changer.

Les Egyptiens eurent d' abord; les premières idées d' un Dieu, mais ensuite ils adorèrent des animaux. Le *chât*, le *chien*, le *crocodile* reçurent les honneurs divins. Le bœuf *Apis* était leur principale divinité. *Cambyse* roi de Perse le fit tuer après sa conquête de l' Egypte.

C' est aux arts et aux sciences que les Egyptiens doivent surtout leur célébrité. Ils faisaient de fines étoffes, des vases ciselés, l'architecture y produisait des monumens d' une grandeur et d'une solidité prodigieuse, comme on le voit encore par trois anciennes Pyramides baties qui, servaient de sépulture aux rois d' Egypte.

Les égyptiens disputent aux chaldéens, la science de l' astronomie, on dit qu' elle doit son origine à des pasteurs qui en guidant leurs troupeaux marquaient sur la pierre le cours des astres; ainsi l' astronomie eut les champs pour berceau.

Ce peuple avait un art merveilleux pour embaumer leurs morts ; de sorte que nous en voyons encore aujourd'hui, on les appelle des *Momies*.

L'écriture d'abord n'a point été connue par les Egyptiens, elle consistait en des caractères appelés hiéroglyphes dont ils se servaient particulièrement dans les choses qui regardaient la religion. Un cercle signifiait le *soleil* ; un croissant la *lune*; la légèreté s'exprimait par un *oiseau*; une chose funeste par un *crocodile* ; la vigilance, par un *œil* ; l'activité par une *main*, ec.

Enfin *Cadmus* roi de Thébes, fils d'*Agenor* apporta les lettres de la Phénicie, où elles furent inventées. Les Egyptiens et beaucoup d'autres peuples par la connaissance des lettres alphabétiques connurent l'écriture.

Dans le palais du roi *Osimandias* était la plus ancienne Bibliothèque du monde, avec cette inscription : *Remèdes de l'ame*.

La *Phénicie*, sur les côtes de la méditerranée, était un pays stérile qui ne pouvait fournir à la subsistance de ses habitans, et comme le besoin rend industrieux, les phéniciens sentirent que la navigation devait leur procurer des ressources. Ils rendirent donc tous les autres peuples tributaires de leur commerce. Ils tiraient des richesses immenses de partout, dans un voyage, ils étaient tellement surchargés d'argent qu'ils furent obligés d'en jéter à la mer.

Le hasard procura aux phéniciens leur précieuse teinture de pourpre. Un chien de berger pressé par la faim, brise un coquillage ; il en a la gueule teinte ; cette couleur parait admirable, on l'applique aux étoffes, et la pourpre devint l'ornement des rois. Voilà comment le hasard peut contribuer aux découvertes de l'industrie.

Sidon fut leur première capitale. La fameuse *Tyr* devint ensuite plus florissante.

La méchanceté et l'avarice de *Pygmalion*, roi de *Tyr*, fit naître *Carthage* qui devait être un jour la rivale de *Rome*. Ce Roi cruel fit tuer *Siché* mari de *Didon* sa sœur pour s'emparer de ses richesses. *Didon* prit la fuite, emporta ses trésors et fonda la superbe et malheureuse *Carthage* que les romains détruisirent.

Les assyriens et les babyloniens occupaient la *Mésopotamie* un des plus beaux climats du monde: *Babylone* sur l'*euphrate*, et *Ninive* sur le *tigre* furent les capitales des deux grands empires.

Ninus fut le fondateur de *Ninive* qui avait environ 50 milles de tour. Ce roi épousa *Sémiramis* femme d'un de ses officiers. Il meurt et lui laisse sa couronne. Cette princesse construisit en peu d'années *Babylone* si renommée par ses murs, où six chars pouvaient aller de front. De magnifiques jardins suspendus ; le temple de *Bélus* qui renfermait une statue d'or de quarante pieds

de haut, enfin des prodiges d'architecture et de sculpture immortalisèrent *Sémiramis*.

On ne trouve aucun fait remarquable pendant huit siècles, jusqu'aux voluptueux *Sardanapale*, roi d'*Assyrie*, qui, assiégé par les *Médes* se brûla avec ses femmes dans son palais.

Les babyloniens inventèrent les cadrans solaires. Les arts florissaient de tems immémorial en *Assyrie* et à *Babylone*, mais le luxe, la mollesse et la débauche firent perdre aux femmes toute pudeur, et aux hommes tout sentiment de morale.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

Les *Médes et les Perses*, habitaient un vaste pays entrecoupé de montagnes, au delà du *tigre*. Les *Médes* étaient soumis à l' empire des *Assyriens*, mais *Sardanapale* sacrifiant aux plaisirs tous les devoirs de la royauté, ils profitèrent de l' occasion pour se rendre libres.

Ils se donnèrent pour roi *Déjocès* qui d' abord les gouverna avec sagesse, et devint ensuite extrêmement sévère. Un historien de ces tems dit que c' était un crime capital que de rire, ou cracher en sa présence.

Déjocès fit bâtir *Ecbatane*, pour en faire sa capitale, cette ville avait sept enceintes de murailles, élevées les unes sur les autres. Le faste asiatique énerva bientôt les *Médes*, en peu de tems le monarque et ses sujets tombèrent dans la mollesse et les dissolutions qui en sont la suite.

La monarchie des perses était une des plus anciennes du monde. Ils avaient une religion très sage, en comparaison des autres peuples idolâtres, ils connaissaient l' unité de Dieu, *Zoroastre* ancien législateur était très vénéré parmi eux.

La législation punissait sévèrement les vices, elle honorait l' agriculture, le prince se

faisait un devoir de manger une fois l'an avec les laboureurs.

Cyrus, roi de *Perse*, rendit cette monarchie très célèbre et très puissante. Ce prince fut grand guerrier, il défit *Crésus* roi de *Lydie*, fameux par ses immenses richesses. Cependant *Cyrus* fit le malheur de son peuple par ses conquêtes, les *Perses* s'amollirent dans l'opulence, et ils se laissèrent corrompre par le luxe des *Médes*. Les *Satrapes*, gouverneurs des provinces foulaient impunément les peuples, et les rois ne pensèrent qu'à jouir.

Cambyse, fils de *Cyrus*, fut un monstre sur le trône. Il assassina, par jalousie, son frère *Smerdys*; il épousa, au mépris des lois, sa propre soeur.

Darius imita la témérité et les cruautés de *Cambyse*. Il attaqua les *Scythes*, nation pauvre, libre, indomptable : Il n'y gagna que la honte d'être repoussé.

Quand vous lirez l'histoire grecque de Golsmith, vous verrez ce même *Darius* commettre les actes de la plus grande cruauté, et se couvrir d'opprobre.

Les *Indiens*, habitent la partie méridionale de l'*Asie*, arrosée par l'*Indus* et le *Gange*, c'est un des pays les plus riches de la terre. Outre les diamans et les pierreries de toute espèce, on y trouve en abondance toutes sortes de productions, et des animaux rares et utiles. Les commencemens de ce

beau pays se perdent dans l' obscurité des siècles.

L' agriculture était très considérée, on se faisait une loi de ne toucher ni aux personnes ni aux biens des laboureurs. Les *Brachmanes* étaient les dépositaires de la religion et de la science: Ils tirèrent leur nom de *Brama*, dont ils faisaient un dieu. Leur autorité fut la même que celle des mages de *Perse*, et des prêtres d' *Egypte*.

Les *Indiens* croyaient à la *métempsycose*, c' est-à-dire, que les ames passent dans d' autres corps. Les femmes se faisaient brûler après la mort de leurs maris.

Il parait que les *Indiens* avaient beaucoup de génie, on croit avec probabilité qu' ils ont inventé les *chiffres arabes*, et le *jeu d' échecs*.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

Voici notre dernier entretien sur l'histoire ancienne, il sera sur les temps fabuleux et héroiques de la *Grèce*. Cette époque ne peut servir que d' introduction à l' histoire entière de ce peuple, si célèbre, et si amant de sa liberté.

Les *Grecs* étaient divisés en petits peuples rivaux, presque toujours en guerre entre eux. Les prodiges du courage et de la vertu leur étaient communs. Les monumens du génie et des beaux arts, ont rendu cette partie de l' *Europe* si renommée, qu'il serait vraiment honteux que vous ignoriassez ce que ce peuple a fait, ce qu' il a produit.

Ce pays se divisait en quatre parties principales:

1. La *Grèce*, proprement dite, comprenant l'*Etolie*, la *Doride*, la *Phocide*, la *Béotie*, l' *Attique* et la *Locride*. 2. Le *Péloponnèse*, comprenant l' *Achaie*, la *Messénie*, l' *Arcadie*, la *Laconie* et l' *Argolide*. 3. L'*Epire*. 4. La *Thessalie*.

Les *Grecs* ne furent d'abord que des sauvages, mais vers l'an 2000 avant J. C., une colonie s'établit en *Grèce*. *Saturne*, *Ju-*

piter, *les Titans* qui furent ensuite adorés comme des dieux, en étaient probablement les chefs. D' autres étrangers parvinrent à rassembler les familles et en formèrent des peuplades. *Athènes*, *Argos*, *Sparte*, *et Thèbes*, fondées par eux devinrent de petits états.

Cécrops, égyptien, fut le fondateur d'*Athènes* qui devait être un jour la patrie de tous les talens. Il créa le tribunal de l' *Arèopage*, où les jugemens s'y rendaient de nuit et en plein air.

Danaüs autre égyptien, introduisit l' agriculture, et quelques arts dans son royaume *d' Argos*. *Cadmus*, phénicien, peupla *Thèbes* dans la *Béotie* y fit connaître la culture de la *vigne*, l' art de travailler les métaux, et l' écriture alphabétique.

Cependant les excès de la barbarie opposèrent de grands obstacles aux plus utiles inventions. *Triptolème* et *Bacchus* risquèrent d' être mis en pièces, le premier parce qu'il enseignait le labourage, le second leur apprenait comment la vigne devait être cultivée.

Amphyction institua un conseil qui prit son nom, des députés devaient s' y rendre deux fois l' an pour les intérêts communs, et prévoir aux moyens de défense générale contre un ennemi étranger. La garde du temple de *Delphes*, fameux par l' oracle

d'*Apollon*, était spécialement commise aux soins de ce conseil.

Ce fut vers l'an 1209 avant J. C. que les *Grecs* détruisirent la ville de *Troie*, pour venger l'injure faite à *Ménélas* roi de Sparte, de l'enlèvement de la reine *Hélène* sa femme, fait par *Pâris* fils de *Priam* roi de *Troie*.

Tandis que les *Grecs* se signalaient contre les *Troyens*, les *Héraclides* descendans d'*Hercule*, qu'on avait chassé du *Péloponnèse*, y rentrèrent les armes à la main ; et répandirent la terreur de tous côtés.

Les mœurs des temps héroïques de la *Grèce* furent simples et grossières comme celles de tous les barbares. Les héros de ce tems se disaient publiquement des injures. Les rois n'avaient pas de dignité, *Agamemnon* servit lui même à *Ajax* le dos d'un bœuf qu'il avait fait griller sur des charbons ardens.

Les jeux de la *Grèce* s'appelaient *Olympiques*, parce qu'ils se célébraient près de la ville d'*Olympie*, c'étaient différentes espèces de courses et de combats, le *pugilat*, la *lutte*, le *pancrace*, y formaient le corps, lui donnaient de l'agilité, de l'adresse et de la vigueur, et préparaient les jeunes gens à tous les travaux militaires. Ces jeux suspendaient leurs discordes, devant goûter les mêmes plaisirs, toute haine devait cesser entre eux.

Les *Olympiades*, étaient un espace de tems de quatre ans d' intervalle, d' une de ces fêtes à l' autre, elles servaient de dates pour les faits. (1)

Toutes ces petites histoires sur ces anciens peuples, bien que souvent la vérité en soit altérée par les fables des historiens qui nous les ont trasmis ne laissent pas que d' être fort intéressantes. La connaissance en est indispensable, elle conduit à la source de la grande époque de la *Grèce*.

Les *Grecs* firent pendant beaucoup de siècles l' admiration du monde, mais la contagion des vices fit tant de progrès parmi eux que leur ancienne gloire finit par ne plus exister que dans les livres. Les *Romains* qui commençaient à dominer dans la *Grèce* s' en rendirent bientôt maîtres, et les *Grecs* devinrent leurs esclaves. Remarquez que toutes les grandes nations de l' antiquité ne durent leurs chûtes qu' à l' abus des richesses qui les corrompaient.

Les modernes doivent beaucoup aux anciens dans tous les genres, mais ils les ont surpassés dans presque tout, par de meilleures méthodes, et par de grandes découvertes que l' on ne cesse de faire encore.

---

(1) Les *Romains* comptaient par *lustres*, c' etait un espace de cinq en cinq ans. On ne célébrait pas des fêtes, on faisait l' énumération des familles pour connaître le nombre des citoyens en état de porter les armes.

*

SEIZIÈME ENTRETIEN.

Voyez Aline, comme le ciel est couvert de sombres nuages. Quelle grande obscurité ! ne dirait-on pas qu' il fait nuit ? La violence du vent, menace de rompre nos fenêtres. Les feux étincelans des éclairs éblouissent les yeux. Il vient de faire un effroyable coup de tonnerre, la foudre est certainement tombée. Il pleut à torrent, c' est un mélange de pluie et de grêle. On est bien heureux de se trouver chez-soi pendant un semblable orage. Dites-moi, vous auriez bien peur si vous vous trouviez sur mer avec un pareil temps ? Les vents en fureur bouleversent les ondes qui tantôt élèvent le bâtiment à une grande hauteur, tantôt le précipitent au fond des eaux. Voilà cependant à quoi les pauvres marins sont exposés, mais ils sont habitués aux tempêtes, ils savent leur résister. L' homme par son industrie sait triompher des dangers qui le menacent. La navigation est un art qui apprend non seulement à conduire un navire d' un lieu à un autre, mais encore à vaincre par des manœuvres sûres, les nombreux périls que l'on rencontre en voyageant sur la mer.

Le tems se rassérène, nous pouvons main-

tenant commencer un nouvel entretien, mais sur quoi ? hé bien, sur tout ce que cet orage vient de produire. Il y a eu des éclairs, du tonnerre, de la pluie, de la grêle, toutes ces différentes choses s' appellent *météores*, ce mot est Grec*, il signifie, *au-dessus de la terre.*

Les *météores* sont généralement tout ce qui apparaît et qui se forme dans l'air qui nous environne. La matière qui les compose vient des vapeurs qui s'élèvent des eaux et des exhalaisons de la terre. Le soleil les attire dans l' air où se forment les différens *météores.*

Le *tonnerre* est le plus surprenant des météores, son bruit qui semble ébranler les cieux, est un effet produit par une action violente du vent qui en heurtant les nuées et les resserrant entre elles, les force à comprimer une grande quantité d'air qui s'échappe tout-à-coup avec une explosion. dont la voûte du ciel retentit en roulemens prolongés.

L' *éclair* qui précède le tonnerre, est cet éclat subit de lumière qui cesse à l'instant. La même agitation du vent qui est la cause motrice du bruit du tonnerre, fait enflammer promptement les exhalaisons sulfureuses et nitreuses dont l' air est chargé, et la flamme se communique à l' instant à tout ce qu' il y a de combustible autour, dilate extraordinairement l' air, et produit les éclairs. Cependant on voit souvent des éclairs sans

entendre le grondement du tonnerre, c'est que les nues ne se heurtent pas assez violemment pour que la masse d'air s'échappe avec force, alors il n'y a qu'une inflammation dans ce qui est combustible.

La *pluie*, n'est autre chose que des nuages épais, serrés entre eux, qui par leur propre pesanteur tombent sur la terre en gouttes d'eau. La *grêle* et la *neige* sont ces mêmes gouttes d'eau, que nous voyons, mais sous une autre forme. La *grêle* a une cause fort simple, d'abord elle tombe en gouttes de *pluie*, mais venant à rencontrer un air froid, ces gouttes se gèlent immédiatement et se forment en autant de petites parties de *glace*. La *neige* a pour cause l'égalité du froid dans les régions de l'*air*. Aussitôt que les nuées se changent en petites parties d'eau extrêmement fines, chacune de ces petites parties se glacent, et se touchant les unes les autres, forment des flocons de *neige* qui en tombant sur la terre, la couvrent et cachent sous un tapis d'une extrême blancheur, les belles campagnes qui ne sont plus alors qu'un image de tristesse et de langueur.

L'*ar-en-ciel* est aussi un *météore*, qui paraît tout-à-coup en un tems pluvieux dans la partie de l'air opposée au soleil. Les vives couleurs qui forment cet arc, sont les rayons du *soleil* qui se rompent dans les gouttes d'eau, et réfléchis jusqu'à nos yeux.

L'air qui environne le globe de la terre

est un fluide qui forme la plus grande partie de l' atmosphère, il est d' une extrême légèreté, l' expérience a prouvé qu' il pèse 770 fois moins que l' eau. Plus on s' élève dans les régions de l'air, moins il est tempéré, et finit par n' être plus respirable, parce qu' il arrive au degré de la glace. Le vent est l' air agité avec plus ou moins de violence, par une surabondance de vapeurs qui en dirigeant leur cours vers un même point chassent l' air avec impétuosité. L' air a une grande influence sur notre santé, la vue, l' ouie, l' odorat, le toucher et le goût qui sont des facultés animales que l' on nomme les cinq sens, en éprouvent l' impression. C' est l' air qui porte les sons à l' organe de l'ouie, la vue est réjouie de sa pureté, sa douceur rafraîchit les poumons, et en se chargeant du parfum balsamique, des plantes et des fleurs, l' odorat est flatté par une sensation aussi délicieuse que salutaire.

En voyant ce violent orage, vous ne l'avez sans doute considéré qu' avec la surprise que cause un grand spectacle. Vos regards n' ont été préoccupés que du désordre qui régnait dans l'air. Cependant vous avez vu par les faibles descriptions que je vous en ai fait que tous ces phénomènes peuvent s' expliquer, mais n' allez pas croire que cela puisse suffire à votre entière instruction; je vous avoue franchement qu' il y a beaucoup d' autres difficultés dont je ne me flatterais pas de vous donner une solution satisfaisante.

DIXSEPTIÈME ENTRETIEN.

On appelle société l'union des hommes qui vivent sous le pouvoir des lois qu' un souverain fait exécuter par son autorité suprême. Les lois sont faites pour maintenir l'ordre, la tranquillité commune. Elles protègent la vertu contre le méchant, soutiennent le faible contre l'injustice, et veulent que tous les hommes soient égaux devant la sévérité de leur tribunal.

Voici un parallèle fait par un savant français entre l' homme sociable et l' homme aimable. L' homme sociable est l' homme parfait. Il est poli sans fausseté, franc sans mollesse, prévenant sans bassesse, complaisant sans flatterie; il a des égards sans contrainte, et son cœur est porté à la bienfaisance. L' homme aimable, est ardent à plaire à toutes les sociétés, et prêt à en sacrifier chaque particulier, il n' aime personne, et plait à tous. Le désir immodéré d' amuser, l' engage à immoler l' absent qu' il estime le plus à la malignité de ceux dont il fait moins de cas, mais qui l'écoutent. Les liaisons de l' homme sociable l' attachent de plus en plus à l' état; celles de l' homme aimable ne font que l' écarter des devoirs

esssentiels. L'homme sociable inspire le désir de vivre avec lui: on n'aime qu'à rencontrer l' homme aimable.

Les anciens étaient fort attachés au faux préjugé de découvrir par la forme du nez, de la bouche et des autres traits, quels étaient les vices ou les vertus d'une personne. Ils prétendaient aussi de pénétrer dans les secrets de l' avenir par leurs observations sur les astres. Mais, de nos jours nous regardons tout cela, comme le produit d'une imagination ridicule et vaine, dont nous nous moquons. Cependant des savans modernes ont composé de très beaux ouvrages, pour démontrer, que par l' inspection des parties du visage, on peut tirer des conséquences positives sur le caractère d' une personne. Cette science divinatoire semble être sans aucun fondement, la science la plus nécessaire à la vie, est celle de se connaître soi-même, nous nous occupons beaucoup plus à étudier les autres, qu' à nous appliquer à notre propre examen, on dirait que nous ne sommes point nés pour nous, tant nous oublions les soins importans de nous connaître. Le suisse *Lavather*, et le napolitain *Jean Baptiste Porta*, ont savamment écrit sur la *physionomie*. Mais que doit-on conclure de cette faculté mystérieuse de distinguer le bon ou le mauvais naturel d' une personne? la raison, sans doute ne peut y avoir aucune croyance. L' illustre *Buffon*,

ce grand historien de la nature, dit dans sa belle description de l'homme, que l'on ne peut pas juger d'une personne par les traits de son visage, car ces traits n'ont aucun rapport avec la nature de l'ame, aucune analogie sur laquelle on puisse tirer des conjectures raisonnables. Ainsi tout ce qu'ont écrit les savans physionomistes ne sont donc que des inductions chimériques. Cependant il n'est point inutile que vous lisiez quelques unes des descriptions caractérisques de *Jean Baptiste Porta*, tout en vous amusant, elles vous donneront une idée de cette prétendue science.

SIGNES DE LA BONTÉ.

Le nez de l'homme bienfaisant est bien proportionné à son visage, ses yeux sont ouverts, un peu enfoncés et doux, ils ont une légère teinte de tristesse qui exprime l'état permanent de la bonté de son ame, sa bouche est souriante, et toute sa face image de la sérénité inspire une vraie confiance. Ses manières révèlent la noblesse de ses inclinations, il plait, on sent qu'on l'aime.

LE MÉCHANT.

Son visage est difforme et sinistre, ses oreilles petites, sa bouche mince et large

n'a qu'un ris amer et sardonique. Sa parole est prompte, et offensante, son cou est courbé, il a le dos voûté, ses yeux ont la prunelle noire, le blanc est luisant et sec, les sourcils épais et abattus, son corps est blême, si le méchant a des momens passagers de gaité, son caractère prédominant vient encore s'y mêler.

LE GOURMAND.

Son visage est jaunâtre ; sa bouche est très fendue, et la lèvre inférieure très forte, son cou est court et gras, ses yeux sont un peu rougeâtres.

LE MENTEUR.

La face du menteur est charnue, le nez large au milieu, un rire moqueur ou bien railleur et ironique, il parle promptement et sa voix est grêle.

L'ENVIEUX.

La démarche de l'envieux est lente ; sa face est pâle et desséchée, son regard est oblique, et ses dents très blanches, sa bouche sourit rarement, il éprouve un plaisir qui échappe malgré lui, de la peine ou de de la douleur des autres.

LE JOUEUR.

Ses cheveux sont épais, droits et noirs. ses yeux sont luisans et clairs, ses sourcils sont forts et tombans, les coins de sa bouche sont relevés.

LE SATYRIQUE.

La tête du satyrique est un ovale large du haut, il a très peu de cheveux, ou il est chauve, sa peau est d'un blanc mate, ses yeux sont petits et enfoncés, son nez est mince et pointu, il a les joues relevées, sa bouche est plate, et son menton termine en pointe aigue, son ton est tranchant.

LE DÉDAIGNEUX.

Tous les traits de son visage son sérieux mais avec affectation, les narines de son nez se relèvent continuellement, sa bouche est petite et se crispe, il a les yeux clignant, et la voix languissante, il n'a rien de sociable, on l'évite.

Parmi la multitude des hommes, il y en a une grande quantité d'inutiles, d'indécis, d' insignifians, leur visage est hors d'analyse, c'est l'image de la stérilité. D'autres où l'on y voit une confusion de tous les signes, ceux-là, ont de la mobilité, ils passent

promptement d'une disposition à une autre. Enfin les hommes dépourvus totalement de talens n'ont que de l'instinct, leurs actions dépendent des circonstances, ils sont d'un caractère bas ou brutal.

Toutes ces descriptions caractèristiques sur la tête humaine, sont bien trompeuses, l'on voit souvent une figure d'une laideur repoussante trahir une belle ame, et la perfidie se cacher sous une riante apparence.

Je ne me hasarderai pas de décider, s'il ne serait pas plus facile et plus sûr de reconnaître toutes les variétés des divers caractères par l'influence visible que le sang parait avoir essentiellement dans le coloris du visage.

Le sang de celui où la bile prédomine est colérique, son teint est jaunâtre. Le sanguin est vif, gai, son teint est incarnat. Ce caractère est léger, inconstant, ses erreurs ont pour cause l'inconséquence.

Le sang chaud, bouillant a pour effet la promptitude, la vivacité, l'ardeur. Le coloris du visage est dur et foncé, ces êtres manquent de prudence, ils sont entêtés dans leurs opinions, leur caractère irascible est à craindre.

Le sang humide et froid forme le morose et le flégmatique. Le coloris de ces êtres est blême, pâle, quoique lents, ils sont susceptibles, patiens, constans, ils s'irritent par degré et se rapprochent difficilement quand on les offense.

Une bile plus ou moins épaisse donne les différens degrès de la mélancolie, les uns fuient la société, ils réfléchissent beaucoup, et souvent la comsomption termine leurs jours. Les autres ont des manières douces, agréables, ils sont pleins de bonnes qualités.

La haine vient du fiel. Le coloris a un ton légèrement verdâtre. Le désir de la vengeance est permanent chez ces hommes, ils noircissent jusqu'aux vertus, pour satisfaire leur animosité implacable.

Un sang doux, tient en harmonie les humeurs, le coloris est l'image de la paix, le cœur de ces êtres s'émeut facilement, ils sont généreux, humains, aimables, les larmes les soulagent dans leur douleur morale.

DIXHUITIÈME ENTRETIEN.

Le véritable bonheur, ma chère fille, ne se trouve point dans les grandes richesses, être riche n'est rien; le tout est d'être heureux. Souvent le palais le plus pompeux ne renferme qu'un maître bien misérable, le contentement, qui est le premier de tous les biens consiste dans la santé, la paix est le nécessaire. Soyez persuadée, mon enfant, que les trésors et les rangs ne suffisent pas à la tranquillité de notre passage sur cette terre, ce n'est que loin des agitations qui embrâsent le cœur de l'ambitieux que nous pouvons espérer de couler nos jours dans un repos inaltérable.

Peut-être me répondrez-vous, que mes leçons sur le mépris des richesses et des honneurs ne sont qu'une vaine morale, que personne n'écoute. Non, ma fille, nul mortel ne peut être à l'abri des tourmens, si d'abord, il ne se fortifie contre les atteintes de l'envie, et comme il ne peut point exister d'égalité dans les conditions sociales, nous devons être satisfaits de celle où Dieu nous a sagement placé. Si la vôtre est assujettie au travail, remplissez en les devoirs,

et si la fortune en devenait le fruit, n'oubliez point les malheureux.

Les qualités qui me paraissent indispensables dans une sage conduite sont, l'obéissance à tout ce que la raison commande, la douceur avec nos semblables, être fort contre les plaisirs que réprouve la morale, et se soumettre aux maux inévitables. De là coule naturellement la source qui porte le calme dans l'esprit, et nous fait avoir l'estime générale et la nôtre propre, sans laquelle nul ne peut être heureux.

Il est encore un grand trésor pour nous, c'est celui de la santé, de tous les biens c'est le plus précieux; mais on en jouit ordinairement sans l'apprécier; c'est comme le bonheur tranquille, on n'en connait le prix que lorsqu'on l'a perdu. Les anciens lui avaient élevé des autels, tant ils en sentaient l'inappréciable valeur. Pour vivre long-tems, il faut avoir une grande égalité dans l'action des facultés physiques et morales. L'attrait, vif des plaisirs, le sentiment vif des peines; tels sont les deux grands écueils qui, se trouvent sur la route de la vie.

L'art de conserver la santé devrait être le complément de l'instruction de tous les hommes, et faire même partie de l'éducation d'une jeune fille, qui sera un jour appelée comme épouse et mère à donner mille soins à sa famille.

Combien de maladies seraient évitées dès

leur naissance, et deviennent longues et mortelles, parce que nous ignorons quels sont les premiers moyens de notre conservation individuelle ! Que d'enfans échapperaient à cette multitude de maux, qui assaillissent le premier âge de la vie, si une mère avait les connaissances qui servent à les prévenir ! On appelle le médecin, mais le malade est déjà gravement atteint, et si la nature ne peut triompher du mal et de la violence des médicamens, la mort vient exercer impitoyablement ses droits.

Du mal en son principe arrêtons les progrès,
Un remède tardif est souvent sans succès.

La santé a sur le moral une influence incontestable, quand un homme se porte bien il est gai, content, bon ami, bon père, s'il est valétudinaire, tout l'afflige, le chagrine, et il n'est sensible qu'à sa douleur. Quand l'on souffre, il ne faut rien négliger pour se guérir promptement, et n'employer de remèdes violens, que le moins possible.

La misère, et les travaux pénibles usent l'homme, les rangs et les conditions élevées ne sont guère plus favorables à la durée de la vie. L'influence du plus ou moins d'alimens sur la santé est positive. Les alimens durs, coriaces, salés, épicés et en général tout ce qui excite l'appétit au de là du besoin, animent vivement un homme, mais

ils le dessèchent et le conduisent à une vieillesse prématurée. Les alimens doux, humides et mucilagineux donnent de la subtilité aux humeurs, et de l'équilibre dans tous les organes.

On remarque en général que les personnes qui mangent beaucoup de viande; sont disposées aux maladies inflammatoires, tandis que celles qui s'alimentent moins de substances animales, ont un sang plus calme, et exempt des désordres qu'occasionne une nourriture trop vivifiante.

Nous avons dans l'estomac une certaine portion de chaleur, qui cuit les choses que nous mangeons pour les digérer, si nous ne ménageons pas ce feu, l'estomac en ressent les funestes conséquences, l'appétit cesse, la langue devient pâteuse, l'haleine chaude et désagréable. Il est donc facile de concevoir combien il est utile de ne pas fatiguer les organes de la digestion.

Soyez sobre, et vous parcourez une longue carrière, à l'abri de toutes les maladies qui sont la suite de tous nos excès. *Sénéque* disait aux romains voluptueux qui se plaignaient de la multitude de leurs maux, chassez vos cuisiniers, car c'est d'eux qu'ils proviennent. La *tempérance*, est la mère des vertus, elle règle, modère les passions et les désirs. La *sobriété* est une modération bienfaisante qui contribue à conserver ou à rétablir la santé, en ne donnant au

corps que des alimens doux et en juste quantité.

Quand nous sommes en bonne santé et dans la force de l'âge, nous croyons pouvoir impunément dépenser notre vie au milieu des plaisirs séduisans qui nous entourent. Hélas! trop souvent nous en usons avec excès; peu-à-peu nos organes se détruisent, les maladies viennent, et un repentir éternel est ce qui nous en reste. Enfin sur cette terre, le sage seulement peut être heureux.

DIXNEUVIÈME ENTRETIEN

Il y a deux manières de s'exprimer, soit en prose, soit en vers, c'est ordinairement en prose que l'on parle, ou que l'on écrit pour communiquer ce que l'esprit pense, mais pour faire des ouvrages en vers, il faut être poète, et ce n'est point un art que l'on puisse étudier, si l'on n'a pas naturellement le génie qui lui est propre. Les poètes animent tout par la fécondité de leur cerveau, Ils ornent, élèvent, embellissent, agrandissent toutes choses. Enfin usant de tous les privilèges de leur art charmant, l'enthousiasme de leur imagination, tantôt nous peint l'amour, la tendresse, la haine, la joie et le plaisir. Tantôt ils célèbrent les grands exploits ou les grands malheurs, ils peignent nos vertus et nos vices, et en vers doux et légers, ils chantent les vertes campagnes; et les plaisirs innocens de la vie pastorale.

AMOUR.

Ce dangereux enfant, si tendre, si cruel,
Porte en sa faible main le destin de la terre,
Donne, avec un souris, ou la paix ou la guerre,
Et répandant par tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers et vit dans tous les cœurs.

PLAISIRS.

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait
(naître.
Chacun a sa saison, et, par des soins prudens,
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais, s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.

Les plaisirs bruyans sont le vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, et qui croient qu'étourdir la vie, c'est en jouir. Le véritable plaisir a pour mère la vertu, il est trop cher, quand on l'achète aux dépens de l'honneur.

CRÉATION DU MONDE.

Avant que l'air, les eaux et la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos, par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abîme éternel,
Tout n'était rien. La nature enchaînée,
Oisive et morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur
N'était qu'un corps abattu de langueur,
Un sombre amas de principes stériles,
De l'existence élémens immobiles.
Dans ce chaos, (ainsi par nos ayeux
Fut appelé le désordre odieux)
En pleine paix, sur son trône affermie,
Régna long-tems la Discorde ennemie,
Jusques au jour pompeux et florissant

Qui donna l'être à l'univers naissant ;
Quand l'harmonie, architecte du monde,
Développant, dans cette nuit profonde,
Les élémens, pêle-mêle diffus,
Vint débrouiller leur mélange confus,
Et variant leurs formes assorties,
De ce grand tout animer les parties.
Le ciel reçut, en son vaste contour,
Les feux brillans de la nuit et du jour.
L'air, moins subtil, assembla les nuages,
Poussa les vents, excita les orages ;
L'eau, vagabonde en ses flots inconstans,
Mit à couvert ses muets habitans ;
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens, sage modératrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arrondie, et tourna sur ses gonds,
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présens que son sein nous dispense.

SUR LES MOUTONS.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs, sans soucis, sans alarmes,
Aussitôt aimés qu'amoureux
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux :
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions, n'est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;

Et déchire un cœur qui l' appelle à son aide
Est tout l' effet qu' elle p:oduit.
Toujours impuissante et sévère ,
Elle s' oppose à tout , et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien ,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans ,
Que sous l' autorité d' une telle chimère ,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre , comme vous faites
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudrait-il pas mieux être , comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité ,
Que d' avoir , sans tranquillité ,
Des richesses , de la naissance ,
De l' esprit et de la bonté ?
Ces prétendus trésors , dont on fait vanité ,
Valent moins que votre indolence :
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels,
Par eux plus d' un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels ,
Sans songer qu'eux,et nous passerons comme un songe;
Il n' est dans ce vaste univers
Rien d' assuré , rien de solide ;
Des choses d' ici bas , la fortune décide
Selon ses caprices divers ;
Tout l' effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez , moutons , paissez , sans règle et sans
(science ;
Malgré la trompeuse apparence ,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

BONTÉ DE DIEU.

Heureux qui met enfin son espoir , le plus doux
En ce Dieu plein d' amour et de bonté pour nous ;
Invariable en ses promesses ;

Qui n' attend, pour calmer son plus ardent courroux ;
Qu' un repentir de nos faiblesses ;
Qui par d' intarissables soins ,
Soutient les malheureux que la justice opprime ,
Et qui , malgré l' horreur que lui donne le crime,
Pourvoit sans cesse , à nos besoins.

ESPÉRANCE.

Du Dieu qui nous créa , la clémence infinie ,
Pour adoucir les maux de cette courte vie ,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans ,
De la terre à jamais aimables habitans ;
Soutiens dans les travaux , trésors dans l' indigence:
L' un est le doux sommeil, et l' autre est l' espérance,
L' un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus, sans force et sans ressorts ,
Vient , par un calme heureux , secourir la nature,
Et lui porter l' oubli des peines qu' elle endure ;
L' autre anime nos cœurs , enflamme nos désirs ,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs.

NE RIEN PORTER A L' EXCÈS.

Trop de repos nous engourdit ,
Trop de fracas nous étourdit ,
Trop de froideur est indolence ,
Trop d' activité turbulence :
Trop d' amour trouble la raison ,
Trop de remède est un poison ,
Trop de finesse est artifice ,
Trop de rigueur est cruauté ,
Trop d' audace témérité ,
Trop d' économie avarice ;
Trop de bien devient un fardeau ,
Trop d' honneur est un esclavage ,
Trop de plaisir mène au tombeau ,
Trop d' esprit nous porte dommage :
Trop de confiance nous perd ,

Trop de franchise nous dessert ;
Trop de bonté devient faiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance bassesse,
Trop de politesse fadeur.

L' INGRAT.

Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L' ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l' amitié :
Il rampe, adulateur servile.
Vous pensez, à ses vœux facile,
Que vous allez faire un ami ;
Triste retour d' un noble zèle,
Vous n' avez fait qu' un infidèle,
Peut-être même un ennemi.

LA MÉDISANCE.

La médisance est la fille immortelle
De l' amour-propre et de l' oisiveté :
Ce monstre ailé parait mâle et femelle,
Toujours parlant, et toujours écouté.
Amusement et fleau de ce monde,
Elle y préside, et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos :
Rebut du sage, elle est l' esprit des sots.

DESCRIPTION DE LA SANTÉ.

Des biens que nous donna la céleste bonté,
Le plus doux, le plus pur, quel est-il ? la santé
Je la vois : l' incarnat brille sur son visage :
Mille fleurs à l' envi naissent sur son passage :
Auprès d' elle est la joie au front calme et serein ;
Le tranquille sommeil repose dans son sein,
Le sourire embellit, et ses yeux et sa bouche ;

Elle fuit du chagrin l' aspect sombre et farouche ;
Les plaisirs innocens folâtrent sur ses pas :
Mars lui doit sa vigueur, et venus ses appas,
Sans elle tout languit dans la nature entière ;
Notre œil est offensé des traits de la lumière ;
Notre corps accablé qui se traîne à pas lents,
Fait plier sous son poids ses genoux chancelans.
Sans elle le nectar n'est que fiel et qu' absinthe ;
La liberté se change en pénible contrainte ;
L' amour en soupirant renverse son flambeau,
Et la mort sous nos pieds creuse notre tombeau.

SUR LA VENGEANCE.

Si quelqu' un nous blesse et nous nuit,
Quelque grande que soit l' offense,
Laissons l' espace d' une nuit
Entre l' injure et la vengeance :
L' aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu' on nous a fait la veille ;
Et tel qui s' est vengé le soir,
En est fâché lorsqu' il s' éveille.

VINGTIÈME ENTRETIEN.

La *mythologie* est l'histoire fabuleuse des divinités, que les anciens peuples adoraient. Elle est amusante et nécessaire dans une éducation parfaite, ainsi on ne peut se dispenser d' en orner son esprit. La *mythologie* est un tissu de fables, d' imaginations bizarres, de contes destitués de vraisemblance, tous inventés par l' amour du merveilleux que les premiers peuples portaient à l' excès, mais ces chimères qui sont la la théologie des anciens sont absolument nécessaire à connaître, puisque souvent l' on voit un tableau, une gravure, une statue qui sont autant d' énigmes pour ceux qui ignorent l' histoire du paganisme.

En vous donnant de courtes explications sur les fables qui concernent les faux dieux des grecs et des romains. J' ai pensé que ce sujet n' étant qu' un entretien frivole sur le culte religieux de ces nations, je pouvais me permettre de le traiter d' une manière familière. Cependant ne croyez pas que la science mythologique soit dépourvue d'intérêt, elle mérite de l' attention, c' est elle qui apprend à juger sainement des anciens usages, et des productions des arts, dont les beaux

restes font encore aujourd'hui notre admiration. Les monumens illustres que les anciens ont laissé à la postérité sont sans contredit des preuves incontestables de leur génie, mais combien les grecs et les romains étaient loin de la vérité dans la multitude des dieux que leur erreur encensait. Ah ! ma fille, de quel vrai bonheur nous a comblé l'Eternel en nous tirant des ténébres où s'égaraient les peuples antiques. La religion chrétienne est la seule admirable, elle nous rend heureux sur cette terre, et nous fait espérer toutes les félicités d'une autre vie.

Commençons par *Jupiter* le plus grand, et le père des dieux du paganisme, il était roi de Crète il fut élevé à ce rang suprême par sa valeur et sa puissance. *Junon* sa sœur et sa femme était la plus impérieuse des déesses. *Jupiter* aigri par l'humeur hautaine de son épouse, s'attacha à d'autres femmes, ce qui fut cause qu'ils firent ensemble un très mauvais ménage.

Jupiter eut deux frères, *Neptune* et *Pluton*. Le premier avait à la cour l'emploi de grand amiral, on le regardait comme le dieu des mers. Sa femme s'appelait *Amphitrite*. *Eole*, arbitre des vents excitait ou calmait les tempêtes. *Pluton* qui avait inventé les funérailles et qui était directeur des mines du royaume, fut nommé dieu des enfers, et eut pour épouse *Proserpine*, fille de *Cérès*, déesse des productions de la terre.

Junon et *Jupiter* eurent quatre enfans, *Hébé*, *Mars*, *Bellone et Vulcain*. *Hébé* déesse aimable de la jeunesse versait à boire au grand *Jupiter*, une liqueur divine nommée *nectar*. *Mars*, dieu impétueux de la guerre ainsi que *Bellone* sa sœur et sa femme, excitaient par une fureur brutale les guerriers dans les combats. *Vulcain* noir et crasseux, déplut tant à *Jupiter*, quand il vint au monde qu' il le précipita d' un coup de pied, du ciel sur la terre, le pauvre *Vulcain* se cassa une jambe en tombant, et en demeura toujours boiteux, mais l' amour parternel ne fut point insensible à ce malheur, *Jupiter* le créa dieu du feu et des forges. Il lui donna les *Cyclopes* pour compagnons, qui n'avaient qu'un œil au milieu du front.

Minerve, *Apollon*, *Diane*, *Bacchus*, *Minos*, *Eacus*, *Rhadamante*, *Astrée*, *Hercule*, étaient tous enfans naturels de *Jupiter*. *Minerve* déesse des sciences, des arts, et surtout de la sagesse, sortit tout armée du cerveau de son père. *Apollon* est le dieu de la musique et en général de tous les ouvrages d'esprit, il présidait au neuf *Muses*, qui étaient aussi filles de *Jupiter* et de *Mnémosyne*, déesse de la mémoire. Les *Muses* avaient chacune une attribution. *Calliope* présidait au poème heroïque, *Clio* à l' histoire, *Erato* aux poèsies amoureuses, *Thalie* à la comédie, *Melpomène* à la tragédie, *Terpsicore* à la danse, *Euterpe* aux

instrumens, *Polymnie* à l'ode, *Uranie* à l'astronomie.

Diane a eu une grande renommée par son amour pour la chasteté, elle avait trois noms, elle ne portait le nom de *Diane* que sur la terre, dans le ciel elle avait celui de *Lune*, et celui d'*Hécate* dans les enfers. *Bacchus* dieu du vin, eut une naissance merveilleuse. *Sémélé* sa mère était enceinte de lui de sept mois, quand elle fut brulée dans dans un incendie, *Jupiter* pour sauver *Bacchus*, mit dans sa cuisse ce petit dieu, où il le garda jusqu'à ce qu'il vint à terme, le vieux *Silène* que l'on dit avoir été le directeur de son éducation était un grand buveur, *Bacchus* et lui, ne mettaient jamais d'eau dans leur vin.

Les enfers étaient des lieux de tourmens ou de délices. Ils se divisaient en deux parties, le *Tartare* et les *Champs-Elisées*. Le monstrueux *Cerbère* était le portier de ce séjour des ombres. C'etait un chien à trois têtes effrayantes, ce terrible animal ne cessait d'aboyer ; au lieu de poil, son corps était couvert de serpens. Il y avait cinq fleuves qui environnaient les enfers ; *l'Achéron*, *le Styx*, *le Léthé*, *le Cocyte et le Phlégéton*.

Minos, *Eacus et Rhadamante*, étaient les trois juges des *Enfers*. *Caron* vieillard triste et sévère en était le nautonnier, il passait les ames des morts dans sa barque sur le *Styx*, le *Phlégéton* roulait des tor-

rens de flammes. L'Impitoyable Caron exigeait rigoureusement des ames, une petite monnaie, puis il les remettait à *Mercure* messager et ambassadeur des dieux qui les conduisait devant le tribunal inexorable des trois juges.

Le *Tartare* était le lieu destiné aux différens supplices des scélérats. Les bourreaux qui exécutaient les jugemens étaient trois furies *Alecto*, *Mégère* et *Tisiphone*, elles tenaient un fouet en main, et fustigeaient sans pitié, et même avec libéralité, les malheureux condamnés. On voyait aussi dans les enfers les trois *Parques*, elles filaient ensemble les destinées des pauvres humains. *Clotho*, la plus jeune tenait la fatale quenouille, *Lachésis* tournait le fuseau, et *Atropos* tenait le cruel ciseau qui tranchaient le fil de la vie, alors il fallait mourir.

Les *Champs-Elysées* étaient selon les poètes un lieu de délices, habité par les ames de ceux qui avaient bien vécu sur la terre. On jouissait dans ce fortuné séjour d'une paix et d'une tranquillité profonde, et des plaisirs les plus innocens.

Astrée et sa mère *Thémis*, étaient regardées comme déesses de la vertu et de la justice. L'auguste *Thémis*, la balance d'une main et le glaive de l'autre, pesait les actions des mortels. Sa fille *Astrée* habita parmi les hommes tant qu'ils furent innocens, mais aussitôt qu'ils devinrent criminels, elle se sépara d'eux, et monta au ciel.

La bonne déesse n'a plus quitté son heureux séjour, les vices se sont enracinés parmi nous, nous nous sommes accoutumés à en soutenir la vue, et leur venin impur est pour nous un breuvage, que notre corruption sait malheureusement adoucir.

Hercule était d'une force prodigieuse, de tous les héros que l'antiquité a vantés, aucun n'a été plus fameux que lui. Sa vie sur la terre serait trop longue à vous raconter, lisez dans votre mythologie ce que l'on appelle les douze travaux d'*Hercule*.

Vénus, la plus belle de toutes les déesses, était la mère de *Cupidon*, cet enfant malin et trompeur présidait à la volupté. Les trois graces, *Aglaé*, *Thalie* et *Euphrosyne* étaient aussi filles de *Venus*. *Mars*, *Apollon* et *Bacchus*, voulaient épouser cette déesse mais *Jupiter* prononça en faveur de *Vulcain*, quoiqu'il fut très laid et boiteux, le père des Dieux voulut le récompenser de ce qu'il avait inventé ses foudres.

Les dieux ainsi que les mortels aimaient la bonne-chair, et les festins, c'était une occupation sérieuse pour eux. Il parait que leurs tables étaient servies avec somptuosité, et que la joie y régnait. Ils firent choix de *Comus* pour dieu des festins et de la gaieté, son unique fonction était de veiller à leur cuisine, et à tout ce qui pouvait contribuer à leurs amusemens.

Momus fils du sommeil et de la nuit était

le dieu de la raillerie. *Esculape* celui de la médecine, *Morphée* du sommeil, *Plutus* des richesses, *Harpocrate* du Silence. *Pomone* était la déesse des fruits. *Flore* celle des fleurs. *Némésis* châtiait ceux qui abusaient des faveurs de la fortune, et ceux qui se montraient ingrats. Les dieux domestiques s'appelaient *Lares* ou *Pénates*. La divinité particulière à chaque homme se nommait *Génie*. Chacun en avait deux, l'un blanc et favorable, l'autre noir et funeste, celui des deux qui prévalait par sa puissance sur l'autre, décidait du sort d'une personne. Telles sont les idées fabuleuses qui formaient la religion des premiers peuples, qui faisaient des dieux imaginaires de tout ce qu'il leur venait dans l'esprit.

Jupiter, roi de Crète régna avec sagesse son gouvernement était doux, ses sujets qui tenaient leur bonheur de lui, le regardèrent comme un dieu, et les poètes qui furent les interprêtes exagérés de la reconnaissance nationale, chantèrent ce grand prince et les seigneurs de sa cour, qu'ils édifièrent avec enthousiasme dans leurs vers. *Mercure* n'était que le ministre d'état et ambassadeur du roi *Jupiter*. *Pluton* ministre de l'intérieur, et grand inspecteur des mines. *Neptune* grand amiral de ses flottes. *Vulcain* son grand maître d'artillerie de ce tems-là. *Mars* général de ses troupes. *Comus* son maître d'hôtel. La reine

Junon avait aussi ses dames de cour, on en fit également des déesses. Les *Muses* étaient des chanteuses ou des danseuses qui formaient une espèce d'opéra ambulant dont le directeur était *Apollon*.

Enfin, ma chère Aline, j'outrepasserais ce que je me suis prescrit dans mes entretiens avec vous, si je continuais à vous parler des dieux et des déesses, je vous engage pour une plus ample instruction de lire votre mythologie qui vous apprendra aussi comment on les représente dans les beaux arts, chose essentielle pour les reconnaître.

VINGTUNIÈME ENTRETIEN.

La frivolité est une légèreté de l'esprit qui vient du défaut de ne rien approfondir. Quiconque néglige les secours de la réflexion ne peut jamais faire de progrès en rien, la réflexion augmente les forces de l'esprit, et nous préserve de bien des fautes. Gardez-vous de suivre l'exemple de ces jeunes femmes qui par des superficies agréables, ou par des vivacités indécentes, croient posséder ce qu'elles appellent le bon ton ; ces manières peu réservées ne décèlent qu'une propension secrète de mal faire.

On rencontre aussi dans la société des femmes insinuantes, flatteuses, dont les amusemens pervers, ne cherchent qu'à allumer des passions, pour ne jouir que du plaisir coupable de compter de nombreux et serviles esclaves. Lisez dans le fait suivant ce qu'il arriva à une jeune femme de ce caractère.

Adrienne Belleval s'était mariée fort jeune au baron de *Saint-Pol*. Cette union, qui n'était qu'un traité d'intérêt, se fit contre le vœu de la jeune *Belleval* ; il lui fallut obéir à des parens avides, qui remirent au hasard le bonheur de leur fille. Le vieux baron

son époux, la traita avec rigueur, et lui fit payer cher les avantages stipulés dans le contrat. Heureusement sa tyrannie, qui chaque jour, devenait plus insupportable à la pauvre *Adrienne*, ne fut pas de longue durée. Il mourut d'un accès de colère, et laissa madame de *Saint-Pol* veuve à dix-neuf ans, héritière de tous ses biens.

Madame de *Saint-Pol* peu de tems après perdit ses parens, il ne lui resta pour toute famille, qu' une sœur cadette qu' elle mit dans une maison d'éducation; afin de n'être aucunement génée dans la nouvelle existence dont elle s' était formée le plan. Le ressentiment qu' elle éprouvait d' avoir été si mal traitée par un vieillard infirme, repoussant et jaloux lui donna pour de nouveaux nœuds un éloignement invincible, elle jura de mettre tout son bonheur et sa gloire à tourmenter, à désespérer ceux qui lui offriraient des hommages. Elle réunit, fit agir tous les ressorts de la coquetterie, et devint la femme la plus séduisante et la plus redoutable.

Ses premières victimes furent les jeunes présomptueux, elle les joua tous l'un après l'autre : en un mot, il n' était point de ruse qu' elle n' inventât, de piège qu' elle ne tendit, pour voir à ses pieds une foule d' adorateurs.

Mais cet empire qu'elle exerçait sur tous ceux qui aspiraient aux nœuds de l'hymen, ne suffisait pas à son ambition : elle voulut

encore éclipser les jeunes femmes qui pouvaient la rivaliser en beauté, si quelques unes la priaient de diriger leur toilette pour une fête brillante, où elles devaient se trouver ensemble, elle faisait prendre aux blondes des couleurs jaunes, aux brunes des couleurs rouges, aux femmes petites et grasses de hautes garnitures et d'énormes fraises, de manière que la perfide conseillère trouvait en cela le moyen de faire ressortir avec plus d'éclat tous ses charmes et ses grâces.

Cependant cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis, aussi il ne lui restait pas une seule amie. *Adrienne* sentit le vide affreux de son existence, elle crut pouvoir se soustraire à cet isolement, en retirant de pension sa sœur agée de quinze ans; et dont l'heureux naturel et la grâce ingénue devaient la distraire de la mélancolie où l'avaient fait tomber ses coupables inconséquences. *Adrienne* accabla d'abord *Nini* sa sœur de soins et de caresses, elle aimait à se montrer en public avec elle, parce que *Nini* était d'une petite taille, et qu'elle ne lui venait qu'à l'épaule, elle éprouvait un secret plaisir à s'entendre appeler ma soeur, par une adolescente de quinze ans, ce qui faisait présumer une dixaine d'années de différence entre elles.

Il était cependant quelques hommes qui, soit par singularité; soit par expérience, avaient su résister au charme enivrant que

répandait autour d' elle *Adrienne*. De ce nombre était le chevalier *de Cressy*, qui sans peine avait deviné la coquette et qui ne voulut pas être classé parmi ses dupes. La La belle veuve lançait en vain les regards les plus expressifs sur ce redoutable rébelle, il les bravait d'un air tranquille et désespérant, mais ce fut cette résistance qui passionna véritablement *Adrienne*, et qui lui fit sentir combien sa conduite imprudente lui avait fait tort dans l' esprit du chevalier. Elle essaya néanmoins de résister au penchant qui l' entraînait, mais la nature vint détruire tous les efforts de la prudence. *M. de Cressy* s'apperçut du changement d'*Adrienne*, il s'approcha donc d' elle, et lui rendit plusieurs visites d' étiquette, enfin elle ne douta plus que le chevalier n' éprouvât pour elle un sentiment secret, un penchant véritable; qui la fit livrer sans réserve à toutes les illusions du plus heureux avenir.

Adrienne crut de son intérêt de paraître toujours escortée de sa jeune sœur, qu' elle avait habituée à se tenir dans le salon pour conserver par sa présence les bienséances d' usage. Dans un de ses épanchemens où la sincérité a la plus grande part, le chevalier fit entendre à *Adrienne* qu' il lui serait doux de tenir le bonheur d'elle. La jeune veuve eut la prudence de ne point montrer sa joie, mais aussitôt que *Cressy* fut sorti, elle s'y livra sans aucune retenue,

et *Nini* partageait avec l'effusion la plus sincère l'ivresse de sa soeur.

M. de Cressy revint le lendemain, *Adrienne* avait fait une brillante toilette, *Nini* n'était vêtue que d'une petite robe de mousseline assez mesquine, et un fichu très simple formaient tout son ajustement. La conversation reprend avec intérêt de part et d'autre, et madame de *Saint-Pol* s'abandonne à tout le charme qu'elle éprouve, mais le chevalier voulant faire cesser la méprise, lui dit qu'il ne s'attachait qu'à réparer les torts de la fortune, à n'épouser qu'une jeune personne sans bien, dont la seule dot devait être pour lui, une ame neuve, qui fut aimante sans calcul, et qu'il trouvait tous ces avantages dans sa charmante sœur, dont il lui fait en ce moment la demande pour épouse, *Adrienne* qui éprouvait en elle un violent dépit, ordonna par un regard impérieux à *Nini* de sortir. Quand elle fut seule avec le chevalier, elle lui dit, d'une voix altérée, comment la pauvre enfant pourrait elle croire à une préférence dont elle même me supposait l'objet? — Vous, madame! vous avez trop souvent maudit l'hymen, et vous savez trop bien employer votre indépendance, pour que j'eusse jamais l'idée d'aspirer à votre main. J'étais loin je l'avoue, répondit *Adrienne*, de m'attendre à trouver dans ma petite sœur une rivale aussi redoutable. Elle votre rivale?

vous n'en avez pas, votre destinée est de briller, d'enchaîner tous les cœurs sous votre empire. Ne cherchez point madame, à me mettre au nombre de vos victimes, il n'est plus tems. — Et pourquoi douteriez-vous d'un sentiment profond ?. . . . J'ai montré, je l'avoue, toute l'étourderie d'une coquette: j'avais trop souffert dans mon premier lien, pour en contracter un second ; et je croyais trouver le bonheur dans cette manie de briller et de séduire, mais j'ai senti, comme vous, le vide affreux de ces succès de la vanité, et reconnaissant mes torts, je désirais dans mon union avec vous, faire oublier l'imprudence de ma conduite passée.. Madame de *Saint-Pol*, se voyant déchue de son espérance, fut assez raisonnable pour ne point priver sa soeur, du choix de monsieur *Cressy*, elle lui donna *Nini* qui devint peu de jours après son épouse.

Enfin *Adrienne* se vit à trente cinq ans, abandonnée de ses nombreux amis, et recherchée seulement par quelques intrigans qui convoitaient sa fortune. Bientôt son caractère, ses grâces disparurent, et ses charmes s'affaiblirent au point, qu'un matin s'approchant de la glace de sa toilette, elle fut effrayée de l'altération de ses traits ; et se dit, en poussant un douloureux soupir; hélas! il n'est plus tems !

VINGTDEUXIÈME ENTRETIEN.

Combien de parens regrettent chaque jour l'énorme dépense qu'ils font, pour donner des talens à leurs enfans, dont la plupart ne profitent que bien lentement, ou perdent le tems précieux de leur adolescence sans en retirer la plus légère instruction. Les talens sont des trésors qui font le bonheur de la vie, ils peuvent même dans l'adversité, devenir une ressource honorable, et faire briller une personne dans la société.

Les talens, de nos biens sont la source féconde,
Ils forment les trésors et les plaisirs du monde :
Sur cette terre aride, asile de douleurs,
L'un fait des fruits, l'autre sème des fleurs.

Les talens naissent avec nous, mais ce sont des germes, qui ne produisent que par la culture de l'éducation. L'enfance ne conçoit pas cette vérité, c'est toujours avec dégoût qu'elle répond aux sollicitations des maîtres chargés de l'instruire, et si le disciple recueille les fruits du travail, il les doit presque toujours à la sévérité nécessaire de son guide. Rappelez-vous, Aline, dans un âge plus avancé, des peines, des châtimens, des larmes que vous coûte le développement

de vos talens, ils vous seront plus précieux, et peut-être le besoin vous apprendra-t-il tout ce qu' ils valent.

Vous verrez dans la conduite de *Célinie Mazelli*, dont vous allez lire l' histoire, combien elle fut coupable d' abandonner le talent supérieur qu' elle possédait dans la musique.

Célinie Mazelli, fille d' un savant, suivit son père dans un voyage qu' il fit jusqu' à Naples, où elle s'était perfectionnée dans l'art de la musique, à son retour en france, son beau talent fut admiré par tous ceux qui cultivaient la musique. Tantôt elle touchait du piano avec la plus grande habilité, ou elle improvisait sur la harpe les préludes les plus savans, les plus harmonieux. On ne savait sur lequel des deux instrumens elle excellait.

Le père de *Célinie* désirait ardemment d' établir sa fille qui avait près de vingt ans, et comme il ne voulait point la maîtriser dans son choix, il lui donna pour époux le jeune *Melfort*, qu' elle avait distingué parmi tous ceux qui aspiraient au bonheur de posséder tant de vertu. D' abord jamais union ne fut plus heureuse. *Melfort* était un des amateurs les plus passionnés de la musique, il jouait du violon à ravir, et quand il accompagnait la charmante *Célinie*, il était impossible de savoir qui des deux méritait la préférance.

Enfin, après avoir satisfait à tous les devoirs de la bienséance, les époux pour se reposer de tant de succès, furent passer quelque tems dans une propriété charmante que *Melfort* possédait à la campagne.

La jeune femme ne tarda pas à céder aux attraits de l'opulence, qui déjà avait fait négliger à l'un et l'autre, leurs talens enchanteurs.

Un jour qu'ils devaient se rendre dans un chateau des environs, ils pensèrent qu'il fallait y soutenir leur réputation, *Célinie* tire sa harpe de son étui, une partie des cordes étaient cassées, elle se met au piano, mais il était si discord qu'il était impossible d'exéçuter trois notes de suite sans fausser. *Melfort* s'empresse d'ouvrir sa boite à deux violons, à l'un il manque une quatrième cordes : à l'autre le chevalet s'est brisé, comment faire on ne peut remettre les instrumens en état, n'importe ils se rendent à l'invitation sans trop penser à ce qu'il pouvait en résulter. Cependant ils eurent à s'en repentir, leur amour-propre reçut une blessure bien sensible, et leur beau talent perdit beaucoup dans la réputation qu'ils avaient si justement mérité.

On invita le jeune couple à se faire entendre. *Célinie* prit une harpe et son mari un violon ; mais soit que le défaut d'exercice eut ralenti leur verve, ou que les instrumens auxquels ils n'étaient pas habitués

les eussent contrariés, ils ne produisirent sur le cercle brillant qu'un effet de simple amateur.

Cet échec humiliant, fit convenir qu'on n'exécuterait plus du musique ailleurs, que chez-soi. On projeta donc de s'exercer le soir, mais *Célinie* surtout n'était jamais assez bien disposée. Hé bien, disait *Melfort*, rebuté de tous ses refus, convenons d'étudier une ou deux heures avant le dîner. Dès le lendemain on remplit exactement cette promesse, mais à peine étaient-ils en verve, que plusieurs personnes venaient les surprendre et leur demander à dîner, adieu donc la réunion musicale. Le jour suivant *Melfort* préludait sur son violon, et semblait appeler *Célinie*, qui ne vint point parce que sa femme de chambre l'habillait. Serait-il mieux de se réunir à l'issue du déjeuner, impossible, les pauvres nerfs de *Célinie* avaient besoin de la promenade : la santé avant tout. Hé bien avant le déjeuner dit *Melfort* ? — y songez-vous ? et mon bain ? alors abandonnons entièrement la musique puisque nous n'avons aucun moment à lui consacrer — Pas du tout mon cher, il faut convenir que le premier qui sera prêt appellera l'autre en jouant sur son instrument. Bien, dit *Melfort*, J'ose croire que tu t'empresseras d'y répondre. La convention est exactement observée, d'une part. *Célinie* se fait beaucoup attendre enfin elle parait, les époux se livrent à leur inspiration,

mais une maudite pendule sonne quatre heures, la jeune femme doit recevoir plusieurs personnes à dîner, elle vole à sa toilette et laisse *Melfort* seul.

Peu de jours après, même appel: madame envoie dire que sa perruche l'avait mordue au doigt qu'il lui était impossible de s'occuper de musique. *Melfort* en prit de l'humeur, et finit par négliger lui même son talent. Des mois entiers s'écoulaient sans que l'on pensa à se réunir une seule fois, cette négligence les conduisit insensiblement à l'oubli total de cet art charmant, et si précieux dans la vie privée.

Melfort, dans la fleur de l'âge et dans la fougue des passions, privé par sa femme du seul moyen de les modérer, leur donna l'essor le plus dangereux. *Célinie* ne tarda pas à s'appercevoir du changement de son mari qui prit l'habitude de boire, et qui fit au jeu des pertes considérables. Elle essaya vainement de le ramener à son heureux naturel, le pli était pris. Oh! combien la jeune femme regretta d'avoir abandonné cet art charmant qui retenait auprès d'elle son époux des heures entières: et qui lui faisait dédaigner tout autre espèce de plaisir. Elle entreprit de retirer *Melfort* de l'abrutissement où il était plongé, en se remettant avec ardeur à sa harpe, à son piano. Un soir qu'il revenait de la chasse accompagné de son chien, il entre dans le

salon, où *Célinie* croyait l'avoir attiré par un morceau plein d'expression qu'elle exécutait sur le piano. Notre chasseur, s'étend sur un sopha, la jeune virtuose rassemble alors toutes ses forces et joue un air expressif et tendre, mais il ne produit pas le moindre effet sur *Melfort*. Enfin *Célinie* veut porter le dernier coup et recommence avec une si grande expression, qu'il lui semble impossible que son mari puisse y résister. Mais elle entend ronfler derrière son siège; elle tourne la tête, et aperçoit le chasseur profondément endormi qui faisait avec son chien fidèle un duo d'une harmonie bien différente.

Depuis cette scène, qui ne s'effaça jamais du souvenir de *Célinie*, elle ne fit aucune avance pour ramener son époux dont la fougue des passions altéra la santé, compromit son bonheur et le conduisit au terme fatal de son existence, qui devait être si brillante; et que sa malheureuse épouse se reprocha toute sa vie d'avoir abrégée.

Que cet exemple vous apprenne que la beauté s'efface, les graces s'altèrent, l'esprit s'aigrit, le caractère change; mais les talens restent toujours pour nous charmer, où adoucir les rigueurs de la fortune.

VINGTROISIÈME ENTRETIEN.

Si tout le monde était également favorisé par la fortune et que nous fussions tous dans l'abondance, qui voudrait obéir, qui voudrait travailler ? on sait qu'il faut de l'ordre et des rangs pour le maintien de la société, ainsi il n'y a que le beau titre d'honnête homme qui puisse nous rendre tous égaux. Celui qui n'emploie ses richesses qu'à satisfaire le caprice, la vanité de ses goûts, est un être bien malheureux, peu digne de les posséder.

Le plus beau droit de l'opulence,
Celui qui peut, lui seul l'ennoblir à jamais,
C'est de soulager l'indigence,
En la comblant de ses bienfaits.

Assurément, tout homme a le droit d'employer, comme il lui plait sa fortune, mais ce droit ne doit être que dans le sens moral, rien ne peut justifier celui qui en abuse. Si dans la société humaine, un individu meurt de besoin, tandis qu'un autre consume au de là de ce qu'il lui est utile, certes que ce dernier doit être regardé comme coupable de la mort du premier ?

DIALOGUE ENTRE LE RICHE ET LE PAUVRE.

LE PAUVRE.

Monsieur, la providence vous a fait naître dans les richesses, qui ne sont qu'un dépôt mis entre vos mains pour venir au secours de la timide indigence. N'est-ce pas le plus doux plaisir que puissent vous procurer vos grands biens? Venez donc remplir cette obligation envers moi, vous ne pourriez vous y refuser sans vous rendre indigne de votre fortune.

LE RICHE.

Voilà une étrange manière de m'apitoyer sur votre sort, vous demandez avec une arrogance, qui ne vous est point favorable. Allez vous n'êtes qu'un fainéant, l'orgueil vous fait oublier l'humilité, qui seule, sait faire compâtir aux maux de la misère.

LE PAUVRE.

L'humilité est une sainte vertu, dont la dureté de votre réponse n'est pas un exem-

ple. La pauvreté n' interdit pas de justes réflexions, pourquoi le malheureux n'aurait-il pas le droit de les exprimer ? Un homme pauvre peut avoir besoin de la compassion du riche, mais celui-ci ne doit point l'humilier.

LE RICHE.

Vous parlez trop librement, mon ami, croyez-moi, cherchez à adoucir vos paroles, votre dénûment exige un autre langage, et votre cynisme mordant éloignera de vous tous les soulagemens de la pitié.

LE PAUVRE.

L'indifférence du pauvre sur les événemens de la vie, le dédomage de son indigence, il sait par sa patience adoucir les maux qu'il ne peut guérir, et bien qu'il ait besoin de la commisération de ceux qui peuvent le secourir, il sait faire respecter sa pauvreté et braver la dureté du riche qui souvent cache ses inquiétudes dans l'opulence et le luxe.

LE RICHE.

Mais le luxe sert à nourrir le pauvre aux dépends des riches, qui font circuler l'abondance en dépensant beaucoup.

LE PAUVRE.

Toute espèce de luxe est fatale, son exemple est une maladie épidémique qui fait plus de ravage, que les vaines dépenses du riche ne contribuent à soulager les conditions inférieures.

LE RICHE.

Assurément, mon ami, que vous ne pensez pas ce que vous dites-là.

LE PAUVRE.

Je le pense vraiment; que diriez-vous d'une famille composée de quatre personnes, dont deux voudraient consommer les provisions journalières destinées à la subsistance des quatre individus.

LE RICHE.

Je trouverais qu'elles agissent d' une manière abominable.

LE PAUVRE.

Hé bien, la société est une grande famille, dont tous les membres ressemblent à l'exemple que je viens de vous donner.

LE RICHE.

J'entends, monsieur le pauvre, vous voudriez en venir à la chimère de la loi agraire, aux doctrines révolutionnaires, et à l'égalité des richesses qui n'existera jamais.

LE PAUVRE.

Je ne suis pas l'avocat des changemens arbitraires de la société, et je ne blâme pas la manière dont la propriété est distribuée; mais je voudrais que le riche sût qu'il est seulement l'économe du pauvre, qu'il doit être simple dans sa représentation extérieure, encourager les arts utiles, et surtout ne point favoriser par une générosité mal entendue, les êtres qui cachent des vices sous le masque de l'hypocrisie.

LE RICHE.

D'après cela, toute espèce de luxe, soit dans les demeures, soit dans les habits serait banni. Vous pensez aussi que c'est un tort, que d'avoir des chevaux?

LE PAUVRE.

Pas entièrement, mais si vous possédez un nombre trop grand de ces animaux pour

votre plaisir, vous oubliez que chacun des chevaux que vous entretenez dévore la part de deux hommes.

LE RICHE.

Mais que deviendraient les cochers, les palefreniers et cette multitude de valets qui gagnent leur vie en montant derrière les carosses de l' homme opulent ?

LE PAUVRE.

Ils gagneraient leur vie plus utilement, sans servir aux raffinemens d' un luxe, dont la magnificence devrait faire honte à ceux qui souvent se ruinent pour le soutenir. Des équipages splendides sont loin d' être le symbole de la prospérité générale, les vices et la folie sont tout ce qu' il en résulte.

LE RICHE.

Votre raisonnement est captieux, vous voudriez m' induire à aller à pied, et à me servir moi-même.

LE PAUVRE.

Ce serait pousser les choses à l' extrême, il serait injuste d' exiger tant de privations,

pour distribuer sans réserve un gros revenu sur la classe nombreuse des indigens.

LE RICHE.

Vous devenez plus tolérant, je vous promets de ne jamais sortir des devoirs qui devraient lier les hommes entre eux, quand l'opulent cessera de prodiguer son superflu; le riche de vivre dans l'abondance; que le pauvre se contentera du nécessaire; que l'avare dira qu'il en a assez; que les hommes se conduiront par les vrais principes, imposés à chacun d'eux, pour remplir leurs obligations respectives, et qu'enfin le vice de l'égoïsme pourra se déraciner du cœur humain, moi aussi, je renoncerai aux vanités de ce monde.

LE PAUVRE.

Hélas! nous sommes incorrigibles, et qui pourrait entreprendre de changer les goûts et les habitudes de tant d'hommes corrompus. Que chacun cherche donc à se corriger, et donne l'exemple de la modération dans une honnête frugalité. Cependant, je sens qu'il est difficile de s'habituer aux cruelles privations de la misère.

VINGTQUATRIÈME ENTRETIEN.

Les usages et les coutumes que nous observons actuellement ont des formes bien différentes, que celles des anciens peuples. Le langage, le goût, ont aussi changés selon la variété des temps. Aujourd' hui, nos besoins se sont multipliés, l' industrie et les arts nous ont appris à les satisfaire. Mais parmi tant de nécessités dont nous sommes les esclaves volontaires, il en est beaucoup que la raison condamne, et qui malgré leurs abus soumettent nos caprices, qui s'empressent d'obéir.

Le temps qui ne cesse de faire éprouver sa puissance invincible, accumule sans relâche le présent sur le passé. Chaque âge est marqué par des changemens, c' est une scène constamment variée dont les effets ne laissent aux générations qui se succèdent que des germes d' une nouvelle réproduction, ainsi les derniers siècles sont toujours plus instruits que les précédens. Tels sont les peuples actuels qui ont eu pour premier modèle les monumens de l' antiquité, et quoique les connaissances des anciens n'aient point été en beaucoup de choses supérieures à celles des modernes, elles ont été en gran-

de partie les premières masses du tableau immense des sciences, et des progrès des arts, qui ne cessent encore de se perfectionner par de continuelles découvertes.

Monsieur *Rollin* dit, qu'en remontant à la source de tous les empires on ne trouve que violence et brigandage. Tels furent les premiers Romains, vivans de leur chasse en peuplades errantes, et dévastans les pays dans lesquels ils faisaient des incursions. Ces sauvages se réunirent sous *Romulus*, chef hardi qui jetta sur le mont *Palatin* les fondemens d'une ville, qui fut appelée *Rome*, du nom de son fondateur. La population de cette ville naissante était peu nombreuse, mais elle s'augmenta bientôt, on en fit l'asile de tous les malfaiteurs qui vinrent en foule, pour se soustraire sans doute aux châtimens qu'ils méritaient.

C'est ainsi que commença le célèbre empire *Romain*, 753 ans avant la naissance de notre Sauveur J. C. La forme du gouvernement était monarchique, elle dura 245 ans, et eut sept rois. *Romulus*, son fondateur, *Numa-Pompilius*, *Tullus-Hostilius*, *Ancus-Martius*, *Tarquin* l'ancien, *Servius-Tullius*, *et Tarquin* le superbe, qui a été détrôné et condamné ainsi que sa postérité à un bannissement éternel.

Le gouvernement républicain fut substitué à la monarchie renversée. *Brutus et Collatin* en furent d'abord les deux chefs su-

prêmes, ils eurent le titre de consuls, mais cette autorité étant insuffisante, on créa un dictateur, et *Largiùs* fut le premier. Il y avait aussi des *Tribuns*, ils servaient à défendre le peuple contre l'oppression des citoyens puissans.

Les factions qui agitèrent pendant soixante ans la république, causèrent un nouveau changement, des magistrats appelés *Décemvirs* furent revêtus du pouvoir absolu. Enfin *Sylla* sous le nom de *Dictateur* perpétuel devint le seul maître, et gouverna avec une capricieuse tyrannie la république qui touchait à sa fin.

Les généraux romains après leurs grandes victoires rentraient triomphans dans *Rome*, où le peuple les recevait avec des acclamations de joie, et les comblait des plus brillans honneurs. Lorsque la paix succèdait à la guerre, plusieurs de ces hommes illustres se dépouillèrent modestement de tous les signes extérieurs de leurs dignités militaires, et retournaient labourer eux mêmes leurs champs que la guerre les avait obligé d'abandonner. Ainsi ces grands hommes après avoir consacré leurs talens et leurs bras à la défense de la patrie, redevenaient de pacifiques agriculteurs, et trouvaient même leur félicité dans la pauvreté. Mais alors il n'était point honteux d'être pauvre, la pauvreté était aussi honorée, qu'elle est méprisée maintenant, et l'on accordait aux ha-

bils, aux manières simples, le respect que nous ne payons aujourd'hui qu'au luxe et aux richesses.

Voici les noms des hommes les plus célèbres qui ont vécus pendant la république. L'inflexible *Brutus*, qui par amour de la patrie condamna ses deux fils à la mort parce qu'ils cherchèrent à rétablir *Tarquin le superbe*. *Coriolan* que son ingrate patrie exila et qui fit des vœux pour sa prospérité. Le dictateur *Quintius Cincinnatus*, citoyen aussi sage dans *Rome*, que redoutable aux ennemis de la république. *Camille* qui sauva *Rome* de la fureur des *Gaulois* qui avaient à leur tête *Brennus* leur roi *Curcius* qui pour calmer les dieux se précipita avec son cheval dans un abîme qui s'était ouvert dans le *Forum*. Le vertueux *Fabricius*, et *Curius Dentatus*, qui contraignirent le roi *Pyrrus* de sortir de l'*Italie*. *Régulus*, préférant plutôt une mort cruelle que d'engager les romains à faire la paix avec *Carthage*, la rivale de *Rome*. *Q. Flaminius* vainqueur de *Philippe* roi de *Macédoine*, et *Scipion* qui fut celui d'*Antiochus*, roi de *Syrie*. *Scipion* l'africain, neveu du premier, détruisit *Carthage*. Les deux *Gracques* qui en cherchant à s'opposer à l'ambition des grands, l'un est assassiné, l'autre se fait tuer par son affranchi *Philocrate*. *Marius* homme d'une naissance obscure, mais d'un courage et d'une force

extraordinaire, remporta les plus brillantes victoires sur les *Numides*, les *Teutons*, les *Cimbres*. *Sergius Catilinat* homme crapuleux qui pour payer ses dettes conspire contre sa patrie, mais *Cicéron* le plus grand des orateurs qui découvrit la conspiration sauva *Rome*.

Les guerres civiles qui ne cessaient d'agiter la république, ainsi que les richesses, dont se gorgeaient les romains dans l'Asie, par leurs nombreuses victoires avaient corrompu leurs moeurs. La liberté ne fut plus qu'une ombre dans laquelle des usurpateurs se cachaient pour l'abattre entièrement. Trois hommes ambitieux s'emparèrent du pouvoir, *César*, *Pompée et Crassus* formèrent le premier *Triumvirat*. Ces *Triumvirs* furent bientôt en dissension. *César* désirait depuis long-tems être le seul maître, il profita d'une discorde entre lui et *Pompée* pour détruire ce dangereux rival, il y eut une dernière bataille entre eux en *Thessalie*, *Pompée* fut obligé de se retirer, mais en fuyant vers l'*Egypte* il fut assassiné. *Crassus* fut vaincu par les *Parthes* qui le firent mourir d'une manière cruelle, après l'avoir fait prisonnier, on lui versa du plomb fondu dans la bouche, pour le punir de son avarice. *César* semblait n'avoir plus d'obstacle contre son dessein, mais ce qu'il restait des vrais amis de la liberté conjurèrent contre lui, et lorsqu'il crut rece-

voir la couronne que lui offrait le sénat, il meurt sous la main des conjurés qui le percent de vingt trois coups de poignards.

Un second *Triumvirat* remplaça le premier, *Octave*, *Antoine et Lépide* furent les nouveaux *Triumvirs*. Ils commencèrent par bien établir leur pouvoir, ensuite *Antoine* homme de peu de talens, fut visiter la *Grèce*, *l' Asie*, et fit rencontre de la belle *Cléopâtre* reine d' *Egypte* qui l' enchaîna par ses attraits, et devint la source de ses malheurs. L' ambition d' *Octave* et les dissolutions d' *Antoine* les divisèrent bientôt. *Octave* profita habilement de ses avantages et vainquit dans plusieurs batailles *Antoine* qui, réduit au désespoir, se passa son épée au travers du corps, et quoique la blessure fût mortelle, il eut encore assez de force pour se faire porter chez *Cléopâtre*, et expirer entre ses bras.

Ainsi finit la république, et avec elle ses plus chauds partisans. *Caton* se tua de désespoir, le second *Brutus* et *Cassius* voyant dans la perte de la bataille de *Philippi*, le tombeau de la liberté, se donnèrent la mort.

Octave plus heureux que *César* devint maître absolu de *Rome*, et en fut le premier Empereur sous le nom d'*Auguste*. Il se fit aimer de son peuple par la sagesse de ses lois et la modération de ses mœurs, il régna quarante et un an. C'est sous son règne que naquit J. C.

Je ne vous entretiendrai que très brévement

sur cette dernière époque, de Rome, Je ne vous citerai que les Empereurs qui brillèrent par leurs vertus, et ceux qui se sont rendus exécrables par leurs crimes.

Tibère, cet Empereur régna en tyran. Il commit toutes sortes de cruautés, et quand il fut fatigué d'entendre les plaintes de ses malheureuses victimes, il alla se cacher dans l'île de *Capri*, où il s'abandonna aux plaisirs les plus honteux, enfin il vint se fixer sur le promontoire de *Misène*, où il mourut. On prétend qu'il fut étouffé entre deux matelats. C'est sous le règne de ce monstre, que fut crucifié J. C.

Calligula, aussi cruel que le précédent, eut la folie de se faire adorer comme une divinité, et poussa ses extravagances jusqu'à son cheval, qu'il nommait *Incitatus*, il l'invitait à sa table, et le faisait manger dans un vase d'or. Les cruautés et les folies de ce tyran causèrent sa mort, il fut assassiné par des conjurés, dans le moment où il allait au bain.

Claude, quoique réputé imbécile régna d'abord avec justice, mais ensuite il se laissa gouverner par l'impudique *Messaline* sa femme, qui lui fit commettre beaucoup de cruauté. La conduite infâme de *Messaline* fut punie, l'Empereur son époux la fit mourir. *Claude* épousa en seconde noce *Agrippine* qui l'empoisonna dans un mets de champinions qu'il aimait beaucoup.

Néron, se montra humain pendant les

premiers mois de son règne. Mais il surpassa en cruauté tout ce qu' il est possible d'imaginer. Il fit mourir sa mère *Agrippine*, il tua d'un coup de pied *Poppée* sa femme, qui était enceinte. Il fit incendier *Rome*, et contemplait avec joie du haut d'une tour cet affreux spectacle. *Saint Pierre*, et *Saint Paul* furent martyrisés cruellement par ses ordres. *Sénéque* son maître, le poète *Lucain*, *Pétrone*, furent aussi les victimes de ce monstre, qui les força de se faire ouvrir les veines. Tant d'horribles barbaries engagèrent *Sergius Galba*, gouverneur en *Espagne* d'abattre le tyran. *Galba* marcha avec son armée vers *Rome*, *Néron* épouventé s'enfuit pour échapper à une révolution populaire, et fut terminer sa vie et ses crimes dans la maison de campagne de son affranchi *Phaonte*, où ce tyran se mit un poignard sur la gorge, et avec le secours de son secrétaire *Epaphrodite* il se fit une blessure mortelle.

Vespasien, régna avec justice et humanité, cependant on l' accuse d' avarice. Il mit un impôt sur les urines. La ville de *Jérusalème* fut prise par son fils *Titus*. Le fameux temple de *Salomon* fut réduit en cendre, et la population passée au fil de l' épée. *Vespasien* régna treize ans, il tomba malade, sentant sa fin s' approcher, il se leva en disant qu' un Empereur devait mourir de bout, et il expira ainsi.

Titus. La bonté, la clémence et la justice

furent le caractère de cet excellent prince. Il fit le sacrifice de son amour pour *Bérénice*, parce que cette princesse ne plaisait pas au peuple romain. C' est sous cet Empereur que la première éruption connue du mont Vésuve eut lieu, et que *Pline* le naturaliste y perdit la vie. *Titus* eut le surnom, *de délices du genre humain*, il ne régna malheureusement que deux ans.

Domitien, frère du précédent fut accusé de la mort de *Titus*. Il commença son règne avec douceur et justice, mais bientôt il donna essor à son caractère féroce, et commit de grandes cruautés. Il passait son tems dans l'intérieur de son appartement à tuer des mouches. Il tirait de l' arc avec une telle adresse qu' il faisait passer une flêche entre les doigts de la main d' un esclave sans la toucher. *Domitie* sa femme ayant lu son nom et celui de plusieurs grands personnages, dans la liste des victimes que *Domitien* voulait faire mourir, le prévint et le fit tuer en s' unissant à d' autres conjurés.

Trajan, fut un prince admirable par ses vertus. *Plutarque* son maître lui écrivit une lettre touchante à son avénement à l' empire, en lui recommandant de ne point oublier tous les soins qu' il avait pris pour le rendre sage. Sa bonté n'est pas sans tache, *S. Clement*, *S. Simon*, *S. Ignace* furent cruellement martyrisés pendant son règne.

Il mourut agé de soixante-treize ans d' un coup d' apopléxie.

Adrien, neveu de *Trajan*, se fit aimer de ses sujets par ses vertus, il n'était point exempt de quelques vices. Il fut bon poète, excellent orateur. Il disait qu' il n' était pas Empereur pour lui, mais pour le bonheur de son peuple. Il mourut après un règne de vingt deux ans, agé de soixante-douze ans.

Marc-Aurèle et *Lucius Vérus* régnèrent ensemble, le premier fut un exemple de sagesse et de bonté, le second d'ignorance et de folie. *Vérus* en retournant avec son armée de chez les *Parthes*, apporta dans *Rome* une peste terrible, ce malheur fut attribué aux chrétiens, qui subirent une violente persécution, *S. Justin*, *S. Policarpe* et beaucoup d' autres furent martyrisés. *Vérus* mourut d'un coup d'apopléxie, *Marc-Aurèle* resta seul, et effaça par ses vertus tout le mal qu'avait fait son collègue. Ce digne Empereur fut attaqué à *Vienne* d' une maladie dont il mourut. Son fils *Commode* lui succèda, ce fut un monstre, qui après douze ans de règne fut étranglé.

Elvius-Pertinax succèda à *Commode*, son courage et ses vertus le rendaient digne d'occuper le trône, malheureusement il ne régna que trois mois, un soldat le tua d' un coup de lance, parce qu' il voulait corriger la corruption des moeurs, et rétablir la discipline militaire. Ce vertueux prince eut

pour successeur *Didier*, homme sans mérite, qui acheta l'Empire en payant des sommes considérables, le sénat le fit assassiner.

Septimus-Sévère fut proclamé Empereur par son armée. Ce prince fut célèbre par son esprit, sa prudence et son savoir. Il était aussi grand dans ses vertus, que cruel dans sa sévérité. Il régna environ dix huit ans, et mourut à York dans une expédition qu'il fit en Angleterre. *Caracalla* et *Géta* ses fils avaient un droit égal à l'Empire, mais l'ambition de *Caracalla* le porta à la cruauté, il massacra son frère dans les bras de sa mère, et devint par ce fratricide le seul maître. Il régna avec une horrible tyrannie, ce monstre surpassa en barbarie *Néron* et *Domitien*. Le centurion *Martial* en délivra ses sujets, il le tua d'un coup de poignard, il ne régna que six ans

Elio-Gabale monta sur le trône à l'âge de quatorze ans, son règne qui ne fut que de quatre ans, n'est qu'un mélange de mollesse, de libertinage, d'extravagance et de cruauté. Il épousa six femmes, qu'il répudia les unes après les autres. Il faisait égorger la plus belle jeunesse de l'Italie pour consulter l'avenir par l'inspection des entrailles humaines, enfin il fut assassiné, et son corps fut jeté dans le Tibre.

Alexandre Sévère agé de seize ans, successeur d'*Elio-Gabale*, était plein de talens et de vertu, il était excellent géo-

mètre, musicien, peintre, sculpteur, et personne ne l'égalait dans la poèsie. Ce prince régna environ quatorze ans et fit le bonheur des romains, mais la licence des troupes provenant de la corruption d'*Elio-Gabale*, porta les soldats à la révolte, ils tranchèrent la tête à ce bon prince, et à *Mammée* sa mère, qui déjà était instruite dans la doctrine de J. C.

Maximilien, fauteur de la sédition qui causa la mort de *Sévère* fut élu Empereur, cet homme d'abord obscure avait été pasteur dans la Thrace. Sa force physique fut la cause de son élévation, sa stature était gigantesque, il avait huit pieds de hauteur, il avait assez de force pour briser d'un coup de poing les dents à un cheval, et lui casser la cuisse d'un coup de pied, on prétend qu'il mangeait quarante livres de viande, et buvait également. Ses cruautés le rendirent odieux à ses sujets, il fut assassiné avec son fils, et leurs corps furent jetés aux chiens et aux oiseaux de proie.

Gordien fut proclamé Empereur, et eut pour associé *Philippe*. Ce vertueux prince eut tant de respect pour son précepteur *Miséréus* qu'il épousa sa fille. Il aimait avec passion les livres, il avait une bibliothéque de 62 mille volumes. *Philippe* eut l'art de fomenter une sédition dans laquelle l'Empereur fut assassiné, mais comme l'ingratitude ne reste point impunie, les troupes se révoltèrent en faveur de *Dé-*

cius leur général, Philippe eut la tête tranché, et *Décius* fut reconnu Empereur. Ce prince était sage; le sénat le déclara égal à *Trajan*. Cependant il se montra cruel envers les chrétiens. L'amour extrême qu'il portait à son fils, qui fut tué dans une bataille contre les Goths, fut cause qu'il se jeta avec son cheval dans un marais, où il périt, cet infortuné ne régna que deux ans et demi.

Gallus eut assez d'adresse pour s'emparer du trône. Son règne ne fut qu'une suite de débauches, il fit souffrir aux chrétiens toutes sortes de persécutions, il fut tué par son général *Emilien*, dans une bataille qu'ils eurent l'un contre l'autre. *Gallus* ne régna que deux ans et quatre mois, sa mémoire fut chargée de la haine de ses sujets.

Valérien qui succéda, avait des talens et du courage, mais dans une bataille contre les Perses, leur roi *Sapore* le fit prisonnier. Ce dernier se servait du malheureux Valérien qui était obligé de se mettre à genoux pour servir d'escabelle à *Sapore* quand il montait à cheval. Enfin après sept ans d'avilissement, on lui créva les yeux, et ensuite il fut écorché vif, et mourut dans les plus affreux tourmens. *Gallien* son fils promit de venger son père, et cette condition le fit proclamer Empereur, mais il oublia cette promesse, il s'abandonna à la mollesse et à l'oisiveté, son règne fut court, un soldat le tua.

Flavius-Claude régna peu de tems et avec modération, il mourut d'une fièvre pestilentielle, *Aurélien* son successeur était d'une force surprenante et d'un courage invincible. Sa sévérité causa sa mort, il fut assassiné après avoir régné cinq ans.

Le sénat lui donna pour successeur *Tacite* homme d'un mérite remarquable, et peu ambitieux des honneurs, il aimait beaucoup la lecture, il ne régna que six mois, il mourut en marchant contre les Perses avec qui depuis long-tems on était en guerre.

Probe, proclamé Empereur par l'armée régna six ans, ses soldats le tuèrent à cause de sa sévérité sur la discipline. Son préfet prétorien, *Marc-Aurèle-Casus* fut porté sur le trône par l'armée, son règne fut éphémère, il fut frappé dans sa tente par un coup de foudre, plusieurs personnes furent tuées avec lui. Son fils, *Numérien*, à peine monté sur le trône fut assassiné.

Dioclétien et son associé à l'Empire, *Maximin*, régnèrent paisiblement, ils remportèrent de nombreuses victoires. Ces deux Empereurs philosophes dédaignèrent le souverain pouvoir, ils déposèrent la couronne, préférant la vie privée à l'éclat trompeur du trône. Cependant ils exercèrent de grandes cruautés sur les chrétiens.

Enfin je terminerai ces extraits par *Constantin* fils de *Constant Clorrus*, ainsi surnommé à cause de la pâleur de sont teint. *Constantin* abjura le paganisme et se fit chrétien.

il vit dans le ciel une croix de feu qui détermina sa conversion, et dès lors les chrétiens ne furent plus persécutés. *Constantin* transporta le siège de l'empire à *Bisance*, aujourd'hui *Constantinople*. Ce changement fit perdre à *Rome* son ancienne splendeur; sa décadence qui en fut la suite, conduisit bientôt la capitale du monde à sa chute. *Constantin* sentait qu'il touchait au terme de sa vie, il se fit baptiser et mourut après avoir régné trente ans.

L'empire romain qui avait soumis et éclairé le monde, n'eut une durée que de 146 ans après la translation du siège impérial à *Bisance*, et le grand nom de citoyen romain ne fut plus qu'un vain titre en comparaison de la gloire passée de cette puissante nation, qui avait donné tant d'admirables exemples de la supériorité de son génie.

Les Romains avaient un air de grandeur leurs vêtemens étaient nobles et sérieux les hommes portaient une longue robe, appelée tunique, de couleur blanche, ces habits étaient fixés au milieu du corps par une ceinture et tombaient naturellement à longs plis un peu au-dessus des pieds. Il se couvraient aussi d'un manteau appelé *Toge*. Les deux sexes étaient chaussés d'une espèce de sandale, qu'ils attachaient avec des cordons de cuir. Les bas et les chemises n'étaient point alors en usage. Les guerriers portaient sur la tête un casque surmonté d'un cimier.

Leurs robes, liées à la ceinture, ne descendaient qu'aux genoux. D'abord leurs jambes furent nues, puis ils les couvrirent d'un pantalon colant.

Les romaines mettaient sur leurs têtes de grands voiles qui tombaient longuement sur leurs épaules, mais quoique fort décentes, elles ne couvraient point leurs belles figures. Elles tressaient leurs cheveux avec beaucoup d'art, c'était entre elles une rivalité. De tous les ornemens, dont les dames romaines se piquaient dans leur parure, leurs corsets étaient le plus brillant, elle les enrichissaient d'or, de perle et de pierres précieuses, et comme elles aimaient beaucoup la toilette, elles passaient des heures à la faire.

Les repas des gens riches se servaient avec magnificence, et pour témoigner une grande joie, lorsque l'on portait à la table un gros poisson ou quelque oiseau rare, des joueurs de flûte et de haut-bois les accompagnaient au son de leurs instrumens, et les convives les recevaient avec des battemens de mains et des acclamations bruyantes.

Les romains ne connaissaient point l'usage des chaises, les tables étaient entourées de petits lits sur les quels ils se couchaient en mangeant. Ils versaient du vin sur la table en l'honneur des dieux, avant de commencer le repas. D'abord ils ignorèrent l'usage du linge, mais ensuite ils se servirent de napes rayées en bandes couleur de pour-

pre et d'or, chacun portait sa serviette quand on allait dîner hors de chez-soi.

Dans les grandes fêtes, les sales à manger étaient parsemées de Lys et de roses, les commensaux et les esclaves se couronnaient de fleurs.

Les romains faisaient un grand usage de bains, ils avaient des édifices magnifiques pour cela ; des crieurs publics avertissaient quand on pouvait s' y rendre. En sortant du bain il se faisaient oindre le corps d'huile ou d'essence, puis ils se retiraient chez-eux pour souper.

Le célibat était une ignominie, une loi expresse le condamnait comme elle encourageait ceux qui se mariaient. Les enfans de construction défecteuse ou faible, qui naissaient du mariage furent d'abord exposés, et abandonnés à la mort, mais ensuite cet usage barbare fut défendue.

Les romains brûlaient les corps de leurs morts, et lorqu'ils voulaient en conserver les cendres, pour les mettre dans des urnes, ils les enveloppaient, avant de les brûler dans un drap incombustible d'Amiante (1).

Ils avaient des petits vases nommés *Lacrymatoires* destinés à conserver les larmes

(1) L'amiante est une végétation, en filet minéral très soyeux, et incombustible, on en fait plusieurs choses, des gants, de la toile, etc. et quand ces objets sont sales, on les jette dans le feu pour les nettoyer.

qui avaient été versées à la mort d'un parent, d'un ami. Ces vases se mettaient ensuite dans le sépulcre du mort.

Les gladiateurs étaient des hommes qui combattaient sur l'arène d'un amphithéâtre, pour le plaisir inhumain du peuple, ces malheureux avaient une arme meurtrière à la main en se livrant à ses cruelles exercices. Ils combattaient volontairement nu; ou on les y forçait, soit contre un homme, ou une bête féroce.

DIALOGUE ENTRE UNE DAME FRANÇAISE DE NOTRE TEMS ET TULLIE FILLE DU GRAND CICÉRON.

LA FRANÇAISE.

Quelle est donc cette dame qui entre à ma toilette si fièrement et sans se faire annoncer.

TULLIE.

Je suis Tullie, née à Rome, il y a environ deux mille ans; je suis venue de l'autre monde, pour voir votre pays, votre personne et votre toilette.

LA FRANÇAISE.

Ah! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame.

TULLIE.

Qui? moi madame que je m'asseye sur ce siège incommode, pour que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges ?

LA FRANÇAISE.

Comment vous asseyez-vous donc, madame ?

TULLIE.

Sur un bon lit, madame.

LA FRANÇAISE.

Ah ! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voici un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIE.

J'aime à voir que les françaises sont aussi bien meublées que nous l'étions.

LA FRANÇAISE.

Ah, Ah ! Madame vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues.

TULLIE.

Nous ne connaissions point les bas, c'est une invention agréable et commode, bien préférable à nos brodequins.

LA FRANÇAISE.

Dieu me pardonne, Madame, je crois que vous n'avez pas de chemise.

TULLIE.

Non, Madame, nous n'en portions point du tems de *Cicéron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille; mais Madame, vous avez là de beaux miroirs, sont ils d'acier, comme étaient les nôtres?

LA FRANÇAISE.

Non, Madame, ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

TULLIE.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait.

LA FRANÇAISE.

Madame, veut-elle me faire l'honneur d'accepter du café, ou du chocolat?

8

TULLIE.

Je n'ai jamais entendu parler de ce que vous appelez, du café, du chocolat.

LA FRANÇAISE.

Ce sont des boissons fort agréables, dont nous usons ordinairement, le matin pour déjeuner.

TULLIE.

Je vous remercie, Madame, de mon tems il n'y avait que les enfans qui déjeunaient, nous dînions à midi, et soupions après le bain à cinq heures. Qu'est-ce que c'est, que cette petite boite, d'où se font entendre plusieurs sons ?

LA FRANÇAISE.

C'est une pendule, cela sert à nous indiquer les différentes heures du jour.

TULLIE.

C'est admirable : nos Romains n'ont jamais rien eu d'aussi merveilleux. Nos horloges que nous appelions clepsydres étaient des machines d'eau qui servaient particulièrement à régler le tems accordé aux orateurs pour parler.



LE FRANÇAISE.

Voici, Madame, un objet qui vous est peut-être aussi inconnu, c' est une petite lunette, ayez la bonté d'appliquer votre œil sur ce verre, regardez cette maison qui est si éloignée.

TULLIE.

Par les dieux immortels ! cette maison est au bout de la lunette, et beaucoup plus grande qu' elle ne paraissait, en vérité vous avez inventé bien des choses, que nous ignorions entièrement. Votre civilisation ne cesse de me surprendre.

LA FRANÇAISE.

Il est vrai, Madame, qu'après avoir vécu neuf cents ans, comme des sauvages, nous avons commencé à nous civiliser, et que nos progrès dans les arts et les sciences ont surpassé de beaucoup les vôtres, mais nous respectons infiniment Monsieur *Cicéron*, votre père, et tous les anciens qui nous ont appris à penser.

TULLIE.

Je vois en vous la politesse d'une grande

Dame, vous auriez été digne d'être matrone romaine.

LA FRANÇAISE.

Ah ! Madame, votre beauté et les graces de votre esprit, vous rendent bien plus digne d'être le modèle de nos françaises, et vous seriez bien dangereuse pour nous.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, et vous verrez que vous n'aurez rien à craindre, tout en vous ne fait qu'exciter mon admiration !

VINGTCINQUIÈME ENTRETIEN.

Vous vous rappelez sans doute, que dans le onzième entretien, je vous ai dit que l' on nomme, l'*Europe*, l' *Asie*, l'*Afrique*, et l' *Amérique*, les quatre parties du monde. Je ne vous en ai fait qu' une simple citation, parce que j' ai cru plus convenable d'en faire un entretien à part, afin de mettre plus de variété dans les différens sujets de nos conférences, qui étant trop longues auraient peut-être fatiguées votre attention.

L' *Europe* est moins étendue que les autres trois parties du monde, mais elle est plus considérable par le génie et l'industrie de ses habitans. Elle contient à elle seule environ 200 millions d'habitans, ce qui est le quart de toute la population du globe, qui s'léève à peu pres à 900 millions d' ames. Je n'entrerai point dans tous les détails qui regardent sa géographie politique, je vous entretiendrai simplement sur les caractères distinctifs des peuples qui forment les diverses nations de l' *Europe*.

Les *Italiens* sont polis, prudens, spirituels, sobres, très propres aux sciences et aux arts, l' Italie possède une prodigieuse quantité de monumens antiques, qui attestent sa gloire passée, et nous remplissent d'ad-

miration pour les grands hommes qu'elle a produits. La langue italienne est la plus harmonieuse de toutes celles qu'on parle en Europe, et par conséquent celle qui se prête le plus au chant et à la poèsie, cependant quoique ayant beaucoup de douceur et de délicatesse, elle est pleine d'énergie. En général chaque état d'Italie à son dialecte particulier. Celui des Napolitains, bien qu'assez rude, est pourtant fort expressif, il est surtout très plaisant et très vif parmi le peuple, dont les reparties naturelles sont aussi burlesques que spirituelles.

La ville de *Naples* a produit un grand nombre d'hommes célébres, il suffit de nommer le *Tasse* et *Sanazzar*, grands poètes. On pourrait en citer une infinité d'autres, dignes d'admiration dans tous les genres de sciences et des arts. Cependant le respect et l'amitié me font éprouver le plus vif désir de cueillir l'occasion favorable, qui se présente ici, pour adresser ouvertement un digne témoignage à la mémoire du savant antiquaire, M. le chevalier *François Carelli*. Ce savant ne cessa durant sa longue et belle carrière de cultiver les sciences avec les plus glorieux succès, il était aussi admirable par la variété et l'érudition de son savoir, que par l'enjouement de son esprit. Ses qualités sociales le faisaient aimer, il ne se servait du poids de sa supériorité qu'avec une douce modération, et sa modestie laissait toujours aux autres

tout ce qui pouvait les faire paraître. J'ai eu souvent l'honneur d'être particulièrement admis chez lui, cette faveur n'avait pour moi d'autres titres, que la franchise de ma gaieté, qui se permettait quelquefois de faire un libre assaut avec celle de l'estimable savant. C'est donc avec autant de reconnaissance, que par un juste devoir, que je donne ici à sa mémoire cette trop faible marque de mon souvenir.

Plusieurs savans étrangers d'un mérite supérieur, ont écrits des voyages fort intéressans sur *l'Italie*. J'ai lu ces voyages plein d'esprit et de grâçes, mais j'ai remarqué avec peine, que les habitans de *Naples* y ont été dépeints et jugés avec une franchise peu propre à plaire à une nation qui est un des premiers types de la civilisation. Les descriptions s'y présentent trop nues, et n'ont point l'utilité d'une critique officieuse. Il est vrai qu'un breuvage amer fait recouvrer la santé, mais les lèvres ne s'en approchent qu'avec répugnance, s'il n'est point adouci.

Ces savans accusent les *Napolitains* d'être paresseux, il est indubitable que l'extrême douceur du climat rend le corps languissant, mais la nécessité du travail remonte bientôt les forces. L'activité dans la classe ouvrière donne à la ville de *Naples* une surabondance de vie qui en fait la plus bruyante des capitales. Les talens

pullulent parmi les *Napolitains*, nulle nation ne vante autant d'hommes illustres, et leurs institutions de toute espèce datent depuis bien des siècles ! Partout on voit l'émulation exciter les arts et les porter journellement à une perfection, qui peut rivaliser hardiment dans bien des choses l'industrie étrangère. Les besoins sont satisfaits au de là du nécessaire, et si l'on voit à *Naples*, comme ailleurs, l'hideuse pauvreté, la triste indigence, c'est que les vices ainsi que les vertus existent chez tous les peuples.

Voyons encore sur quoi s'exerce la critique trop austère des savans voyageurs, l'un d'eux dit, qu'il y a dans *Naples* 40000 mille *Lazzaroni* qui couchent à la belle étoile, qu'ils ne sont vêtus que du climat, et qui ne vivent que de fruits de mer. Nul part la vie animale n'est plus abondante, et ne se reproduit avec plus de variété, que sur cette terre promise, d'ailleurs, si ces assertions étaient justes, la bonté paternelle du souverain ne maintiendrait point à grand frais des établissemens destinés à recevoir les malheureux dénués de tout. Un autre dit que le peuple pousse la superstition jusqu' aux derniers excès du fanatisme. Certes le Napolitain est enthousiaste de son culte religieux, mais qui osera condamner les élans de la piété. La religion est le bien du peuple, et la tranquillité de l'état. Des événemens récens, nous ont cruellement appris que le

manque de respect pour le culte divin est un attentat contre la société, que la colère céleste ne laisse jamais impuni. On accuse aussi, sans doute en plaisantant, les Napolitains d'avoir une passion pour les procès, la raison leur en fait beaucoup plus éviter, qu'ils n'en poursuivent; que les cafés sont remplis de désœuvrés aux figures pâles. Le teint n'est point animé lorsqu'on attend son dîner du hasard. Les capitales fourmillent de cette classe d'hommes, dont l'existence est une énigme, et les lieux publics refoulent de ces êtres malheureusement trop nombreux, qui ne vivent que d'une heureuse rencontre, fruit de cette espèce d'industrie.

Je ne vous dissimulerai point, ma chère Aline, tout en vous entretenant sur l'examen des hommes illustres qui ont jugé en toute rigueur les Napolitains, que je me suis aussi appliqué à étudier vos compatriotes. Je suis pleinement convaincu qu'ils aiment à être flattés, et qu'ils ouvrent facilement la porte de leurs coeurs à ceux qui encensent leur amour-propre. Vous voyez que je suis franc, mes louanges ne sont point suspectes, et dans le témoignage que je fais ici à la vérité, je renferme aussi celui de la reconnaissance, qu'il m'est si doux de montrer à tant de respectables familles, dont j'ai l'honneur d'être estimé.

Les français sont industrieux, braves, actifs, polis, mais légers, confians et spiri-

tuels. Les femmes y sont célèbres par leurs grâces, et leur goût dans les vêtemens. La langue Française est la plus usitée en Europe, elle doit sans doute cette préférence au génie des productions de ce peuple, et au soin qu'on prend encore de la purger des expressions incorrectes, pour l'enrichir de celles qui peuvent l'ennoblir. *Paris* est la capitale de la France, cette grande et belle ville est traversée par la *Seine*, que l'on passe sur plusieurs ponts d'une constructions aussi legère que solide. La population de *Paris* est d'environ 900 mille ames. Cette capitale se nommait du tems des Romains, *Lutetia*, (boue) parce que l'humidité de l'air, et les vapeurs de la terre en rendent les rues boueuses.

Les *Anglais* sont très froidement polis, fort sérieux, grands penseurs, profonds dans les sciences et habiles dans les arts. Le commerce en *Angleterre* est immense, la marine est la source de toutes ses richesses. 15 à 16,000 batimens marchands, colportent dans toute la terre habitable les produits de ses manifactures et celles de ses colonies. *Londres* est la capitale de l'*Angleterre*, l'air y est grossier, mais, quoique sain il donne de la tristesse. C'est une ville très grande, sa population s'éléve à plus d'un million d'habitans. La *Tamise* qui passe à *Londres*, donne les plus grands avantages au commerce.

Les *Espagnols* ont beaucoup d'orgueil,

ils sont loyaux et humains, sobres, patiens et spirituels, la galanterie est leur passion prédominante. *Madrid* est la capitale de l'*Espagne* sur la petite rivière de *Mancarez*, on y jouit d'un air pur et serein; cette ville contient 160 mille habitans. Le palais royal est beau, les édifices publics sont remarquables. La culture et l'industrie sont encore fort peu perfectionnées en *Espagne*.

Les *Russes* depuis peu ont fait de très grands progrès dans la civilisation, ils sont très sobres, et fort soumis à leur souverain. La noblesse y est très aimable, pleine d'éducation et de générosité. *Saint-Pétersbourg* est la capitale de la *Russie*. Cette ville fut batie en 1705 par *Pierre-le-Grand*; sa population est de 300 mille habitans. L'Impératrice *Catherine II.* l'a beaucoup embellie. Le palais impérial est tout en marbre.

Les *Allemands*, sont d'une belle taille, ils sont persévérans, laborieux, inventifs et simples dans leurs mœurs. *Vienne* capitale de l'*Autriche* est dans une situation fort agréable, mais sous un climat mal sain, la beauté et la grandeur de cette ville consistent en ses faubourgs, sa population est de 270 mille habitans.

Les différens caractères nationaux que je viens de tracer ici, sont souvent des sujets de vaines disputes entre les divers peuples. L'amour exagéré de la patrie, l'ambition de la supériorité égarent presque toujours no-

tre raison, et notre injustice brise sans réflexion les liens sociaux qui devraient unir tous les hommes, qui ne sont qu'une seule et même famille, dont Dieu est le seul père. Les nations ont besoin les unes des autres, ce n'est point en se critiquant sur leur plus ou moins de génie, leurs goûts, leurs habitudes, que l'amitié peut établir sa bienfaisante domination, tous les hommes concourent à élever le monument du bonheur général, ils doivent donc tous comme frères, contribuer à son maintien.

Je vous engage fortement, ma fille, de ne point condamner à première vue ce qui semble vous heurter dans les usages étrangers, ce serait vous exposer à un juste ressentiment, d'ailleurs ce qui ne nous parrait que critiquable, est souvent digne d'approbation, quand l'examen nous a montré l'erreur d'un jugement trop précipité. On ne juge qu'en comparant, ainsi ne décidez jamais de la supériorité ou de l'infériorité d'une chose, sur celle que vous ne connaissez pas. N'imitez pas non plus ces ignorans enthousiastes qui ne croient qu'à leurs visions patriotiques, et qui pensent que la nature n'a de libéralité que pour le point de terre qui les vit naître : la mère commune des hommes n'est point une marâtre, son sein fécond nourrit tous ses enfans

Tel climat est doux et agréable, cependant l'extrême température de l'air rend

les corps lâches, paresseux, et susceptibles des plus légères impressions. Tel autre est rigide, les habitans sont robustes, actifs et persévérans dans les travaux les plus rudes. Ici la terre produit avec prodigalité des fruits sucrés et acqueux, là, ils sont, il est vrai, moins abondans, mais ils sont plus substantiels et d'une saveur parfaite. Vous voyez que tout est également dans la balance de la justice, et que l'Etre-Souverain, créateur de l'univers fait reconnaître sa sagesse infinie, dans la prévoyance des partages assignés à chacun.

VINGTSIXIÈME ENTRETIEN.

L' *Asie* est après l' *Amérique* la plus grande des parties du monde. Elle est la plus anciennement habitée, on croit que le genre humain y a pris naissance, et que les autres parties de la terre ont reçu d' elle les sciences et les arts. Elle a été le siège des anciennes monarchies des *Assyriens*, des *Médès*, des *Perses* et des *Grecs*. Les principaux souverains de l'*Asie* sont actuellement l' Empereur des *Turcs*, celui de *Russie*, le roi de *Perse*, le grand *Mogol*, l'Empereur de la *Chine* et celui du *Japon*. Les anciens Romains introduisirent chez eux après leurs victoires le luxe de l' *Asie* qui fut cause de leur corruption et de la chute de leur empire.

L'*Afrique* est moins peuplée, et moins tempérée que l'*Europe* et l' *Asie*. Dans plusieurs endroits la chaleur y est insupportable, elle est fertile sur les côtes, les fruits sont excellens, et les plantes de toutes beautés. Les animaux y sont très gros, on y rencontre beaucoup de bêtes féroces, comme, le *lion*, le *tigre* et des *serpens* énormes. Parmi les peuples d' *Afrique*, il y en a qui habitent dans des villes, d' autres sous des tentes et

d'autres qui sont errans. Les parties de l'*Afrique* sont l'*Egypte*, la *Barbarie*, la *Guinée*, le *Congo*, la *Cafrerie*, l'*Abissinie*, la *Nubie* et la *Nigritie*. Presque tous les peuples qui habitent sous ce climat brûlant ont la peau plus ou moins noire, leurs cheveux sont une espèce de laine noire et crépue.

L'Amérique est la plus grande des quatre parties du monde. *ChristophleColombe* génois fut le premier qui osa en tenter la découverte. Cet habile et courageux marin après avoir éprouvé des difficultés presques insurmontables pour exécuter un projet de si haute importance, partit enfin d'Espagne le 3 août 1492 avec trois petits navires dont les équipages réunies s'élevaient à peine à 90 hommes pour faire une course si longue et si périlleuse, *Ferdinand* surnommé le catholique régnait alors en Espagne, ce prince d'humeur soupçonneuse et circonspecte ne se montrait pas favorable à l'entreprise, il doutait de son succès, mais la reine *Isabelle* son épouse, d'un esprit plus entreprenant parvint à le décider, ainsi l'*Amérique* fut découverte, et d'immenses richesses en furent le résultat pour l'Espagne. L'infatigable *Colombe* eut beaucoup à souffrir, il eut à lutter contre la jalousie de ses contemporains, les tempêtes, les révoltes de ses équipages et les privations de tout espèces. Enfin ce grand homme mourut âgé de 59 ans, des chagrins que lui causèrent les injustices qu'il eut à

supporter, et de l'épuisement où le firent tomber ses fatigues toujours renaissantes. Plusieurs autres marins continuèrent ses découvertes, deux hommes se firent particulièrement remarquer, *Fernando Cortès* et *Pizzare*, le premier était d'un caractère ferme, généreux et d'un courage à tout épreuve, il découvrit le Mexique. Le second, homme de basse condition, sans aucune culture ne savait même pas lire, il était intrépide, cruel et extrêmement ambitieux. Pizzare découvrit le Pérou, qui était alors gouverné par des souverains qui portaient le titre *d'Incas*, ce qui signifie fils du soleil. L'or, l'argent et les pierres précieuses étaient alors si communs dans ce riche pays, que les espagnols en chargeaient des bâtimens qu'ils renvoyaient dans leur patrie. Vous voyez, ma fille, combien Colombe a procuré de richesses à l'Espagne, hé bien, cet homme illustre n'eut même pas la gloire de donner son nom à l'Amérique, ce fut *Améric-Vespuce, Florentin*, qui en jouit, ainsi le premier instant où l'*Amérique* fut connue, fut marqué par une injustice.

L'*Amérique* produit une quantité immense d'herbes potagères et médecinales; des animaux sauvages et domestiques, des oiseaux de toute beauté, et des poissons qui lui sont particuliers; d'excellens fruits et beaucoup de sucre. *L'Amérique* septentrionale contient le *Canada*, les *Etats-unis d'Amérique*, la

Floride, la *Louisianne*, le *Méxique* et la *Californie*. L'*Amérique* méridionale contient la *Terre-ferme*, la *Guyane*, le *Pérou*, le *Chili*, le pays des *Amazones*, le *Paraguay*, le *Brésil* et le pays des *Patagons*, ou terre magellanique.

Les grands fleuves des deux *Amériques*, sont le fleuve *Saint-Laurent*, le *Mississipi*, L'*Orénoque*, le fleuve des *Amazones*, et le *Rio de la Plata*. Les principales Montagnes de l'*Amérique* sont dans sa partie méridionale. La grande chaîne des *Cordilières* qui passent pour les montagnes les plus hautes du monde.

Les montagnes dont nous voyons la terre hérissée, et qui nous paraissent s'élever jusqu'aux cieux, sont par rapport au volume du globe, à-peu-près comme les légères inégalités qui paraissent sur l'écorce d'une orange, sans rien ôter à sa rondeur.

Les montagnes, sont absolument nécessaires dans l'ordre naturel : c'est par elles que nous recevons les eaux, et qu'elles circulent sur toute la surface de la terre. Le sommet des plus hautes, attire et absorbe toutes les vapeurs de la mer qui flottent dans l'air. Les espaces qui séparent les pointes de ces montagnes sont autant de bassins destinés à recevoir les brouillards épaissis et les nues précipitées en pluie. Les entrailles des montagnes sont des réservoirs d'où s'écoulent par des ouvertures, faites par la nature,

les eaux propres à fertiliser les terres. C'est des cimes des montagnes que descendent les rivières et les fleuves ; c'est ainsi que ces eaux en suivant toujours la pente qui les entraine, vont insensiblement se confondre dans celles des mers.

Il y a des Montagnes qui vomissent du feu ou de la fumée. Elles semblent destinées à purger la terre, des matières intérieures dont la fermentation soutéraine nous engloutirait par des explosions effroyables : tels sont l'*Hécla* en *Islande*, l'*Etna* en *Sicile*, le *Vésuve* près de *Naples*, le *Pitchinxa* et le *Cotopaxi* en *Amérique*.

Les grandes montagnes en chaînes se prolongent jusques sous les eaux de la mer, et leurs sommets en se reproduisant sur la surface des eaux forment des îles.

VINGTSEPTIÈME ENTRETIEN.

L'oubli des convenances, ma chère Aline, nous fait perdre toute la considération que l'on se plait à accorder aux personnes bien élevées. La pudeur est la première des vertus chez une femme, rien n'est plus méprisable que celle qui a le malheur de ne point en avoir. Les usages sont des formes sociales que l'on ne blesse point impunément, et si l'on gagne beaucoup à les observer, on perd encore plus en ne point s'y conformant. Voici l'histoire d'une jeune femme, qui est un triste exemple des suites d'avoir le malheur de manquer aux convenances.

Florestine, fille d'un inspecteur de la marine, perdit sa mère dès l'âge le plus tendre. Elle fut élevée par son père qui regardait toutes les convenances sociales, comme des entraves que tout être pensant et bien organisé doit dédaigner. *Florestine* d'un caractère vif et prononcé se fit donc remarquer dans le monde par une tenue et des manières parfaitement conformes aux principes de son père. Sa figure était noble et expressive, mais la pudeur n'y paraissait point,

Ses vêtemens bien qu'élégants et à la mode ne couvrait jamais son corps que d' une manière indécente; saluait-elle quelque personne distinguée, par son rang ou sa réputation. C' était avec un petit signe de familiarité contre la bienséance. Un vieillard, une mère de famille attachaient-ils sur elle des regards d' étonnement, elle leur riait au nez. Quelqu' un abondonnait-il un instant son siège, elle s' en emparait, et ne s' apercevait pas que la personne qu' elle avait déplacé restait de bout. Se trouvait-elle à la porte d' un salon avec d' autres dames, elle entrait la première. A la promenade, elle ne cessait de rire aux éclats et de critiquer tout le monde: en un mot, on la citait partout comme la jeune personne la plus inconséquente.

Florestine avait atteint sa vingt-deuxième années, lorsqu' elle épousa le capitaine *Georges*, jeune officier de marine aussi franc que brave. Son amour pour son époux, lui fit encore plus oublier les convenances qu'elle appelait l' art d' être esclave. Elle ne pouvait se montrer nulle part, sans se faire remarquer par quelques inconséquences, dont son mari seul s' amusait. Plusieurs mois s' écoulèrent, et les extravagances de la belle étourdie ne faisaient que donner chaque jours de nouveaux exemples de ses folles manières.

Cependant le capitaine *Georges* fut appelé au commandement d' une expédition impor-

tante dans l'inde, il partit donc, non sans un vif regret de se séparer de sa chère *Florestine.* Le jour du départ de son mari, rien ne pouvait modérer sa douleur, le surlendemain elle se montra moins triste, et trois jours après elle reprit tout son enjouement. Elle se lença tout-à-fait dans ce qu'elle croyait le bon genre par excellence, et devint plus folle que jamais, mais ses succès ne tardèrent pas à lui coûter chers. Toutes les femmes s'éloignèrent d'elle, les mères surtout firent à leurs filles la défense la plus expresse de l'approcher, la peignant à leurs yeux comme une femme égarée, comme le modèle le plus dangereux à suivre. Bientôt *Florestine* se trouva seule au milieu des plus brillantes réunions, son caractère fier lui fit prendre la résolution de borner sa société à des personnes qui sauraiênt mieux l'apprécier, et l'exempter de cette étiquette qui répugnait à ses goûts et contrariait ses principes d'indépendance.

Cependant Monsieur *de Chamilly* son père crut devoir l'avertir qu'elle était devenue l'objet de la censure la plus amère, et que sa position dans le monde demandait la plus scrupuleuse exactitude. Mais tout fut inutile, *Florestine* ne voulut point abandonner son faux systême, et continua dans son oubli des convenances qui lui fit perdre toute considération, et lui interdit son entrée chez les personnes estimables dont elle cultivait encore quelquefois la société.

Deux ans s' étaient écoulés depuis le départ du capitaine *Georges*, il revint après avoir rempli dignement sa mission, se livrer au bonheur de revoir sa chère *Florestine*, puis ensuite il se rendit chez le ministre de la marine, qui le reçut avec le témoignage de la plus haute estime. En même tems il l' invita dans ses réunions, mais il lui fit apercevoir une espèce de répugnance à ce que sa femme l' accompagnât, bientôt il en fut de même dans les différentes maisons qu' il fréquentait autrefois. *Georges* pressa sa femme de se disculper des graves imputations qui s' étaient formées contre elle, mais celle-ci qui connaissait l'excellent cœur de son mari, ne lui répondit qu' en termes évassifs, sur son peu de goût à se conformer aux convenances sociales, qu' elle appelait ridicules. Le capitaine parut satisfait et promit à *Florestine* de la raccommoder avec tous leurs anciens amis.

Un matin que les époux déjeunaient tête-à-tête, entre un agriculteur, qui salue la jeune dame, d' un air riant et familier, en lui disant qu'il venait lui donner des nouvelles de son joli petit garçon... *Florestine* interdite lui fait signe de se taire ; comment, dit le capitaine d' une voix altérée, de quel enfant parlez-vous ? Du petit *Prosper*, oh ! c' est tout le protrait de madame. Malheureuse s' écrie *Georges* d' une voix terrible, et s'eloignant aussitôt dans la crainte que sa femme ne fut victime du premier mouve-

ment de sa colère. Celle-ci loin de le redouter, s'élance sur les pas de son mari, le rejoint au bas de l'escalier, lorsqu'il formait déjà le projet d'aller loin de sa patrie, maudire les nœuds de l'hymen, et vouer un mépris éternel à l'ingrate, à l'infidèle qu'il avait tant aimée. . . *Florestine* parvint à force de protestation d'honneur, à émouvoir son mari, et à le ramener dans son appartement : alors elle s'empresse de tirer de son secrétaire un écrit qu'elle lui remet, et qui prouve clairement, que l'enfant est le fruit d'un mariage secret, qu'il appartient à une jeune amie de *Florestine* qui, voulant préserver cette infortunée de la haine et de la vengeance d'une famille puissante, s'était chargée de faire élever son fils. . . *Georges* respire, et dit à sa femme : te voilà disculpée à mes yeux, mais ce n'est pas assez, tâche donc que l'avenir répare le passé et de réacquérir la considération des personnes estimables que ton oubli des convenances sociales t'a fait perdre.

Florestine jeune et belle encore voulut réparer les erreurs que lui avait fait commettre son étrange système, mais les premières impressions s'effacent difficilement, elle ne trouva plus dans le monde qu'une indifférence pénible, que des dédains humilians. Tel est le sort d'une femme, lorsqu'elle a le malheur de perdre la considération qui est le bien le plus précieux, et le plus difficile à retrouver.

VINGTHUITIÈME ENTRETIEN.

Vous avez vu souvent, ma chère Aline, les dames riches, parées de diamans, de perles, de coraux. Tous ces ornemens ont frappé vos yeux d' admiration, mais vous ne connaissez ces objets que par l' effet merveilleux qu' ils produisent sur la vue.

Les diamans occupent le premier rang parmi les pierres précieuses, on les trouve dans le sein de la terre. C' est un cristal d' une très grande pureté et fort dur, et on le taille pour lui donner tout son éclat.

Les *perles* se forment dans la chair de certaines huîtres, on les pêche dans les mers des Indes orientales et de l'*Amérique* Des hommes plongent et vont chercher ces *huîtres* sur les rochers où elles se trouvent attachées.

Le *corail* est une substance dure, que l' on trouve particulièrement dans la méditerranée attaché, sur des rochers, sa forme est à peu près celle d' un arbrisseau sans feuilles, il y en a de rouge et de blanc. On fait avec le *corail* beaucoup de choses, les dames s' en servent quelquefois dans leur toilette, en collier et bracelet.

L'industrie humaine toujours active à pour-

voir à tous nos besoins et même à nos plaisirs, nous a procuré tout ce qui est nécessaire à la vie. Nos vêtemens viennent des animaux ou des végétaux. Le *fil* qu' on emploie pour la *couture*, les *belles dentelles*, la *toile* de nos chemises, tout cela se fait avec la peau, d' une plante appelée *lin*. Le *coton* est un duvet végétal que l'on trouve dans les fruits d'une espèce d'arbuste. Il est d'un très grand usage, on en fait des *bas*, des *chemises* et d' autres vêtemens. La *laine* est aussi un duvet qui revet la peau des *moutons*, des *brebis* ou autres bêtes de même nature. Elle est employée dans beaucoup d' étoffes de première nécessité, ou de luxe. Les *laines* d' *Espagne* et d'*Angleterre* sont les plus belles pour la finesse.

Les belles étoffes de soie sont d' abord l' ouvrage d' un *ver*, puis l' homme par son art en fait des tissus de mille couleurs différentes qui servent à faire des vêtemens et beaucoup d' autres choses aussi utiles qu'admirables.

Le *ver-à-soie* est originaire de la *Chine*. Il sort d' un petit œuf à-peu-près gros comme la tête d' une épingle : voilà son premier état. Il devient ensuite un petit *ver*, il se nourrit de feuilles de *mûrier* pendant un certain temps, puis il se renferme dans une enveloppe de *soie* de la grosseur et de la figure d' un œuf de pigeon. Alors il reste

sans vie et sans mouvement. Jusqu' à ce qu' enfin, il sort de son tombeau de soie pour devenir un *papillon* : après cessant de vivre réellement, il se prépare une autre vie par les petits oeufs qu' il pond. Telles sont les variétés de l' existence de ce précieux insecte dont le travail nous donne de si belles étoffes.

Nos besoins ne se sont point limités à se contenter de nos propres biens, nous avons été dans différens climats chercher les productions qui ne sont point naturelles au nôtre. Le commerce en faisant circuler l'abondance s' est empressé de nous satisfaire, et par un trafic mutuel il fait circuler tous les dons de la nature. La nécessité attire les peuples l' un vers l' autre, c'est en vain que les mers les séparent, le commerce franchit ces espaces immenses pour porter à un peuple ce qui lui est étranger, et recevoir en échange ce qu' il manque à un autre. C' est ainsi que nous tirons des pays lointains ce que le nôtre ne produit pas, comme: la *canelle*, les *girofles*, la *muscade*, le *café*, le *cacao* et le *sucre*.

La *canelle*, est une seconde écorce des tiges ou branches d' un arbre dont le nom est *canellier*. Les *girofles* sont les fleurs desséchées d' un abre nommé *girofier*. La *muscade* est le fruit du *muscadier*, arbre que l' on cultive dans les *Indes orientales*. Le *café* est une semence du *cafier*,

cet arbre s' élève assez haut, mais il est fort mince. Le *café* le plus estimé est celui de *Moka* dans l' *Arabie*. Le *cacao* est une espèce d' *amande* produite par un arbre, c' est avec ce fruit et du sucre que l' on fait le chocolat. Le sucre, est le suc de la moëlle de certains roseaux, que l' on cultive dans l'*Amérique*, et qui, après un long et pénible travail se change en cette substance solide, blanche, douce et si agréable au goût.

Un insecte admirable par son industrie, nous donne aussi un suc sucré, connu sous le nom de miel qui est le produit de l'*abeille*. Ces mouches vivent en grande famille, sous le gouvernement d' une reine. Les hommes les élèvent dans des ruches qui sont des espèces de paniers où elles déposent leur miel. La reine seule est exempte de travailler, les unes s' occupent à nétoyer la ruche, les autres veillent sur les ouvrières; plusieurs se répandent dans les campagnes dès le point du jour; et vont picorer les fleurs pour composer le miel. Celles qui se montrent paresseuses, sont impitoyablement mises à mort. Cela doit nous convaincre combien la paresse est un vice détestable.

L'abondance et le superflu n'ont pas toujours été répandus comme ils le sont maintenant. Les hommes apprirent d'abord à se faire des cabanes, et à se couvrir des peaux des bêtes qu' ils

tuaient à la chasse pour se nourrir. Le besoin fit naître l'industrie, et de celle-ci vinrent les arts qui d'abord furent très imparfaits, mais le génie de l'homme observateur, leur donna d'âge en âge, un nouvel essor qui forme aujourd'hui la source féconde de tous les biens dont nous jouissons. Parmi les arts utiles, celui du navigateur est sans contredit une des plus belles productions de l'esprit humain. Ceux qui les premiers ont hasardé leur vie sur la mer, se sont contentés de cotoyer toujours la terre. Peu-à-peu devenus familiers avec le danger qu'ils couraient, ils ont osé traverser cette grande étendue d'eau, et se laisser guider par certaines *étoiles* qu'ils avaient remarqués. Enfin le génie d'un napolitain nommé *Flavio Gioja* natif de la ville d'*Amalfi* inventa la *boussole* en 1302, et dès-lors l'art nautique eut de nouveaux succès qui placent à jamais ce grand homme dans les annales de l'histoire. La *boussole* ou *cadran de mer*, est une aiguille frottée d'une pierre appelée *aimant*, qui a la propriété singulière de se tourner toujours d'elle même vers le *nord*. Par ce moyen le conducteur du vaisseau, qu'on nomme *pilote*, dirige sûrement sa route, en observant aussi la position des *étoiles*, par rapport à l'endroit où il se trouve, et la hauteur du *soleil* dans le cours de la journée.

VINGTNEUVIÈME ENTRETIEN.

Il est difficile de trouver une personne qui ait assez de sagesse pour se contenter de sa situation. Chacun se plaint, et nul ne sait se rendre heureux. Nos idées fantasques égarent notre raison, nous passons nos jours à rêver sur ce qui pourrait satisfaire nos caprices, et la mort vient marquer notre dernière heure, que nous n'avons point encore su trouver le premier instant d'une vie tranquille. C'est donc nous, qui sommes les propres artisans de nos peines. Le bonheur existe en nous, nos désirs immodérés l'empoisonnent, et nos erreurs accumulées nous le font perdre sans retour. Pour être heureux, sachons nous contenter de notre sort, et user avec sagesse de la fortune, si elle est notre partage.

Voici, ma chère fille, une conversation entre un père et son fils, elle vous montrera dans l'histoire d'un mendiant, combien il est souvent funeste pour nous d'avoir des désirs, au de là de ce qu'il ne nous est permis, Dieu n'en permet la réalisation que pour nous châtier.

LE FILS.

Les personnes riches doivent être bien heureuses, n' est-ce pas mon père ?

LE PÈRE.

Pourquoi cela mon fils ?

LE FILS.

Parce que les richesses font éprouver le plus grand des plaisirs, celui de soulager les malheureux.

LE PÈRE.

Certainement qu' une belle ame n'en goûte pas de plus véritable, mais il y a beaucoup plus d' hommes insensibles à l' infortune de leurs semblables, qu' il n' y en a pour les soulager.

LE FILS.

Je sens dans mon cœur des sentimens bien plus humains, et si le ciel m' avait fait naître riche, ou s' il voulait par le travail me donner de la fortune, les malheureux ne s' éloigneraient jamais de moi, sans éprouver la sensibilité de ma compassion.

LE PÈRE.

Mais, mon fils, êtes vous bien certain, que vous conserveriez dans une situation plus élevée, les mêmes sentimens dans lesquels vous êtes maintenant? Les richesses changent aussi le moral d'un homme. Tel qui dans la médiocrité, était sage et obligeant, devient dans l'opulence dur et inhumain.

LE FILS.

Comment mon père, celui qui était dans la médiocrité, et que la fortune comble de ses faveurs, ne trouve plus son bonheur à faire des heureux?

LE PÈRE.

Cela n'est malheureusement que trop vrai, en voici un exemple frappant dans l'histoire que je vais vous raconter.

M. Martinel était un petit marchand de toile, et quoique les gains de son industrie fussent très légers, cependant un pauvre ne s'adressait jamais en vain à lui, et il accompagnait toujours ses aumônes de paroles consolantes. Cet homme se trouvait fort heureux dans cette espèce de jouissance, et n'avait que le seul regret de ne pouvoir l'augmenter autant qu'il sentait en lui le

désir de soulager la misère des autres. *M.r Martinel* se trouvait un jour à la bourse où des affaires le concernant, l'avaient obligé de se rendre, et tout en s'entretenant avec des amis, sur ce qui l'intéressait, il entendit auprès de lui de grands négocians qui parlaient entre eux de riches cargaisons, et des bénéfices considérables qu'ils devaient en retirer. Combien ces gens-là sont heureux, disait-il en lui même, ah! si j'étais aussi fortuné qu'eux, le ciel qui lit dans mon coeur, voit tout le bien dont je serais capable envers les pauvres.

M.r Martinel en rentrant chez lui, éprouvait déjà les tourmens de l'ambition, ses funestes effets lui montraient qu'il était déplacé dans la médiocrité de son commerce de toile, et dès-lors il conçut l'espoir de parvenir à rendre la fortune plus libérale en sa faveur.

LE FILS.

Jusqu'à présent ce monsieur, me semble ne mériter que de l'estime, il était digne des richesses, puisqu'il ne voulait les obtenir que par son travail et son émulation.

LE PÈRE.

Oui, mon fils, mais quand elles étouffent en nous les sentimens de bienfaisance, qui rendent l'homme vraiment estimable, leurs

effets sont funestes, elles nous ôtent le repos, et nous entrainent dans tous les vices.

LE FILS.

Si l'ambition des richesses fait le malheur des hommes et qu'elle produise des changemens aussi affreux dans leurs caractères, je préfère la médiocrité où je suis, à tous les trésors du monde.

LE PÈRE.

Enfin, *M.r Martinel*, agité par ses agrandissemens de fortune marchait avec distraction, lorsqu'un homme en s'approchant de lui le pressa vivement de prendre le seul billet de loterie qu'il lui restait. Qui sait, dit le petit marchand de toile ; si la fortune ne vient pas déjà me prévenir, allons j'accepte cet heureux présage, et il prit le billet qu'il paya 40 francs. Cependant il flottait entre la crainte d'avoir hasardé son argent, et l'espoir du gain qui pouvait combler l'objet de ses voeux. Son attente ne fut pas longue, il gagna une somme de 200,000 francs. La joie fut dans son coeur, il s'y livra pendant plusieurs jours avec la plus vive impression, enfin sa raison reprit ses facultés et il commença à se creuser le cerveau pour trouver les moyens d'augmenter encore cette somme considérable. Il fit dif-

férentes spéculations qui toutes eurent de pleins succès, et je dois vous dire à sa louange, qu'il resta même pendant quelque tems l'ami des pauvres.

Malgré cela il passa bientôt, de sa générosité estimable à la prodigalité qui est le premier pas vers la dissipation. *M.r Martinel* ne se plaisait plus dans la société modeste de ses anciens amis. Il voulut se présenter dans les brillantes réunions, c'étaient, disait-il, les seules qui convenaient à un homme parvenu à une haute fortune comme lui. Il régla donc sa conduite sur les dépenses fastueuses que faisaient ses nouveaux amis, et ne pensa plus qu'à les égaler. Il devint dissipateur par vanité, et s'abandonna aux plus grands désordres. Toutes ses coupables extravagances réduisirent bientôt sa fortune, qui déjà ne pouvait plus soutenir son luxe ruineux.

LE FILS:

Eh comment! il ne voyait pas qu'il tombait insensiblement dans la pauvreté, et que son commerce de toile allait aussi s'anéantir?

LE PÈRE.

Il l'était déjà, mon fils, mais pour jouir plus largement de ses plaisirs corrupteurs il l'avait entièrement abandonné.

LE FILS.

Voilà une faute sans pardon, mais n'aurait-il pu s'y remettre de nouveau ?

LE PÈRE.

Non, mon fils, son honneur était perdu, personne n'aurait eu de confiance en lui. D'ailleurs les richesses l'avaient rendu si orgueilleux, qu'il regardait son ancienne profession trop au-dessous de lui, et la seule idée d'y rentrer le faisait rougir, parce que ce commerce, disait-il, était indigne de lui.

LE FILS.

Sans doute qu'il ne distribua plus ses secours aux pauvres ?

LE PÈRE.

Non, il les repoussait cruellement en leur disant, je n'ai pas acquis des biens pour vous les partager, le pauvre est fait pour travailler, et je ne veux point par des dons mal-à-propos, encourager votre fainéantise, allez gagner votre vie plus utilement.

LE FILS.

Tant d'insensibilité me font horreur, cet homme ne redoutait donc point les châtimens du ciel ?

LE PÈRE.

Son cœur était devenu si méchant, et si dénaturé qu'il poussa la barbarie jusqu'à retirer à sa mère la pension qu'il lui faisait, cette malheureuse femme le pria de lui donner au moins par charité un petit coin dans sa maison pour terminer ses jours, mais son indigne fils le lui refusa, et la vit périr avec indifférence, dénuée de tout, dans la plus affreuse misère.

LE FILS.

Ah! mon père, vous me faites frémir, comment ce monstre a-t-il pu survivre à un tel crime?

LE PÈRE.

Mon fils, le méchant reçoit tôt ou tard la récompense qu'il mérite, il ne peut se soustraire au juste châtiment de la colère céleste. Cet homme épuisa entièrement sa fortune dans les plus crapuleuses débauches, il devint l'opprobe de tout le monde, auquel il demande maintenant avec honte l'aumône. Sa conscience criminelle le dévore, la terreur de ses crimes ne cesse de déchirer son cœur pour le punir de la noirceur épouvantable de ses actions.

TRENTIÈME ENTRETIEN.

L'amour maternel semble être sur la terre une image de la divinité, rien n'est comparable à la tendresse d'une bonne mère, son coeur est tout ce qu'il y a de plus parfait. Qui pourrait compter les bienfaits infinis dont nous sommes débiteurs envers celle qui nous donna la vie, à peine nos yeux s'ouvrent-ils à la lumière que nous recevons de la sollicitude maternelle les soins les plus vigilans. Les larmes que nous causent nos premières douleurs, éveillent les premières inquiétudes de cette mère, qui dévouée entièrement à son enfant chéri ne trouve le bonheur qu'à pourvoir à ses besoins sans cesse renaissans.

Notre naissance comble les auteurs de nos jours de la plus douce allégresse, cependant nos pleurs appellent bientôt les soins qu'exige notre misère et nous passons ce commencement de la vie dans les cris et le sommeil. L'enfant vient au monde et semble dans ses faibles mouvemens demander à jouir de sa nouvelle liberté, hélas! il est trompé, l'imprévoyance ne lui donne que des chaînes, on l'entoure de linges et de bandages qui ne lui permettent plus de se

mouvoir. Cet usage dénaturé prive le nouveau-né du besoin qu'il a de s'étendre, d'exercer ses articulations, qui dans cet état de gêne s'engourdissent, et en le privant de l'usage naturel de leurs jeux, son accroissement ne se fait qu'avec lanteur. Que l'enfant soit donc nourri dans toute la liberté de ses membres, il acquerra bientôt la force et la bonne conformation que nos entraves arrêtent si cruellement.

Une mère oublie son premier devoir, en confiant son enfant à une femme mercenaire, celle qui lui donne le jour doit le nourrir de son sein, la nature sage et prévoyante le veut ainsi, et l'amour maternel ne saurait trouver une plus douce satisfaction. L'enfant en recevant la santé contractera dès le berceau les premiers mouvemens de la tendresse filiale. C'est ainsi que ce trésor d'une bonne mère se fortifiera de jour en jour sous ses yeux et que le moment trop redoutable de la dentition viendra lui indiquer l'époque opportune, où son cher nourrisson devra bientôt laisser son aliment primitif pour être habitué insensiblement à en recevoir d'autres plus solides.

Un enfant passe six ou sept ans entre les seules mains de sa mère, ensuite il est remis dans celles d'un instituteur auquel on confie ce dépôt précieux. Ce maître sans doute respectable ne doit point oublier qu'il tient auprès de son élève la place de ses

parens, et qu' il doit en avoir le dévouement et la fermeté; qu'à peine sorti de l'enfance, ce petit être n'a encore ni vertus ni vices, et que du succès des peines que l'on se donnera pour former son caractère, dépendront un jour les qualités ou les défauts de son esprit, et peut-être les vices ou les vertus de son cœur.

La fibre de l'enfant s'amollit facilement, le sommeil est plus nécessaire à cette fleur de l'âge que dans tous les autres degrés de la vie. Les veilles prolongées altèrent sa santé et les roses qui colorent sont teint se changent en de tristes lis. L'enfant doit se coucher de bonne heure, et se lever de même, qu' aucun de ces pernicieux amusemens qui sont pris sur son repos ne lui soient permis, son esprit encore faible, ainsi que son corps éprouverait la même altération.

On ne saurait trop rappeler à l'enfance, les devoirs de la piété, dites lui: que Dieu ordonne à tous les hommes de l'aimer; mais qu' il se plait surtout à recevoir les hommages d'un jeune coeur, parce qu' il est plus pur et plus chaste. Un enfant ne doit jamais se coucher sans faire ses prières, et sa première pensée à son réveil doit être pour l'amour et la crainte de Dieu.

Les enfans s'effrayent dans les ténèbres, et des personnes ignorantes augmentent en-

core cet effroi, par des contes qu'elles leur font sur les revenans, les fantômes et les esprits. Ces extravagances sont dangereuses elles frappent leur imagination d'une impression indélébile, dont leur esprit conserve les traces, lors même que le fruit de la raison vient à sa maturité. Pourquoi ne pas les entretenir de choses vraies, et qui, en les intéressans, laissent dans leur mémoire un fait réel et instructif? l'histoire, sainte, si belle, si pure dans sa morale, est le livre d'où l'on doit tirer les sujets d'entretiens dont les enfans sont extrêmement amateurs.

Une nourriture saine et en juste quantité donne aux enfans la santé la plus vigoureuse; si vous remplissez leur estomac de trop d'alimens vous leur causez des ravages affreux qui les précipitent dans un état de langueur dont la mort est trop souvent la suite. N'écoutez point les conseils stupides de ces vieilles femmes qui s'érigent en *Mentor* des enfans, la conservation de leur santé ne doit point être confiée au hasard. Le déjeuner doit se limiter aux fruits de la saison. Le dîner est le repas où l'on peut leur donner une nourriture plus abondante, sans cependant s'éloigner de la modération. Le bon pain, du vin en fort petite quantité des viandes apprêtées simplement, suffisent pour satisfaire leur appétit. Le souper doit être léger, le repos du sommeil ne doit

point être troublé par une digestion pénible. Tel est le régime alimentaire de ces petits individus.

La gourmandise est le pêché mignon des enfans. S'ils ont quelque argent, ils ne l'emploicnt qu'à acheter du bonbon et des sucreries. C'est un défaut honteux dont il faut sévèrement les corriger. Les suites les plus funestes en sont la conséquence, et l'on voit des gourmands dissiper leur fortune pour satisfaire cette méprisable passion.

La plupart des enfans passent huit heures par jour dans la contrainte, et l'esclavage de l'école, cependant les élémens de cet âge tendre sont le mouvement et les jeux ; que les parens leur laissent donc jouir d'un trop court moment de liberté, lorsqu'ils sont de retour chez eux. On leur interdit la paresse et l'oisiveté, il serait injuste d'exiger qu'ils fussent toujours appliqués, ils ont besoin de donner essor à leur vivacité. L'exercice du corps, les fortifie, rend leur esprit dispos, et une course faite sans réserve dans la campagne est un des grands bonheurs de cet heureux âge de la vie.

C'est maintenant que se présentent les obligations paternelles, voici l'époque de la brillante jeunesse, où le morale et le physique développent et étendent leurs forces. C'est alors que l'orage des passions atise le feu de cet âge où tout est efferves cence et impétuosité, heureux le jeune hom-

me qui n'est point entrainé hors de la route qu'il doit parcourir ! C'est à vous père de famille à contenir votre fils, devenez son meilleur ami, il vous doit le jour, vous lui devez la sagesse de votre appui. La jeunesse est prompte à recevoir l'impression des vices, l'ardeur de ses sens l'entraine avant que la raison se fasse entendre, et son cœur brûlant de transports se laisse aller sans retenue à la séduction des plaisirs trompeurs. Rien ne peut dispenser un père de veiller sur la conduite de son fils, s'il ne remplit pas un devoir aussi sacré, des larmes amères lui apprendront combien sa faute a mérité d'être punie.

Dans l'âge mûr, l'homme jouit de toute sa force physique, son esprit ayant acquis sa fermeté n'est conduit que par la puissauce de la raison. Son ame anime un corps parfait, sa prudence est active, la sagesse préside à ses actions, et son coeur devenu maître de ses passions, n'a plus à en redouter les dangers.

Presque tous les hommes sont naturellement portés à se marier. Le célibat qui n'a pour but qu'une conduite licensieuse, est une offense grave, faite à la morale, c'est une solitude semée d'écueils et de troubles. Une épouse partage nos prospérités et nos peines, on doit l'aimer, la soutenir et la respecter. L'oubli de la foi conjugale est un parjure marqué du sceau de la réprobation, la vertu

s'en offense, et la justice du ciel le fait expier. Deux époux doivent être également soigneux de leur bonheur, il n'en est point sans une affection mutuelle. Les égards, la complaisance sont les puissances tutélaires du mariage, si l'on en manque, le flambeau de l'hyménée devient bientôt celui de la discorde. Le pouvoir doit toujours se laisser guider par la raison, il serait ridicule qu'une femme voulut en être l'arbitre, mais le mari qui en use en despote, est un furieux, qui en se portant à tous les excès, oublie qu'il doit à sa femme autant de respect, que le bonheur de l'aimer lui est nécessaire. L'éclat d'un beau jour est souvent obscurci par un nuage, ne soyons pas trop prompts à nous en alarmer, un ciel plus pur plus brillant se montre toujours après l'orage.

Il en est de la vie, comme du changement des saisons, la triste vieillesse est l'image de l'hyver. Combien nous lui devons de respect! Ce dernier terme de nos jours qui n'est plus que souffrances et douleurs, réclame de la reconnaissance tous les secours que l'on doit à ses maux. La vieillesse ainsi que l'enfance n'existe que par les autres, le poids des années la rend languissante, que nos soins l'aident donc à le supporter.

L'homme aux approches de sa destruction, éprouve un effroi que la religion seule sait affaiblir et vaincre. Les lois de la mort

frappent tous les âges, sa faulx nous atteint impitoyablement, elle étend ses droits sur tout ce qui respire. Rien n'est plus certain que la mort; et rien n'est plus incertain que notre dernière heure. L'homme serait bien à plaindre s'il connaissait le terme de sa carrière, quelles tourmens n'éprouverait-il pas? Comment pourrait-il goûter les douceurs de la vie? Voyez le vieillard qui a joui de longs jours, la pensée de sa fin prochaine le saisit de terreur, et l'arrêt fatal vient-il le frapper qu'il tombe entre les bras de la mort et ne sent même pas son dernier moment, en payant la dette de la vie.

Il est aussi naturel de mourir que de naître, les peines de la vie doivent nous consoler de la mort, et il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. Tous les momens de la vie nous conduisent insensiblement au trépas, notre conscience nous en console par le souvenir de nos bonnes actions, et et par l'assurance que la religion nous donne d'une heureuse félicité. Mais les remords nous rendent la mort plus cruelle, les tourmens secrets de notre ame sont sur la terre, les précurseurs du supplice et du désespoir que la sentence du *Souverain Juge* prononcera inexorablement contre nous. Préparons-nous donc par la pratique des vertus à obtenir une récompense éternelle, pensons que out le reste s'évanouira comme une ombre,

mais que ce que l'on fait pour plaire à Dieu ne s'efface jamais, et que nous le retrouverons dans le bonheur ravissant dont il comblera ceux qui le servent avec amour sur la terre.

Ce dernier entretien a été spécialement sur les quatre âges de la vie humaine et sur les différentes obligations attachées à chaque époque de notre existence. Vous avez vu combien la faible enfance exige de soins minutieux, les inquiétudes, les peines constantes qu'elle cause, et le dévoûment affectueux dont on entoure son berceau. Je vous ai dépeint la bouillante jeunesse qui ne vit que d'élans et de transports fougueux. L'âge mûr où les passions amorties, n'ont plus assez de force pour offusquer la raison, et laissent à l'esprit le calme si propice à la recherche du bien-être. Enfin la froide vieillesse qui à pas lents et douloureux achève tristement ce qu'il lui reste à parcourir du chemin de la vie.

Interrogez le vieillard languissant? demandez-lui quel a été son rôle sur la scène variée du monde? hélas! il vous répondra: comme un homme qui s'éveille et qui se rappelle confusément un songe fugitif. Les quinze premières années de la vie s'écoulent d'abord dans l'imbécilité de l'enfance, puis dans la contrainte, et sous la férule d'un régent. L'homme ne commence donc à vivre moralement, que quand il a acquis la faculté

d'ordonner ses pensées. C'est alors que la funeste ambition vient le troubler, qu'il éprouve le tourment de parvenir, qu'il se fatigue à fixer les caprices de la fortune, et si l'idole de sès vœux le favorise, souvent aussi, ses jeux trompeurs et cruels terminent par le frapper.

C'est ainsi que nos jours passent insensiblement, flottant entre la crainte et l'espérance. Nous regrettons toujours le passé, sans jamais jouir du présent, et nos désirs insensés en courant au devant de l'avenir, croyant y rencontrer le prestige de tous nos vœux, hélas! ne trouvent que la triste tombe qui renferme le dénoûment du drame de la vie.

La *vie* est proche de la mort,
Lorsqu'on la croit plus éloignée;
C'est une toile d'araignée
Qui se file avec peine, et se rompt sans effort.

Comme des pélerins nous sommes ici-bas.
Le monde n'est qu'un gîte, un vrai lieu de passage:
Quelque bien qu'on y soit, on n'y demeure pas;
Des meubles qu'on y trouve à peine a-t-on l'usage.
Ceux qui viennent après, faisant même voyage,
Les laisseront à ceux qui marchent sur leurs pas.

Nos jours n'ont pas une heure sûre;
Chaque instant use leur flambeau,
Chaque pas nous mène au tombeau;
Et l'art, imitant la nature,
Bâtit d'une même figure
Notre bière et notre berceau.

La critique est souvent un métier funeste,
Qui plait à quelques uns, et choque tout le reste.

Ce livre aurait dû être terminé par une liste des fautes d'accens et de ponctuations qui y sont restées, malgré l'attention la plus minutieuse de mes soins. Je n'aurai point l'impudence de chercher à pallier ces incorrections par quelque raisonnement ridicule, cependant je dirai, et avec vérité, qu'il est bien difficile de trouver une parfaite exactitude dans un compositeur typographe, qui ne comprenant pas ce qu'il copie, y supplée en imitant au hasard les lettres des différens mots d'une langue qui lui est étrangère. Ces fautes, peut être, excusables, seront, je n'en doute pas, une prise de plus à la morsure maligne de la critique, et ce n'est pas peu de chose pour elle, que de lui laisser le plaisir méchant de surcharger les marges d'un livre, de notes déchirantes. J'avoue franchement que cette blessure est légère pour mon amour-propre, il est d'autres craintes qui se font éprouver plus vivement. La censure qui n'est guidée que par le désir louable d'être utile, m'apprendra certainement combien elles sont mieux fondées. Cependant J'ai l'espoir

encourageant d'obtenir quelque indulgence; et si la vive sollicitude d'un père qui a cherché à aplanir les difficultés de longues études sa fille, en mettant sous ses yeux un tableau rapide des sciences et des arts, peut être un titre favorable auprès d'une critique intègre, mon travail sera encore assez récompensé.

ERRATA

Page	*Ligne*		
15	29	et merveilles,	en merveilles.
50	10	Intelligible,	inintelligible.
71	17	*le Bé ier*,	*le Bélier.*
129	24	édifièrent,	déifièrent.
155	17	se passé,	se passa.
165	27	les quels,	lesquels.
173	17	s' léève,	s' élève.

ADVERTISSEMENT.

A la page 63 *je n'ai parlé de l'invention de la musique et des arts que selon les idées des auteurs profanes*; *car il est manifeste que si l'on s'en tient à l'écriture, dès le tems de Moïse les chœurs d'hommes et de femmes étaient en usage.*

A la page 93 *Il faut réferer les paroles* en comparaison des autres peuples idolatres *aux précédentes* il avaient une religion très sage *puisque autrement on pourrait croire que la réligion des Perses était en elle même considerée pour bonne et sage.*